

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA RENCONTRE DE L'AUTRE EN VOYAGE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR  
TANIA SELENA JIMÉNEZ

AVRIL 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

PREMIER ÉPISODE. Une fillette, contrariée par un malentendu avec ses parents, prend sa valise et quitte la maison. C'est sa première tentative pour s'échapper de sa lourde réalité. À deux ans et demi, elle a comme seul bagage un biberon et une couche. Elle ne se rend que deux coins de rue plus loin.

DEUXIÈME ÉPISODE. Le père de la fillette, maintenant âgée de trois ans, doit partir quelques mois en voyage à l'étranger. La petite fille pleure et ressent pour la première fois un gros chagrin, causé par la séparation. Depuis ce jour, en pensant à son père, elle lève les yeux vers le ciel et salue, en agitant la main, tous les avions qu'elle voit passer. *¡Ahí va mi papito!* dit elle.

TROISIÈME ÉPISODE. À quatre ans, accompagnée de sa mère et de sa nouvelle sœur, la fillette prend l'avion pour la première fois afin d'aller rejoindre son père. Elle passe une année dans un endroit où les enfants ne parlent pas comme elle. Sa nouvelle école est beaucoup plus grande et, surtout, différente de l'ancienne. À cet endroit, les enfants jouent sous les bornes d'incendie, qu'on ouvre pendant l'été; à cet endroit, il neige et la noirceur s'installe tôt pendant l'hiver.

ÉPILOGUE. Les années se sont écoulées, la fillette a grandi et réalisé plusieurs voyages. Toujours séduite par l'ailleurs, elle rêve, un jour, d'aller vivre là-bas, loin. Où? Elle ne le sait pas encore. En attendant, elle regarde, avec ses grands yeux sombres et pétillants de curiosité, les étrangers qu'elle côtoie. Son esprit animé par une insatiable soif de savoir n'a de cesse de se demander : « C'est comment, ailleurs? »

\* \* \*

Six ans après avoir immigré à Montréal, et forte de huit ans d'expérience professionnelle en tant que graphiste, j'ai décidé de retourner aux études. Le défi qui se dessinait cette fois à mon horizon était lié au fait que le « voyage » que j'avais décidé d'entreprendre allait se dérouler dans une langue qui n'était pas la mienne. Lire des textes scientifiques, appréhender de nouveaux concepts et rédiger un mémoire de maîtrise en français ne s'avéreraient certainement pas une tâche aisée. J'ai néanmoins choisi de confronter cet inconnu. Comme la fillette de deux ans et demi, j'ai pris mon bagage et je me suis laissé porter par mon esprit aventurier. Aujourd'hui, je suis rentrée de voyage, et la langue étrangère, parfois étrange, qu'est le français m'est plus familière. J'ose même dire, avec toute l'humilité de l'apprentie chercheuse que je suis, que je l'ai faite mienne. Je saisis désormais pleinement

le sens de ce qu'entendait le philosophe roumain Emil Cioran lorsqu'il a dit qu'« on n'habite pas un pays, on habite une langue ». Ce trajet du voyage altéritaire en moi terminé, je continue de prendre conscience de l'apprentissage qui en découle.

\* \* \*

Merci de tout cœur à Luce Des Aulniers, anthropologue et professeure au département de communication sociale et publique de l'UQAM, ma directrice de recherche et bien plus encore. *Gracias* Luce pour ta confiance, que tu m'as accordée dès le premier jour, pour l'éclairage tout en subtilité et en rigueur que tu as offert à mon esprit. Merci de m'avoir guidée par les chemins de l'altérité, d'avoir été une source d'inspiration intarissable et de m'avoir fait découvrir les joies de la recherche. Le charme de cette rencontre étincelante opérera encore longtemps en moi.

Je remercie Gina Stoiciu, qui m'a mise sur la piste d'un sujet de recherche qui me passionne... encore, ainsi que Gabi Hsab pour leur générosité. Tous deux ont partagé avec moi leurs connaissances et m'ont prodigué leurs judicieux conseils. Je salue également les autres professeurs inspirants avec lesquels j'ai cheminé pendant mes études, dont Michèle-Isis Brouillet, Charles Perraton et Mazel Bidaoui.

Ariane, Jean-Christophe, Philippe et Roberto, vos récits ont enrichi cette recherche. Je vous remercie chaleureusement pour les précieux souvenirs de voyage et le temps que vous avez partagés avec moi ainsi que pour votre disponibilité.

Lise, tu m'as accompagnée tout au long de cette démarche. Merci pour tes corrections, tes observations qui m'ont aidée à aller plus loin, tes lectures et relectures, ta patience d'ange. Bon voyage!

Hélène, la fée des mots et de la finesse. C'est beaucoup grâce à toi que j'ai appris à aimer cette langue qui m'est aujourd'hui un peu plus familière. Trouve ici le témoignage de ma vive gratitude pour la touche finale et pour tout le reste.

Pascal, mon *alter ego*. Sans trop poser de questions, tu as été mon soutien le plus cher. Tu m'as rassérénée quand je me suis sentie assaillie par les doutes et l'insécurité. Tu as partagé ma joie après chaque étape franchie avec succès. Tu as fait preuve d'une patience admirable du début à la fin. Merci d'être là.

Cintia et Lirca, mes sœurs, je vous remercie pour vos encouragements. Christine, ma chère amie, merci pour ta présence.

Mamá y papá, mis palabras no serían suficientes para agradecerles su apoyo incondicional y por crear en mí una vez más. Gracias por haberme inculcado un espíritu curioso, independiente y disciplinado.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS.....	ii
RÉSUMÉ.....	xi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
MISE EN PLACE DE L'OBJET : LE VOYAGE .....	7
1.1 Voyager, être en voyage.....	7
1.1.1 Le voyage comme rite de passage?.....	8
1.1.2 Dimension initiatique du voyage .....	10
1.1.3 Temps et accessibilité du voyage.....	12
1.1.4 Types de voyage.....	13
1.2 Touriste ou voyageur?.....	15
1.2.1 L'idiote du voyage et la banalisation du monde .....	15
1.2.2 Typologies des voyageurs .....	18
1.2.3 Le voyageur et la rencontre de l'Autre : porte ouverte à l'altérité.....	20
1.2.4 Socialisation du voyage .....	21
1.3 Motivations de voyage .....	22
1.3.1 Motivations relatives à l'univers de l'individu .....	22
1.3.2 Motivations relatives à l'intériorité de l'individu .....	23
1.3.3 Motivations relatives à l'attrait de l'altérité .....	24
1.4 À la suite des lectures, la question de recherche se précise .....	25
CHAPITRE II	
STRUCTURATION DES CONCEPTS ORIENTANT	
L'ÉTUDE DU VOYAGE : L'ALTÉRITÉ .....	26
2.1 Le concept d'Altérité : premiers abords.....	26
2.2 Comment l'altérité se présente-t-elle à nous? – Figures de l'altérité.....	26
2.2.1 Le rapport à autrui, d'abord fondateur.....	26

2.2.2 L'inconnu, celui qui le demeure toujours un peu.....	28
2.2.3 L'imaginaire de l'Autre, des sources complexes.....	29
2.2.4 La mort, l'annihilatrice d'intégrité, la provocatrice de singularité.....	30
2.3 Dimensions « pratiques » de l'altérité.....	31
2.3.1 Rencontre et reconnaissance.....	31
2.3.1.1 Le temps de la rencontre.....	35
2.3.1.2 La comparaison comme composante naturelle de la rencontre et... provisoire.....	36
2.3.1.3 La réciprocité ou la reconnaissance mutuelle du désir de rencontre.....	38
2.3.1.4 L'éthique.....	38
2.3.2 L'ailleurs.....	39
2.3.3 L'exotisme.....	41
2.3.3.1 Une première notion d'exotisme.....	41
2.3.3.2 L'expérience exotique selon Victor Segalen.....	42
2.4 L'Asie : un ailleurs altérité.....	45
2.4.1 La Chine et la fidélité aux rites.....	47
2.4.2 L'Inde, un composite d'époques et de mœurs.....	49
2.5 Aide-mémoire en guise de conclusion de la structuration conceptuelle.....	51
CHAPITRE III	
LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	53
3.1 La recherche qualitative : repères historiques et fondements.....	53
3.2 Le récit de vie : un choix pertinent.....	54
3.2.1 Le récit de vie thématique.....	55
3.3 De la théorie à la pratique : les aspects techniques du terrain.....	57
3.3.1 Le « design » de la recherche.....	57
3.3.2 L'entretien narratif.....	58
3.3.3 Analyse-interprétation des récits.....	60
3.3.3.1 L'analyse de contenu proprement dite.....	60
3.4 Éthique de la recherche.....	63
CHAPITRE IV	
ANALYSE DES ENTREVUES RÉALISÉES EN TERRAIN.....	65
4.1 Ariane : le don de soi, sans s'oublier soi-même, et le respect de l'Autre.....	66
4.1.1 Portrait.....	66
4.1.2 Avant le départ.....	67

4.1.2.1 La décision de partir : un tournant existentiel.....	67
4.1.2.2 Préparation du voyage : un voyage de longue durée et à la dernière minute .....	67
4.1.2.3 Imaginaire associé à l'Inde et sources de celui-ci : le défi de l'étrange .....	68
4.1.2.4 Attentes formulées : laisser une bonne impression.....	68
4.1.3 L'expérience du voyage .....	68
<u>L'ailleurs</u> .....	68
4.1.3.1 Premières impressions de l'ailleurs : une immersion abrupte .....	68
4.1.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : sur l'assise d'une sensation de « liberté »...	69
4.1.3.3 Entre l'ici et l'ailleurs et entre l'ailleurs et l'ailleurs .....	69
4.1.3.4 Le rapport au temps : un présent incomparable, entier.....	70
4.1.3.5 Le rapport à l'espace : alternance de lieux aérés et d'autres densément peuplés .....	70
4.1.3.6 L'exotisme : attention contemplative, étonnement et émerveillement.....	71
<u>La rencontre de l'Autre</u> .....	72
4.1.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : casse-tête et inventivité .....	72
4.1.3.8 Rencontre et reconnaissance de l'Autre : l'essence du voyage .....	73
4.1.3.9 Occasions de rencontre : originales et créatives grâce sa condition féminine.....	75
4.1.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels (N) .....	77
4.1.3.11 Regard de l'Autre sur soi (N) : hypersexualisation des Occidentaux.....	79
4.1.3.12 Réflexions en solitaire : bilan des expériences vécues, appréciées .....	79
<u>Quotidienneté et survie élémentaire</u> .....	80
4.1.3.13 Insertion dans le quotidien : une tentative de participer aux projets humanitaires...	80
4.1.3.14 Rythme du voyage : négociation, surveillance et autoprotection quotidiennes.....	81
4.1.4 Le retour du voyage .....	81
4.1.4.1 Réintégration à l'ici : facilitée par la perspective des nouveaux projets .....	81
4.1.4.2 Interprétation de l'altérité : intégration des qualités à sa personnalité .....	82
4.1.4.3 Raconter le voyage aux autres : prendre le temps pour rassembler les bribes.....	82
4.1.4.4 Nouvelles attentes : le voyage comme motivation pérenne.....	83
4.2 Jean-Christophe : voyage initiatique à tonalité identitaire .....	84
4.2.1 Portrait.....	84
4.2.2 Avant le départ .....	85
4.2.2.1 La décision de partir : subterfuge de l'ennui .....	85
4.2.2.2 Préparation du voyage : adaptation à l'imprévu .....	85
4.2.2.3 Imaginaire associé à l'Asie et sources : évolution issue des voyages .....	85
4.2.2.4 Attentes formulées : à la recherche des valeurs « inversées » .....	86

4.2.3 L'expérience du voyage .....	86
<u>L'ailleurs</u> .....	86
4.2.3.1 Premières impressions de l'ailleurs et contact initial avec autrui : effrayants, nécessitant un ancrage au déjà « connu » .....	86
4.2.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : bonheur et quête de la simplicité .....	86
4.2.3.3 Entre l'ici et l'ailleurs : une comparaison à l'avantage de l'ailleurs .....	87
4.2.3.4 Le rapport au temps : optimisation de l'emploi et de l'appréciation du temps .....	88
4.2.3.5 Le rapport à l'espace : tributaire du nombre d'habitants et indice de leurs relations .....	88
4.2.3.6 L'exotisme : étonnement initial et émerveillement renouvelé .....	89
<u>La rencontre de l'Autre</u> .....	89
4.2.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : porte d'entrée de l'inclusion sociale .....	89
4.2.3.8 Rencontre et reconnaissance de l'Autre : remaniement des repères .....	90
4.2.3.9 Occasions de rencontre : rire et échanger avec les habitants du pays .....	92
4.2.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels (N) .....	93
4.2.3.11 Regard de l'Autre sur soi : entre curiosité de bon aloi à curiosité invasive .....	94
4.2.3.12 Réflexions en solitaire : les risques de se plonger dans les zones sombres du soi ...	94
<u>Quotidienneté et survie élémentaire</u> .....	95
4.2.3.13 Insertion dans le quotidien : nomade qui échange .....	95
4.2.3.14 Rythme du voyage et survie comme mot d'ordre (N) .....	96
4.2.4 Le retour du voyage .....	96
4.2.4.1 Réintégration à l'ici : la tête ailleurs .....	96
4.2.4.2 Interprétation de l'altérité : le bien-être trouvé pour soi, voire pour son identité .....	97
4.2.4.3 Raconter le voyage aux autres .....	97
4.2.4.4 Nouvelles attentes : retrouver une forme de sens, le chinois, et faire un film .....	97
4.3 Philippe : voyage pragmatique .....	99
4.3.1 Portrait .....	99
4.3.2 Avant le départ .....	99
4.3.2.1 La décision de partir .....	99
4.3.2.2 Préparation du voyage .....	100
4.3.2.3 Imaginaire associé et sources de celui-ci .....	100
4.3.2.4 Attentes formulées .....	100
4.3.3 L'expérience du voyage .....	100
<u>L'ailleurs</u> .....	100
4.3.3.1 Premières impressions de l'ailleurs : choc linguistique et accueil avenant .....	100



4.3.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : rencontres sur la base de loisirs .....	101
4.3.3.3 Entre l'ici et l'ailleurs et entre l'ailleurs et l'ailleurs : ressemblances et différences .....	102
4.3.3.4 Le rapport au temps : extensible .....	102
4.3.3.5 Le rapport à l'espace : contrastes intra-Asie .....	102
4.3.3.6 L'exotisme : devant la différence, attention relativisée .....	103
<u>La rencontre de l'Autre</u> .....	103
4.3.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : un obstacle mineur, mais quotidien .....	103
4.3.3.8 Rencontre et reconnaissance de l'Autre : sur une base de codes touristiques .....	104
4.3.3.9 Occasions de rencontre : rapports ambigus avec les habitants du pays .....	105
4.3.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels .....	106
4.3.3.11 Regard de l'Autre sur soi : à la fois présent, empathique, méfiant .....	106
4.3.3.12 Réflexions en solitaire : peu investies .....	107
<u>Quotidienneté et survie élémentaire</u> .....	107
4.3.3.13 Insertion dans le quotidien : facilitée par le mimétisme .....	107
4.3.3.14 Rythme du voyage : alternance entre exploration et repos .....	110
4.3.4 Le retour du voyage .....	110
4.3.4.1 Réintégration à l'ici : une réoccidentalisation progressive .....	110
4.3.4.2 Interprétation de l'altérité : au-delà de l'ouverture de l'esprit, l'indescriptible .....	111
4.3.4.3 Raconter le voyage aux autres : avec des bémols et comme « guide » .....	111
4.3.4.4 Nouvelles attentes : voyager... autrement .....	112
4.4 Roberto : la constatation de l'ampleur .....	113
4.4.1 Portrait .....	113
4.4.2 Avant le départ .....	114
4.4.2.1 La décision de partir : imprévisible .....	114
4.4.2.2 Une absence de préparation du voyage .....	114
4.4.2.3 Imaginaire associé et sources de celui-ci : l'inédit, l'étrange .....	114
4.4.2.4 Attentes formulées : être décontenancé .....	115
4.4.3 L'expérience du voyage .....	115
<u>L'ailleurs</u> .....	115
4.4.3.1 Premières impressions de l'ailleurs et contact initial avec autrui : choquants .....	115
4.4.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : perte de repères vite compensée .....	116
4.4.3.3 Entre l'ici et l'ailleurs : la comparaison sur l'émergence de l'imprévisible .....	117
4.4.3.4 Le rapport au temps : débonnaire et au gré des spontanéités .....	118
4.4.3.5 Le rapport à l'espace : contrastes entre sensation d'agression et de petitesse .....	118

4.4.3.6 L'exotisme : attention aux écarts culturels .....	119
<u>La rencontre de l'Autre</u> .....	121
4.4.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : minimalement .....	121
4.4.3.8 Rencontre et reconnaissance de l'Autre : quête du témoignage autochtone.....	121
4.4.3.9 Occasions de rencontre : facilitées par la langue commune .....	123
4.4.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels .....	125
4.4.3.11 Regard de l'Autre sur soi : tendance à « l'arnaque ».....	126
4.4.3.12 Réflexions en solitaire : le journal comme aide-mémoire anticipé .....	126
<u>Quotidienneté et survie élémentaire</u> .....	126
4.4.3.13 Insertion dans le quotidien : oscillation entre routine et plaisir .....	126
4.4.3.14 Rythme du voyage : au gré des découvertes et des sorties de crise.....	127
4.4.4 Le retour du voyage .....	128
4.4.4.1 Réintégration à l'ici : progressive.....	128
4.4.4.2 Interprétation de l'altérité : un éperon identitaire à maints égards .....	128
4.4.4.3 Raconter le voyage aux autres : presque impossible, voire inutile.....	129
4.4.4.4 Nouvelles attentes : rêves de retour en Inde .....	129

## CHAPITRE V

### MÉTANALYSE : CROISEMENT DES CONSTATS ISSUS DES RÉCITS

AVEC LES CONCEPTS RETENUS .....	131
5.1 Préparation du voyage : un premier indice à l'égard de l'altérité .....	131
5.2 Communication : le non-verbal et la créativité mis en valeur.....	133
5.3 Conscience du regard de l'autre sur soi : composer avec la différence .....	135
5.4 La survie structure le voyage (N).....	137
5.5 Rencontre de l'Autre, différent : les conditions de base, une priorité.....	138
5.6 Rencontre de l'autre, semblable : l'importance de se rencontrer entre voyageurs.....	139
5.7 Compréhension de l'autre culture : une position de distanciation et d'empathie .....	141
5.8 L'exotisme : une position d'extériorité .....	143
5.9 Rapport au temps : une piste vers l'élémentalité, avec son ambivalence.....	144
5.10 Rapport à l'espace : oscillation entre invasion et liberté.....	146
5.11 Le voyage en soi : apprentissage altéritaire à coloration initiatique .....	147
5.12 En guise de conclusion .....	149

CONCLUSION .....	153
APPENDICE A	
REPÉRAGE DU RITE.....	157
APPENDICE B	
CROISEMENT DES CONCEPTS : VOYAGE ET ALTÉRITÉ .....	158
APPENDICE C	
DIMENSIONS EXPLORÉES EN TERRAIN (OPÉRATIONNALISATION) .....	159
APPENDICE D	
TABLEAU SYNTHÉTIQUE DES DIMENSIONS RETENUES EN TERRAIN	
ET GUIDE D'ENTRETIEN .....	160
APPENDICE E	
RECHERCHE DES PARTICIPANTS .....	164
APPENDICE F	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT .....	165
BIBLIOGRAPHIE .....	166

## RÉSUMÉ

Tout le monde parle de voyage. La simple évocation d'un voyage nous fait rêver. Nous sommes curieux d'aller voir comment les choses se passent ailleurs. Souvent, nous prenons la route guidés par le désir de rencontrer l'Autre... L'inconnu, la différence, le lointain nous interpellent. Les motivations pour partir sont nombreuses : sortir du quotidien, s'enfuir, se reposer, découvrir, se dépayser... Le voyage est une sorte de mise entre parenthèses de nos repères habituels, il implique un décalage du temps et de l'espace. Ce sont ces aspects du voyage qui ont servi de contexte à notre recherche qui porte sur *la rencontre de l'Autre en voyage* et sur l'appréhension du voyage comme une expérience d'apprentissage.

Afin d'explorer cet objet, nous prenons l'*Altérité* comme assise du voyage et de la rencontre. Par ailleurs, l'opérationnalisation de ce concept est fondamentale pour étudier la dynamique identité-altérité vécue par le voyageur et, plus particulièrement, sa communication avec autrui. De la combinaison des trois figures de l'Altérité (*rappports à autrui*, à l'*inconnu*, à l'*imaginaire*) découlent les « dimensions pratiques » (la *rencontre*, l'*ailleurs* et l'*exotisme*) de même que les « marqueurs » qui à la fois délimitent le propos et servent de canevas pour les entretiens semi-dirigés, sous forme de récits thématiques.

À la suite du parcours théorique, l'étude s'est articulée autour de quatre voyageurs qui ont séjourné seuls en Asie, pendant six à douze mois, et qui ont partagé avec nous leurs anecdotes et leurs réflexions. À partir du croisement d'une part, des observations issues de l'analyse thématique des récits et d'autre part, des concepts retenus lors de la démarche théorique, se dégagent en majeure ces constats : 1) la dynamique identité-altérité relève de trois mouvements fondamentaux : la préservation de l'*intégrité*; la valorisation de la *singularité*; l'*intégrité* et la *singularité* agissent comme moteurs pour partir vers l'inconnu; 2) l'expérience altéritaire s'interprète comme une source d'apprentissage, souhaitée et souvent surprenante; 3) la survie physique et psychique (et donc l'identité) structurent le voyage; 4) en pratique, le fait « voyage » est en bonne partie « déromantisé » eu égard à la littérature qui existe en ce domaine, à la généralisation du phénomène socio-économique du tourisme, aux nouvelles technologies des communications et à l'hyperprésence des images; 5) pour que la rencontre ait lieu, il faut absolument que, de part et d'autre, les protagonistes y consacrent du temps et, qu'en plus, ils aient une disposition à l'empathie, au dialogue, à la réciprocité.

Le repérage de ces constats majeurs nous a permis d'induire que la dynamique de la rencontre risque d'être freinée par certains facteurs : la lacune d'informations préalables relativement au fonds culturel du pays hôte, le manque de connaissance de la langue et le peu de temps alloué à chaque endroit visité et donc, à chaque rencontre. Dans ces conditions, le désir du voyageur d'aller à la rencontre de l'Autre risque de se buter à la réalité et de demeurer un idéal.

**Mots clés :** Voyage, altérité, rencontre, identité, apprentissage, ailleurs, exotisme, récit de vie thématique

## INTRODUCTION

### **Motivations de recherche**

On le devine, au cours de mon cheminement personnel, les longs voyages ont été des déclencheurs de prises de conscience de l'être que je suis. Ils ont, par conséquent, apporté des changements importants dans ma vie. Quand je suis en voyage, je sens en moi un élan distinct de celui qui m'anime dans ma vie quotidienne. En voyage, tout – ou presque – est différent. On dirait que l'on vit plus intensément et que l'on est porté à faire plus attention à ce qui nous entoure, même aux petits détails de la vie quotidienne des autres. La différence chez l'Autre attise mon désir de connaître sa langue, sa culture, sa façon de penser et de vivre. Et puis, être ailleurs et confrontée à l'Autre provoque en moi des questionnements sur ma propre vie, mon identité.

Par ailleurs, en parlant avec des personnes qui avaient fait des voyages de moyenne durée (de trois à douze mois), j'ai découvert que d'autres avaient eu une expérience similaire à la mienne. En outre, ce qui a attiré mon attention dans leurs récits, c'est que leurs voyages avaient souvent été effectués en solitaire.

\* \* \*

Qu'est ce qui nous attire tous autant dans l'ailleurs? Pourquoi voyageons-nous? Nous avons tous imaginé un ailleurs inconnu en compagnie de Marco Polo, Cook, Stendhal, Leiris, Montaigne, Verne, Chateaubriand, Bouvier, Kerouac, etc. Nous avons rêvé aux cités préhispaniques grâce aux journaux de voyage de Colomb. Nous entendons avec nostalgie les péripéties de ceux qui reviennent d'un lieu qui nous émerveille. Notre désir s'allume à l'idée de nouvelles rencontres avec des individus aux habitudes de vie différents. L'odeur d'une épice évoque un lieu lointain. Il nous arrive de soupirer quand nous revient le souvenir d'une personne étrangère qui, sans le savoir, nous a appris quelque chose. Une langue inconnue éveille notre curiosité. C'est ainsi que mon objet de recherche, qui porte sur *la rencontre de l'Autre en voyage*, a commencé à se dessiner. Comme je l'ai déjà souligné en avant-propos, l'inspiration m'est tout d'abord venue d'un intérêt personnel pour le voyage et je me suis ensuite laissé guider par les questionnements que le sujet soulevait.

Le voyage représente, à mes yeux, une série de décalages qui mènent à une découverte de soi, de l'autre et de l'ailleurs. Pour moi, le voyage consiste à se perdre – un peu – soi-même pour mieux se trouver. Voyager, c'est regarder le monde, sentir ses odeurs, goûter ses saveurs, toucher ses textures, entendre ses bruits, pour en extraire le meilleur. C'est aussi être curieux – et non pas voyeur – des autres cultures. C'est une ouverture à la différence, à la pluralité, aux autres. Le voyage n'implique pas qu'un déplacement, il concerne l'individu dans sa totalité : ses motivations, ses attentes, ses rencontres avec autrui, son imaginaire, son rapport au temps et à l'espace (différents de ceux qui lui sont familiers), sa socialisation, etc.

En réfléchissant à ces pistes, j'ai constaté que c'est l'altérité qui consistait la pierre angulaire de ma recherche, bien que le voyage soit le contexte où la rencontre a lieu. Du coup, le voyage est devenu le « prétexte » pour étudier l'Altérité. C'est cette dimension qui permet de qualifier l'expérience du voyage.

Dans le cadre de cette étude, le concept d'altérité fait référence à « la part de l'existence qui nous est inconnaisable, qui nous change radicalement ou nous altère et à ce que nous pouvons concevoir comme menace à l'identité, à l'intégrité, à la singularité<sup>1</sup> ». Cette recherche porte donc sur l'appréhension de l'ailleurs et de l'inconnu qui, pour nos participants, a eu lieu en Asie. Ils y ont séjourné en solitaires pendant une période qui a varié entre six et douze mois. Elle s'intéresse aussi à la dynamique qu'instaurent les tensions entre le Soi (*grosso modo*, l'identité) et l'Autre (comme « composante » de l'altérité) – voire les enjeux de la communication interpersonnelle –, de même qu'aux manières dont ces tensions se manifestent. Enfin, elle touche à toute la question de l'ouverture à la culture hôte de même qu'à l'apprentissage tiré de l'expérience altéritaire.

Je me suis donc proposé, avec une démarche de type exploratoire et inductive, de comprendre comment le voyageur vit son expérience de voyage. C'est ainsi que s'est posée la question intuitive qui sert de fil conducteur à ma recherche : *Comment le voyageur vit-il la rencontre avec l'Autre dans le contexte du voyage?* De cette question générale se sont dégagées celles que j'ai explorées et documentées : Quel est le sens accordé par l'individu à son expérience de voyage? Dans quelle mesure la rencontre de l'Autre peut-elle avoir des incidences sur soi? De quelle nature sont les rencontres faites en voyage : empathie, curiosité, nécessité, volonté d'imitation? Quels liens le voyageur construit-il et avec qui les noue-t-il (d'autres voyageurs ou des gens du pays)? Quel type d'apprentissage découle d'un long voyage? Comment le voyageur apprivoise-t-il l'expérience

---

<sup>1</sup> Luce Des Aulniers, Notes de cours – FCM 8123 : *Identité et altérité en terrains*, hiver 2007, sous « Altérité ».

exotique? Comment le voyageur vit-il la rupture avec son quotidien? Quelle est la capacité du voyageur de s'adapter à des réalités diverses? De quelle façon le voyageur démontre-t-il son ouverture ou sa résistance à l'Autre lorsqu'il est à l'étranger? Comment la « différence » peut-elle devenir un véhicule stimulant de communication et non un obstacle en voyage? Est-ce le contact avec l'Autre qui nous remet en question ou est-ce seulement le fait d'être ailleurs? En somme, comment se joue la dynamique identité-altérité en voyage?

Afin de répondre à ces questions, j'ai d'abord procédé à une exploration théorique qui a mis en lumière les *indices* du comportement altéritaire qui jalonnent la recherche. Plusieurs indices (ou marqueurs de l'altérité) se sont révélés, dont : la reconnaissance, le dialogue, la comparaison, l'empathie, le dialogue, le temps dédié à la rencontre, le désir, la curiosité, la réciprocité. Ensuite, une enquête de terrain pour recueillir les anecdotes et les réflexions de quatre voyageurs s'est imposée. J'étais intéressée à découvrir ce qui se passe autour du séjour : avant (motivations et préparation), pendant (événements-clés, dépaysement, difficultés, joies, rencontres) et après (apprentissage, changement éventuel).

\* \* \*

Le contexte de mon mémoire ayant été circonscrit, je poursuivrai maintenant en employant le « nous », afin de marquer ainsi le rattachement de ma démarche aux analyses des auteurs auxquels je me suis référée.

### Cadre conceptuel

Nous l'avons émis d'emblée, notre objet de recherche a commandé et dessiné tout naturellement le concept qui nous sert de pilier : l'*altérité*. Nous avons devant nous une multitude d'approches possibles pour aborder notre problématique et pour explorer le terrain de notre recherche. Nous avons décidé de mettre surtout les lunettes de l'anthropologie. Cette science peut être décrite comme la « discipline de l'Altérité ». Elle observe ce qui « nous confronte à l'étrange en l'Autre, en nous, ici et ailleurs<sup>2</sup> ». Elle étudie, entre autres, « des faits particuliers de communication » : par exemple, les conditions dans lesquelles les autres (ceux « observés » par l'anthropologue) communiquent entre eux, ou encore celles qui permettent à l'anthropologue de se faire entendre de ces autres<sup>3</sup>. L'anthropologie entretient un lien avec la communication du fait que « l'Homme, dès lors qu'il est en société, *communique*, par ses paroles, mais aussi ses gestes, son regard et ses mimiques, ses vêtements, sa

<sup>2</sup> Luce Des Aulniers, Notes de cours – COM 7018 : *Approches anthropologiques en communication*, automne 2007, p. 3.

<sup>3</sup> Marc Augé, « Anthropologie et communication, selon Marc Augé, Jacques Perriault et Yves Winkin ». In *Anthropologie & communication*. MEI, Médiation & information : revue internationale de communication, sous la direction de Pascal Lardellier. L'Harmattan, 2001, p. 15.

posture générale, et même ses silences<sup>4</sup> ». Marc Augé insiste sur le fait que « toute anthropologie, étudiant *ce qui fait lien socialement*, interroge peu ou prou la communication<sup>5</sup> ».

Par ailleurs, lorsque nous parlons de *la rencontre de l'Autre en voyage*, nous parlons aussi de la rencontre des cultures et donc de la communication interpersonnelle et interculturelle. Car l'individu est porteur de sa culture. Et c'est là, un autre objet privilégié de l'anthropologie. Francis Affergan remarque ceci au sujet de la culture :

Il sera nécessaire de reconnaître que loin de constituer des couches sédimentaires mortes ou des séries de déterminations tantôt économiques, tantôt psychiques, elle se présente dès l'abord comme une *résultante* entre une attirance et une répulsion, à savoir comme un *lien* qui relie mais qui tend aussi à se rompre entre soi et autrui. Il n'y a de culture que de l'altérité. Et on ne se relie à autrui qu'en tendant ce qui relie et vers ce qui relie. La culture est *tension* et *attention*, recherche inquiète et soucieuse d'identité<sup>6</sup>.

Tel que nous l'avons mentionné plus haut, c'est bien dans cet espace de *tension*, au propre et au figuré, que s'inscrit notre recherche. Voyons maintenant de quelle manière seront abordés le *voyage* et l'*altérité*.

### Présentation des chapitres

Le chapitre I de notre mémoire vise à établir les particularités du *voyage*. C'est la raison pour laquelle nous n'appréhendons pas le voyage en tant que concept, mais plutôt à titre de contexte propice à l'altérité et à la rencontre de l'autre. Dans un premier temps, nous interrogeons les significations que sous-tendent les termes « *voyager* » et « *voyage* » dans un sens qui va au-delà du simple paradigme de déplacement. Ensuite nous détaillons les caractéristiques et les comportements qui font d'une classe d'individus des *touristes* et d'une autre, des *voyageurs*. À l'ombre du mythique voyageur d'antan, l'image du touriste suscite souvent du mépris. Puis, nous mettons en lumière ce qui évoque et provoque le désir de partir vers un ailleurs. Les deux auteurs principaux auxquels cette démarche renvoie sont Jean-Didier Urbain (*L'idiot du voyage*, 2002) et Franck Michel (*Désirs d'Ailleurs*, 2004).

Le voyage implique nécessairement que la rencontre *avec l'Autre* aura lieu dans un cadre spatio-temporel différent, inconnu : un ailleurs. Les questionnements qui sont au cœur du chapitre II se rapportent donc à l'*Altérité*, ses figures et ses dimensions : Quelle définition peut-on en donner? De

<sup>4</sup> Pascal Lardellier, « Préambule ». *Ibid.*, p. 2.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris: Presses universitaires de France, 1987, p. 23 (l'auteur souligne).



quelle manière se manifeste-t-elle en voyage? Comment se comporter à l'égard d'autrui? Cette démarche est nourrie par les réflexions de trois<sup>7</sup> auteurs qui en ont exploré les dimensions : Tzvetan Todorov (*La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, 1982, et *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, 1989); Francis Affergan (*Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, 1987); Victor Segalen (*Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, 1978).

Pour établir les bases théoriques de notre sujet de recherche, nous questionnons, dans un premier temps, les sources étymologiques du terme *Altérité*. Ensuite, nous faisons état de quatre figures qui sont inhérentes au concept d'Altérité, qui nous intéressent et qui, à notre avis, sont incontournables pour appréhender la thématique du voyage: le *rapport à autrui*, l'*inconnu*, les fonctions de l'*imaginaire* et la *mort*. Ces figures sont à l'origine des trois dimensions « pratiques » de l'*Altérité* qui nous ont servi de fil conducteur tout au long de notre recherche sur le terrain : la *rencontre* et la *reconnaissance*, l'*ailleurs* et l'*exotisme*. Par le biais de ces dimensions, nous avons ensuite été en mesure d'opérationnaliser le concept. Précisons toutefois qu'il ne s'agit pas d'une classification rigoureuse, car il existe bien entendu des croisements entre ces dimensions et parfois la frontière entre elles est presque imperceptible.

Dans le chapitre III, nous exposons la méthodologie et le courant épistémologique auxquels nous nous référons pour approfondir les concepts exploratoires développés dans les chapitres précédents. Suivant la nature de notre objet de recherche, notre méthodologie s'inscrit dans une démarche qualitative. Ce qui implique, notamment, que la technique utilisée pour recueillir les données doit être cohérente avec l'objet, les objectifs et la question de recherche. Le récit de vie nous a semblé être à cet égard le choix le plus pertinent. Daniel Bertaux (*Le récit de vie*, 2005) est le principal auteur auquel nous nous référons.

Nous présentons dans le chapitre IV les résultats de l'enquête menée sur le terrain, selon une analyse thématique qui reprend la même structure de présentation pour chacun des quatre récits auxquels nous donne accès notre terrain. Enfin, le chapitre V rend compte de la *métanalyse* qui effectue un croisement entre les constats de la première analyse des récits et les concepts exploratoires issus des chapitres I et II. Cette analyse transversale nous permet de mettre en évidence les constats majeurs du

---

<sup>7</sup> Il faut préciser que les notes de cours de la professeure Luce Des Aulniers m'ont servi de piliers lors de la construction du cadre conceptuel, même si ses études – parce qu'elles ne sont pas publiées – ne peuvent servir de références formelles.

terrain en les plaçant sous la loupe théorique et en faisant émerger des aspects complémentaires apparus au cours des entretiens.

Cet ensemble rend compte, nous semble-t-il, des exigences générales des apprentissages de recherche au deuxième cycle et plus spécifiquement de celles émises par la Maîtrise en communications<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Et ce, en conformité avec le « Guide pour les types de mémoire en communication » (septembre 2008) et les recommandations du Comité d'examen du projet de mémoire, le 15 janvier 2009.

## CHAPITRE I

### MISE EN PLACE DE L'OBJET : LE VOYAGE

Quand il arrive dans une nouvelle ville, le voyageur retrouve une part de son passé dont il ne savait plus qu'il la possédait. L'étrangeté de ce que tu n'es plus ou ne possèdes plus t'attend au passage dans les lieux étrangers et jamais possédés.

Italo Calvino. *Les villes invisibles*.

#### 1.1 Voyager, être en voyage

Dans son sens strict, *voyager* peut se définir par « se déplacer selon un itinéraire d'une certaine longueur à destination d'une autre ville, d'un autre pays ». Ou « Voyage : déplacement d'une personne qui se rend en un lieu assez éloigné de celui où elle réside<sup>9</sup>. » De telles définitions axées sur le déplacement ne nous réservent pas de surprises, elles dénotent un départ, une destination et un retour. Voyager implique donc un changement d'espace dans une durée de temps plus ou moins longue.

Toutefois, la signification du terme ne se limite pas à celle de déplacement. Le voyage n'est pas un mouvement anodin, car il engage l'homme dans son intégralité. Il devient ainsi un état d'esprit. Dans son ouvrage *Anatomie de l'évasion* (2005), le sociologue Rodolphe Christin souligne :

L'horizon du voyage n'est pas d'une solidité objective, il prend une consistance essentiellement **symbolique**, nourrie d'un rapport au réel revisité qui sollicite l'**imaginaire**. D'où l'étroitesse de la relation que le voyage entretient avec l'expérience et qui demeure la meilleure garantie de sa **capacité transformatrice**<sup>10</sup>.

De ce fait, les enjeux géographiques et sociaux, le temps et les manières de faire ne sont que la face visible du voyage. Au-delà, le voyage révèle d'autres dimensions qui concernent l'individu : les

---

<sup>9</sup> Antidote, sous « voyager » et « voyage ».

<sup>10</sup> Rodolphe Christin, *Anatomie de l'évasion*, Paris, Homnisphères, 2005, p. 100 (nous soulignons).

motivations, l'imaginaire, les attentes, l'expérience de l'altérité, entre autres. « C'est le voyageur qui fait le voyage autant que le voyage fait le voyageur<sup>11</sup>. »

Dans son livre *Désirs d'Ailleurs* (2004), Franck Michel observe : « Le voyage commence là où s'arrêtent nos certitudes<sup>12</sup>. » Lorsqu'on ose dépasser les frontières du connu, la régularité du quotidien, sa banalité, voire sa platitude, le confort rassurant et les habitudes ancrées dans la routine, l'aventure peut devenir apprentissage. Par ailleurs, il nous rappelle que « le voyage, c'est le passage de soi à l'autre<sup>13</sup> », que c'est avant tout la rencontre avec autrui en plus d'être la découverte de l'ailleurs. En partant ailleurs, on subit aussi un dépaysement, on accepte l'évidence de la différence. En voyage, nous perdons – temporairement – nos repères et, idéalement, nous sommes dans un état d'ouverture et d'adaptation. En outre, en assumant nos appréhensions et nos faiblesses, nous grandissons un peu. Cette conception du voyage rejoint d'emblée plusieurs dimensions du concept d'« altérité » que nous allons explorer dans le chapitre suivant.

#### 1.1.1 Le voyage comme rite de passage?

L'expression « rites de passage » a été utilisée pour la première fois par l'ethnologue et folkloriste français Arnold Van Gennep dans son ouvrage qui porte le même titre (1909). Selon lui, tout individu traverse dans sa vie plusieurs statuts et les transitions sont souvent marquées par des rites. Autrement dit, le rite de passage est un « processus plus ou moins long au terme duquel l'individu se retrouve investi d'un prestige, d'un savoir ou d'un pouvoir nouveaux<sup>14</sup> ». Ensuite, il a repéré dans la diversité des rites, l'existence d'une structure tripartite et de fonctions communes. Ils s'organisent selon une séquence constante en trois temps : *préliminaire* (séparation du monde antérieur), *liminaire* (mise en marge) et *post-liminaire* (agrégation au nouveau monde). L'importance respective de chacun de ces trois moments varie, selon les occasions qui les appellent. Cette théorisation des rites de passage a ensuite été poursuivie et approfondie par l'anthropologue Victor Turner. Ce dernier s'est attardé particulièrement à la phase « liminale » que constitue l'axe central de cette forme de rite. Dans la *liminalité*, l'individu « flotte entre deux mondes<sup>15</sup> » et il se trouve dans une position d'ambiguïté entre

<sup>11</sup> Lucien Guirlinger, *Voyages de philosophes et philosophies du voyage*, St Sébastien-sur-Loire, Pleins Feux, 1998, p. 12.

<sup>12</sup> Franck Michel, *Désirs d'Ailleurs*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 19.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Luce Des Aulniers, Notes de cours 3 – COM 7014 : *Théories avancées en communication : Approches anthropologiques*, automne 2004, sous « Rites et communication », p. 12.

<sup>15</sup> Van Gennep cité par Des Aulniers, *ibid.*, p. 14.

deux statuts. Ainsi, Turner a proposé le concept de « *communitas* » qui se présente comme un « *no man's land* et un *no man's time*<sup>16</sup> ». Nous y reviendrons.

Selon Franck Michel, Van Gennep désigne avant tout le voyage comme une quête initiatique, car s'en aller de chez-soi, dans son optique, relève du sacré. « Un homme qui vit chez lui, vit dans le profane; il vit dans le sacré dès qu'il part en voyage et se trouve en qualité d'étranger à proximité d'un camp des étrangers<sup>17</sup>. » Dans le même ordre d'idées, Mircéa Eliade estime que « le voyage, en soi, est un support initiatique, puisqu'il permet de renaître Autre et Ailleurs<sup>18</sup> ». Or, continue Michel, l'*espace-temps* du travail – profane, situé dans une place ordinaire : la résidence habituelle – est en opposition avec l'*espace-temps* du voyage – sacré, et réclame la quête d'un lieu extra-ordinaire.

De cette manière, Michel s'inspire de Van Gennep afin de distinguer trois phases dans le voyage correspondant aux rites dits de passage qu'il a défini : la *séparation-coupure*, l'*initiation-isolement* et la *réintégration-agrégation*<sup>19</sup>. Au moment du départ, le voyageur vit une coupure d'avec son univers habituel qui le plonge dans l'inconnu. La réciproque est aussi vraie, car son milieu se coupe de lui. L'initiation, c'est le temps du voyage sur place, le moment où se vit l'expérience hors du commun. C'est le temps hors du temps où le voyageur s'abandonne à la sensation d'être autre dans l'ailleurs, il ressent la vie et fait la rencontre d'autrui, autrement. À ce stade, nous quittons temporairement certaines de nos habitudes, nos restrictions et nos codes de conduite, de manière à être plus ouverts à l'aventure. Ici, le voyage peut également être perçu comme le symbole d'une liberté sociale. Au loin, les règles ne sont plus les mêmes et beaucoup s'autorisent ailleurs ce qui est strictement interdit ici. « Le temps de l'errance est aussi [susceptible d'être] le temps de la déviance<sup>20</sup>. » De son côté la phase de réintégration est celle du retour chez soi. Elle n'est pas toujours aisée. En effet, rentrer à la maison, c'est revenir à la routine, à la normale; c'est notamment revenir au travail et retrouver les collègues. Souvent, le voyageur vit cette étape dans la déprime, car son esprit ou sa tête sont encore « là-bas ». Il y a un décalage entre la vie habituelle et l'expérience vécue ailleurs. C'est aussi dans cette étape que le voyageur peut prendre conscience de l'apprentissage issu de son expérience.

<sup>16</sup> Des Aulniers, NC-3 *Approches anthropologiques*, p. 17.

<sup>17</sup> Van Gennep cité par Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 88, 92.

<sup>18</sup> M. Eliade cité par Francis Afférgan, *Exotisme et altérité*, p. 61.

<sup>19</sup> Il faut remarquer que Van Gennep parle d'une phase d'*attente* ou *liminaire* et non d'*initiation*, ce terme est plutôt utilisé par Michel.

<sup>20</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 102 (nous soulignons).

Dès lors, à l'instar de Michel, pouvons-nous penser le voyage comme un rite<sup>21</sup> de passage? De toute évidence le voyage se déroule selon différentes étapes, et chacune d'elles comporte des caractéristiques et des événements particuliers. Néanmoins, cette transposition – relative – de la théorie de Van Gennep nous semble inappropriée eu égard à nos objectifs de recherche. Même si certaines analogies peuvent paraître tentantes, nous ne cherchons ni à suivre un modèle ni à le valider, préférant centrer notre attention sur les traces de ce qui se vit au moment du voyage sous ses multiples enjeux. Cette prise de distance ne signifie pas toutefois que nous méconnaissions les composantes initiatiques du voyage, bien au contraire, mais plutôt que nous considérons ces composantes comme non enchâssées dans une logique temporelle, formelle, tripartite.

### 1.1.2 Dimension initiatique du voyage

Avec le concept de « *communitas* », mentionné plus haut, Turner rend compte de l'état liminal des néophytes. C'est une phase de flottement dont ces derniers forment une intra-structure déplacée dans un lieu hors de la réalité sociale dominante. Ainsi, la liminalité se développe sous le signe de l'indifférenciation à l'altérité, puisqu'elle met en suspension temporaire les liens avec l'histoire et les qualités de la société, ainsi que les biographies individuelles. Cependant, « cette indifférenciation est entendue comme la condition préalable à "l'altérité" de soi, c'est-à-dire au changement de statut d'identité prévu par la société<sup>22</sup> ».

Pour cerner, tant soit peu, la dimension initiatique du voyage, nous devons nous accorder un moment de réflexion sur ce qu'est l'initiation. L'initiation, en tant que moment-clé du passage entre la vie d'enfance et celle de l'adulte, fait l'objet d'un rite de passage élaboré dans les sociétés traditionnelles. Le rite d'initiation, en sortant l'individu de son « *habitus* », lui offre une première condition afin de trouver d'autres significations au monde que celles reçues jusqu'alors. Par l'enseignement des maîtres, il doit se soumettre à une forme d'ascèse ou de discipline répétée, laquelle lui permettra de se rendre disponible aux apprentissages. Aussi, les rites d'initiation s'effectuent en groupe la plupart du temps. Par exemple, les jeunes adolescents gerzes de Guinée doivent pendant plusieurs mois, voire deux ou trois ans, abandonner leur village et se rendre, au milieu de la forêt, dans un enclos « interdit » où les conditions de vie seront rudes : « nudité, nourriture insuffisante, sommeil à même le sol, brimades

<sup>21</sup> Le rite, métissage de conscient et d'inconscient, se dessine comme un « ensemble d'actes et de signes matériels à haute teneur symbolique, marquant à la fois l'expérience d'un événement et d'une transformation perçus comme mystérieux – sinon menaçants pour la vie – et appelant le dépassement » (Des Aulniers, 1997 : 554). Le rite, collectif ou individuel, « reste fidèle à certaines règles qui, précisément, constituent ce qu'il y a en lui de rituel » (J. Cazeneuve). Autrement dit, il « est une somme organisée d'actions rituelles » (L.-V. Thomas). Dans ce sens, Des Aulniers précise neuf prédicats qui constituent un rite en tant que tel (cf. Appendice A) (Des Aulniers, 1997 : 526-532).

<sup>22</sup> Des Aulniers, NC-3 *Approches anthropologiques*, sous « Rites et communication ».

quotidiennes, obéissance inconditionnelle aux aînés qui les ont pris en charge<sup>23</sup> », explique l'anthropologue Louis-Vincent Thomas. Ainsi, l'épreuve, la vie rude, la souffrance physique et l'angoissante présence de la mort initient le jeune aux règles majeures qui présideront à l'accomplissement de sa vie d'homme. La première règle est que pour être un homme, il faut apprendre ce qu'est la mort et savoir aussi comment la dominer. « Être initié, c'est avoir appris, douloureusement, que le passage par la mort est la condition même d'une vie féconde. Il faut mourir pour renaître<sup>24</sup>. » De la même façon que la souffrance et la mort accompagnent le parcours de l'initié, la renaissance sera aussi représentée lorsque l'individu aura bravé l'épreuve. Donc, l'aspect important de l'initiation est d'apprendre à dominer la souffrance et la mort dans son corps. De là, les vexations et les brimades, car, pour devenir adulte, il faut payer sa dette à la souffrance. « L'initiation engage tout l'homme, esprit et corps : elle n'est pas seulement un savoir, une connaissance parmi d'autres, elle est une école de vie, et le corps doit en porter la marque<sup>25</sup>. » Après l'initiation, l'individu accèdera au monde des hommes et il aura une nouvelle fonction dans la collectivité. En somme, le secret de l'initiation repose dans le fait que « la vie de l'homme est tout entière alternance de morts et de renaissances<sup>26</sup> ».

Nous proposons que le voyage diffère des rites d'initiation comme tels, car dans le voyage : il n'y a pas de maîtres, il n'y a pas non plus de groupe dont les membres sont soumis aux mêmes règles; il ne s'agit pas de souffrance « organisée »; le voyage ne fournit pas un enseignement ritualisé sur ce qu'il faut désapprendre (par exemple, la dépendance du petit enfant à ses parents) ou apprendre (par exemple, les grands mythes et les règles de vie en société); enfin, en dépit des procédures douanières et sécuritaires, il n'y a pas de « liturgie » ni d'étape officielle symbolique à franchir. Et ce qui est le plus important, le voyage est issu d'une motivation personnelle et non d'une règle sociale qu'il faut accomplir. Toutefois, nous reconnaissons que certains traits du voyage pourraient lui attribuer une valeur initiatique (perte de repères habituels, épreuves à surmonter, écoute et disponibilité, imprégnation, ouverture et, éventuellement, apprentissage) et que « c'est peut-être parce que toute initiation implique une sorte de voyage (hors de soi, vers les autres) que tout voyage reste quelque peu initiatique<sup>27</sup> ».

---

<sup>23</sup> Louis-Vincent Thomas, « Au-delà des apparences » in *Galaxie Anthropologique*, no. 1, avril 1992, Transversalités, p. 15.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>27</sup> Marc Augé, *Le temps en ruines*, Paris, Galilée, 2003, p. 62.

### 1.1.3 Temps et accessibilité du voyage

Selon Michel, pour « bien voyager », il faut s'arrêter à apprécier et à observer le monde autrement. Le « vrai » voyage requiert de la lenteur et de la patience, deux vertus s'accommodant de sagesse et qui semblent être oubliées dans la vie quotidienne de l'homme moderne. Ainsi, « à l'homme moderne, voyage moderne. À l'homme pressé, voyage stressé<sup>28</sup> ». L'impatience réclame une organisation strictement minutée et la vitesse appelle un séjour forcément écourté. Le voyage est devenu un produit qui peut se consommer à la manière du *fast food*.

Avec un brin de nostalgie, Paul Morand explique que jadis, voyager c'était flâner. « Aujourd'hui, le temps rare est cher, il faut l'économiser, donc organiser la flânerie comme tout le reste ». Autrefois les richesses des pays se réservaient; aujourd'hui elles s'offrent, s'imposent presque. « Une pudeur, une discrétion, une complicité du petit nombre des vrais amants de la beauté, faisait le silence sur ses joies; les *happy few* se cachaient comme des fumeurs d'opium. Il n'y avait pas alors des cités clochardes, de vulgarisation hôtelière, de faux folklore ni de déculottage touristique<sup>29</sup>. »

Phénomène perçu comme fatalité ou résignation, les voyages organisés ont altéré le mythe du voyage et ils permettent aussi à celui-ci d'exister en dehors des sentiers battus. Le bon côté réside dans le fait que les déplacements sont désormais plus accessibles à tout type de voyageur et comme Urbain l'exprime, « le tourisme n'est pas la massification dégradante du voyage. Il est bien plutôt la généralisation d'un mode de connaissance<sup>30</sup>. »

En conséquence, les formes du voyage et du tourisme aujourd'hui sont très diverses; elles sont à l'image des situations culturelles et économiques dans le monde. Insistons quelques instants sur l'histoire sociologique du tourisme. Le développement du tourisme de masse est une résultante de la combinaison de la révolution des transports, de celle des communications et de tout ce qui aura été accompli par cette industrie. Jadis, les voyages de plaisir étaient réservés à la bourgeoisie. Puis avec l'industrialisation des pays d'Europe, d'Amérique du Nord et du Japon, après la Seconde Guerre mondiale, la « démocratisation » du voyage a fait son apparition. Alors, avec l'arrivée des vacances et des congés payés, on a assisté à l'élévation du niveau de vie et à l'émergence d'une classe moyenne avide de loisirs. C'est à cette époque que le tourisme a connu son heure de gloire. De plus, la demande pour une forme de voyage plus confortable et sans risques augmente dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans

<sup>28</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 22.

<sup>29</sup> Morand, *Le voyage*, Paris, Éditions du Rocher, 1994, p. 29, 94.

<sup>30</sup> Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002, p. 120.



chambres d'hôtel, sans agences, sans transports, sans guides, bref sans confort et sans services, le voyageur et le touriste seraient encore des explorateurs. C'est ainsi que les conditions modernes du voyage ont contribué à reléguer dans l'ombre l'image de l'aventurier d'autrefois. En conséquence, l'envie de voyager correspond de plus en plus à des besoins personnels : se soigner, se conserver, se prélasser, se divertir et s'instruire<sup>31</sup>. « Les trois fonctions du loisir, définies par Joffre Dumazedier, qui sont le délassement, le divertissement et le développement de la personnalité, sont également à la source non seulement des vacances, mais aussi du tourisme en général<sup>32</sup>. » Et même le voyageur intrépide pourrait s'y reconnaître.

#### 1.1.4 Types de voyage

Le voyage peut être animé selon différents critères : les motivations, les destinations, les intérêts énoncés, la socialisation, les questions économiques, sociales et géopolitiques. Compte tenu de ces indices, plusieurs sociologues et anthropologues du tourisme se sont intéressés à classer les types de voyage. Voici une typologie<sup>33</sup> que nous obtenons en combinant les types de voyage proposés par Graburn et Urbain. Sous la désignation de *voyage*<sup>34</sup> *culturel historique*, on retrouve la visite de musées, de sanctuaires, de sites archéologiques, de monuments, d'églises de même que l'exploration de villes anciennes ou de mégapoles contemporaines. Autrement dit, ce terme regroupe tout ce qui est historique ou qui conserve une mémoire. Le *voyage ethnique* se tourne vers les sociétés rurales et l'observation de leur folklore. Il s'intéresse aux populations dites « archaïques » et à la connaissance de leurs mœurs. Le *voyage écologique* évoque l'attrait des régions naturelles protégées (parcs et réserves) ou des terres vierges – voire des territoires peu explorés, par exemple l'Antarctique ou l'Amazonie. Le *voyage récréationnel* peut être balnéaire, sédentaire, ludique ou sportif. Le *voyage convivial* est un projet de rassemblement dans le cadre d'une villégiature amicale ou familiale, d'un événement culturel (festival), professionnel ou savant (colloques, congrès). Le *pèlerinage*, soit individuel ou collectif, est marqué par la spiritualité, la quête d'un lieu saint ou d'un lieu de piété dans un esprit de dévotion et pour des motifs religieux. L'*exploration du réticulaire* se rapporte à la découverte des grandes villes, à l'organisation de leurs espaces, au déchiffrement de leurs quartiers et de leurs artères. Médam écrit que « ce que nous aimons dans les villes, ce sont leurs trous. Ou encore,

---

<sup>31</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 42.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>33</sup> Dans *L'idiot du voyage*, Urbain présente la classification des types touristiques proposée par le sociologue N. Graburn : *Culture Tourism (Historical Tourism)*, *Ethnic Tourism* et *Nature Tourism (Ecological, Recreational et Hunting and Gathering Tourism)*, p. 143-144. Ensuite, il définit les caractéristiques propres au *pèlerinage*, à l'*exploration du réticulaire* et au *voyage désertique*, p. 161, 181, 193-194, 234, 238.

<sup>34</sup> Certains auteurs utilisent le terme tourisme. Nous utilisons le terme voyage pour uniformiser le langage, ainsi que pour faire référence à l'activité réalisée pour le voyageur.

leurs déchirures, leurs fentes, leurs pertes, leurs replis, leurs mystères, leurs antres ». Le *voyage désertique* répond à l'arrachement social et culturel, à la tentation du vide et au désir de retour au point zéro. Ce voyage peut être axé sur l'observation de l'environnement, mais il l'est plutôt sur la performance physique. Dans sa façon la plus extrême, ce voyage se veut cathartique, « épreuve purificatrice, expérience où l'homme entend se débarrasser de son corps, de sa graisse, de sa crasse citadine, de sa pesanteur physique et morale, de sa mémoire : *fondre, se purger* ». Ce type de voyage peut se transformer en *voyage de révélation*, proche parent du rite initiatique. Finalement il existe aussi le *voyage sans retour*, qui peut prendre la forme de l'immigration, d'un départ pour aller en guerre ou même de la mort elle-même.

Cette classification n'est toutefois pas limitative, du fait que le voyageur pourrait pratiquer une combinatoire de plusieurs façons de voyager, même dans un seul séjour. Dans ce cas, il existe autant de types de voyages que de personnalités de voyageurs et de circonstances dudit voyage. Il va également de soi que les différences entre ces catégories sont parfois floues. Néanmoins, ces définitions – à titre de référence – nous permettent de mieux appréhender le phénomène qui nous occupe.

Et quel que soit le type de séjour, le voyage est une expérience qui nous laisse toujours des souvenirs. Mais ce n'est que lors du retour que le voyageur, calme et apaisé, même assagi, pourra rassembler les bribes éparses de sa quête, s'approprier ses souvenirs, mieux saisir le sens de son voyage et en extraire des connaissances qui le fortifieront. Ces mémoires nous marquent autant qu'elles se remarquent. Elles déterminent notre façon de comprendre le monde et ses habitants. Elles se révèlent dans nos albums photo, celles affichées sur nos murs, dans notre désir de parler des langues étrangères, dans les rencontres établies, les prédilections modernes à l'endroit de la nourriture, des odeurs, etc. Le voyage possède donc sa dose de rituels, ses moments d'épreuves, son bilan à effectuer et à raconter et ses leçons à retenir.

## 1.2 Touriste ou voyageur?

*Touriste ou voyageur?* C'est bien là la question. Au fil de nos lectures, elle est devenue insistante. Nous connaissons bien la distinction qui circule dans le discours « populaire » entre *touriste* et *voyageur*. Ce mythe<sup>35</sup> fondateur, mis en scène par l'imaginaire social, qui décrit le voyageur comme un héros de récits de voyage, un aventurier, un homme qui suit son rêve de découverte. De son côté, le touriste est considéré comme animé par le mythe qu'il ne rejoindra jamais. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il est perçu comme ce que Jean-Didier Urbain appelle « l'idiote du voyage », et son image est devenue la caricature du mauvais voyageur. Mais existe-t-il une réelle différence entre touriste et voyageur?

### 1.2.1 L'idiote du voyage et la banalisation du monde

De nos jours, le mot *touriste* blesse, « il porte atteinte à la dignité du voyageur. [...] Péjoratif, il dépouille dans l'instant le voyageur de sa qualité principale : *voyager*<sup>36</sup>. » Ainsi, ce préjugé sous-entend que le touriste – amateur de circuits organisés et du *sight-seeing* – ne voyage pas et qu'il ne fait que *circuler*.

Nous reprochons au touriste son esprit moutonnier : « Le touriste va voir ce qu'on lui dit de voir, ce qu'il faut voir<sup>37</sup>. » Nous avons tendance à critiquer sa crédulité, son intrusion, sa vision superficielle, sa maladresse, son invasion « groupale », sa naïveté, sa grégarité. Paradoxalement, il est bien connu que jadis les grands voyageurs comme Christophe Colomb, Cortés ou Vasco de Gama ne se sont pas embarqués seuls vers l'Amérique et qu'ils étaient engagés dans des voyages collectifs et organisés. Urbain souligne que tant dans l'observation physique que dans le contact humain, l'histoire des voyages nous apprend « qu'elle n'est faite que de visions superficielles, de naïvetés, de crédulités, de maladroites, d'invasions et d'indiscrétions plus ou moins corrigées<sup>38</sup> ». En fait, le reproche du voyageur au touriste consiste, en différé, à mettre la loupe sur ses propres défauts.

---

<sup>35</sup> **Mythe** : Récit constitué par un enroulement de symboles (Laplantine, 1974 : 127). Les mythes sont des récits fondateurs que les membres d'une société se transmettent de génération en génération depuis les temps les plus anciens. Il y aurait deux conditions qui font qu'un événement, une histoire ou une narration deviennent un mythe : il faut d'une part que ses éléments entrent dans un rapport de compatibilité sémantique et formelle avec l'ensemble des mythes de la population concernée, d'autre part que soit oubliée, effacée son origine individuelle pour devenir une histoire générale, exemplaire. Ces deux aspects fondamentaux se façonnant à travers une seule et même dimension qui est le temps (Bonte et Izard, 2004 : 498).

<sup>36</sup> Urbain, *L'idiote du voyage*, p. 16.

<sup>37</sup> Boyer cité par Urbain, *ibid.*, p. 117.

<sup>38</sup> Urbain, *L'idiote du voyage*, p. 116.

En conséquence, on définit le touriste à partir de *ce qu'il devrait être* et qu'il n'est pas; nous souhaiterions, par exemple, que, dans ses promenades, il réalise des rencontres et que celles-ci ne se limitent pas à être seulement des *sight-seeing*. Ou encore, on l'évalue à partir de *ce qu'il aurait été*, le comparant à son grand ancêtre – le voyageur. Selon Boorstin, « le voyageur travaillait à quelque chose; le touriste est en quête de plaisir. Actif, le voyageur partait avec énergie à la recherche des gens, d'aventures, d'expériences. Passif, le touriste attend que se produisent les choses intéressantes<sup>39</sup>. »

D'autre part, aux yeux du voyageur, beaucoup d'activités dites touristiques portent les traces de problèmes liés au mercantilisme : déstructuration des communautés indigènes, destruction de l'environnement, envahissement de la culture dominante, prolifération du vice. Sur des sentiers parallèles, le voyageur, lui, observe, découvre, améliore, préserve, respecte et espère sauver le monde, croit-il. « Il se sert du touriste comme les belles d'Espagne se servaient d'un singe pour mettre en valeur leur beauté. Faire de l'autre son antithèse, c'est démontrer *a contrario* la panoplie de ses incontestables qualités<sup>40</sup>. » De plus, en racontant ses rencontres et ses périples, il « prouve » sa différence. Il est avant-gardiste, toujours en mission et témoin du « vrai ». Souvent, le voyageur se prend très au sérieux :

Au cours des arrêts répétés occasionnés par la vidange du carburateur, je m'amuse à marcher sur le sable comme un enfant qui aime à piétiner la neige vierge pour y lire la trace de ses pas. Probablement qu'à l'endroit précis où je marche nul être vivant n'a jamais mis le pied, car peu nombreux sont ceux qui ont foulé le sable au centre du Tanezrouft et j'éprouve une véritable jouissance à me dire : « Ici je suis le premier ! »<sup>41</sup>

Ce fantasme narcissique est omniprésent dans les récits de voyage. La position du voyageur par rapport au monde est celle de découvreur, de *révéléateur du réel*. Il voudrait une confrontation sans fard avec le réel. C'est lui qui a le privilège de contempler un monde inconnu, oublié ou inaccessible à tout le monde, et surtout, il a la possibilité sociale de l'énoncer publiquement<sup>42</sup>. Mais si ce mythe devait se perpétuer, ce serait parce que le voyageur contemporain irait de plus en plus loin dans des régions inhospitalières. Car les endroits propices à la découverte sont de plus en plus rares et, plus important encore, différents de ceux que nos ancêtres exploraient.

Pour Christin, dans l'aventure voyageuse se joue aussi un désir d'*authenticité* du vécu. « Le voyageur recherche l'immédiateté conférée par l'exotisme, une présence de l'espace affirmée par la rupture

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>41</sup> Hemptinne cité par Urbain, *ibid.*, p. 77.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 77.

d'avec cet ordinaire où l'on ne remarque plus rien, tant il se donne à travers le filtre des représentations acquises et du déjà vu. » À cet égard, le voyage est « expérience authentique d'une réalité exotique, un contact fondé sur le mouvement physique tout autant que sur ses retentissements sur la conscience<sup>43</sup> ». Le voyageur veut donc voir et vivre du *nouveau*, non revoir. Il part à la recherche des paysages, des rencontres, des lieux et d'expériences qui lui serviront d'appui dans son cheminement intérieur. Il ne se contente guère de se promener dans les places touristiques du « tout fictionnel<sup>44</sup> ». Le voyage, nous l'avons souligné auparavant, est susceptible de transformer son protagoniste en revisitant son rapport au monde. Ainsi émerge la dimension potentiellement initiatique, cognitive et même heuristique du voyage dont nous avons parlé précédemment.

En fait le reproche qui englobe toutes les autres critiques du voyageur envers le touriste c'est celui de *banaliser le monde*. « Le tourisme pris ainsi, serait un sous-produit du voyage qu'il réduira à un *produit de consommation profane*<sup>45</sup>. » Les endroits mystiques deviennent donc des endroits profanes et des lieux de divertissement. « Le voyageur n'aurait peut-être jamais dû se laisser saisir par son écriture, raconter son voyage et révéler son monde. Il est à cet égard le premier responsable de la banalisation touristique<sup>46</sup>. » Et ce n'est pas seulement qu'on vole son territoire d'exploration, mais qu'on vole son identité, du moins en partie. Plus ou moins intrusivement, le touriste est entré dans l'intimité du voyageur et a percé son univers de solitaire.

Nous pourrions continuer longtemps à réfléchir sur ce débat qui oppose touristes et voyageurs. Toutefois, nous estimons que de nos jours la frontière entre ces deux identités peut être mince. Nous sommes tous des touristes ou des voyageurs à notre heure, dépendamment de ce qui motive notre séjour, de notre façon d'appréhender l'ailleurs et de l'apprentissage que nous tirons du voyage à notre retour. Au-delà d'une classification binaire des individus, nous sommes davantage intéressés par l'attitude avec laquelle ces derniers vivent leur voyage. Ce qui nous conduit à mieux sérier les types de voyageurs comme tels.

---

<sup>43</sup> Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*. Paris, L'Harmattan, 2000, p. 26.

<sup>44</sup> Nous rejoignons ici la perspective de Marc Augé en ce qui concerne la spectacularisation du monde : « Cette mise en spectacle, ce passage au tout fictionnel, qui fait sauter la distinction réel/fiction, s'étend dans le monde entier. Plusieurs facteurs y concourent. Le tourisme évidemment. » (1997 : p. 70).

<sup>45</sup> Christin, *L'imaginaire voyageur*, p. 24.

<sup>46</sup> Urbain, *L'idiot du voyage*, p. 87.

### 1.2.2 Typologies des voyageurs

Plusieurs auteurs ont fourni des classifications en ce qui concerne les candidats au voyage. Jean-Didier Urbain, dans sa trilogie consacrée au tourisme, a déconstruit le mythe du voyageur en lui assignant quatre figures distinctes : le voyageur, le touriste, le villégiateur, le clandestin. Faisant appel à notre imaginaire littéraire, il a nommé ces personnages : Fogg, Passepartout, Crusoé, Nemo. Dans le domaine de la sociologie, Cohen a relevé quatre types distincts : « Le touriste organisé de masse, le touriste individuel de masse, l'explorateur voyageant hors des sentiers battus, l'aventurier marginal (*the drifter*) ou celui qui recherche la nouveauté et l'originalité à tout prix et évite absolument le contact avec les touristes. » Pour sa part, Smith suggère sept catégories : l'explorateur, le touriste élitiste, le touriste hors des sentiers battus, le touriste inhabituel, le touriste de masse récent, le touriste de masse, le touriste charterisé<sup>47</sup>.

Toutefois, la typologie qui nous semble la plus complète est celle de Tzvetan Todorov. Dans son livre *Nous et les autres* (1989), il propose une « galerie de portraits » du voyageur, celle-ci supposant « que les traits constituant chaque portrait forment système<sup>48</sup> ». En outre, il classe les personnages à partir de caractéristiques qui relèvent des différentes facettes du voyage, ainsi que des formes d'interaction par lesquelles les voyageurs entrent en contact avec l'Autre. L'auteur dresse ainsi dix portraits : l'assimilateur, le profiteur, le touriste, l'impressionniste, l'assimilé, l'exote, l'exilé, l'allégoriste, le désabusé et le philosophe. C'est en privilégiant cette taxonomie que nous construirons non pas tant la nôtre, qu'une série de marqueurs nous permettant d'investir l'expérience du voyage.

---

<sup>47</sup> Typologies compilées par Michel dans *Désirs d'Ailleurs*, p. 58-59.

<sup>48</sup> Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 451.

Tableau 1. Les dix portraits du voyageur de Tzvetan Todorov<sup>49</sup>

**L'assimilateur.** Il veut modifier les autres pour qu'ils lui ressemblent; c'est en principe un universaliste, mais il interprète habituellement la différence des autres en termes de manque de rapport à son propre idéal. Son universalisme est en général un ethnocentrisme à peine déguisé.

**Le profiteur.** Son attitude à l'égard des autres consiste à les utiliser à son profit; il spéculer sur leur altérité pour mieux les « gruger ». Il s'adapte bien à tous les contextes, et n'a pas besoin d'être porté par une idéologie quelconque. Il apprend à parler aux autres et à les convaincre.

**Le touriste.** Est un voyageur pressé qui préfère les monuments aux êtres humains. La rapidité du voyage est déjà une raison à sa préférence pour l'inanimé par rapport à l'animé. L'absence de rencontres avec des sujets différents est beaucoup plus reposante, puisqu'elle ne remet jamais en question notre identité; il est moins dangereux de voir des châteaux que des hommes. Il cherche à accumuler dans son voyage le plus de monuments possible; c'est pourquoi il privilégie l'image au langage, l'appareil photo étant son instrument emblématique, celui qui lui permettra d'objectiver et d'éterniser sa collection de monuments. Le touriste ne s'intéresse pas beaucoup aux habitants du pays; mais, à son insu, il les influence. Le contact initial avec un pays étranger est forcément superficiel : la visite touristique, si elle éveille l'intérêt, peut être la première étape d'une connaissance plus approfondie.

**L'impressionniste.** Il élargit son horizon aux êtres humains. Toutefois, il reste le seul sujet de son expérience. Pourquoi part-t-il? Parce qu'il ne parvient plus à *sentir* la vie chez lui, et que le cadre étranger lui permet d'en retrouver le goût. Ce qui l'intéresse vraiment, ce sont les impressions que le pays ou les êtres laissent sur lui, et non le pays ou les êtres eux-mêmes.

**L'assimilé.** Il veut connaître les autres parce qu'il est amené à vivre parmi eux; il veut leur ressembler, car il souhaite être accepté par eux. Lorsque le processus de connaissance et d'identification est assez avancé, l'immigrant devient assimilé : il est « comme » les autres. Néanmoins, en remplaçant le *je* par le *tu*, l'assimilé risque de faire en sorte que la connaissance qu'il a de lui-même devienne la simple reproduction de la vision qu'ont d'eux-mêmes les habitants du pays.

**L'exote.** Il cherche l'ailleurs et l'étrangeté pour s'évader son univers quotidien. Son bonheur est fragile : s'il ne connaît pas assez les autres, il ne les comprend pas encore; s'il les connaît trop, il ne les voit plus. Il ne peut s'installer dans la tranquillité : à peine réalisée, son expérience est déjà émoussée; aussitôt arrivé, il doit se préparer à repartir. Il s'agit d'un équilibre instable entre surprise et familiarité, entre distanciation et identification.

**L'exilé.** Il s'installe dans un autre pays que le sien, mais il évite d'être assimilé. Il interprète sa vie à l'étranger comme une expérience de non-appartenance à son milieu.

**L'allégoriste.** Il est un profiteur qui se sert de l'autre à des fins symboliques et non à des fins matérielles. L'image qu'il se fait de l'autre ne vient pas de l'observation, mais de l'inversion de traits qu'il trouve chez lui. Ainsi il définit les autres au service de sa propre vision du monde.

**Le désabusé.** Pour lui le voyage n'est pas nécessaire, on peut apprendre autant et plus en se concentrant sur le familier. Partir ailleurs devient superflu une fois que l'on sait ce qu'on cherche.

**Le philosophe.** Il observe les différences pour découvrir les propriétés. Ce travail d'apprentissage se compose de deux facettes : humilité et orgueil; et de deux mouvements : les leçons à prendre et les leçons à donner. Il s'intéresse à la reconnaissance de la diversité humaine. C'est en explorant le monde qu'on va le plus au fond de soi. Grâce à sa fréquentation de l'étranger, le philosophe est devenu universaliste – mais pas ethnocentriste –, et dans une perspective humaine il se contente de porter des jugements et laisse aux autres le soin d'agir, de réparer les torts et d'améliorer les sorts.

<sup>49</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, p. 452-463.

Bien que cette typologie ait évidemment une valeur heuristique, notons qu'elle ne sera pas utilisée dans la sélection des participants. Par ailleurs, nous préférons saisir cette attitude de distinction des voyageurs dans l'expérience de l'altérité elle-même, plutôt que dans un type identitaire fermement défini. Si, comme on l'a déjà précisé à plusieurs reprises, notre recherche est axée sur la rencontre de l'autre, il nous faut dégager les aspects qui, à travers ces nomenclatures, rendent compte des modulations mêmes de cette rencontre.

### 1.2.3 Le voyageur et la rencontre de l'Autre : porte ouverte à l'altérité

Selon Franck Michel, comprendre le monde dans sa diversité consiste, avant tout, à accepter de laisser de côté ses valeurs et ses repères, parfois même ses bagages et son passé<sup>50</sup>. Nous considérons que cette vision est plutôt utopique, car, bien que le voyage soit une sorte de mise en parenthèse de notre vie quotidienne; nous continuons à être nous-mêmes. En plus, nous avons tous des mœurs et des croyances différentes – selon notre culture d'origine – qui sont inhérentes à notre propre identité<sup>51</sup>. En fait, c'est bien cela qui constitue notre carte de présentation face à l'Autre. Ainsi, que l'on soit flâneur, aventurier solitaire, touriste organisé ou ethnologue, certaines attitudes devant l'Ailleurs nous choquent ou nous émerveillent, car elles nous semblent étranges ou elles ne cadrent pas avec nos conventions. L'ethnographe Michel Leiris écrivait déjà dans *L'Afrique fantôme* : « À voir combien je suis moi-même impatient avec les noirs qui m'agacent, je mesure à quel degré de bestialité doivent pouvoir atteindre, dans les rapports avec les indigènes, ceux qui sont épuisés par le climat et que ne retient aucune idéologie<sup>52</sup>. » Dans cette perspective, même l'ethnographe et l'anthropologue – qui ont le privilège de travailler sur les lieux que parfois le voyageur visite – sont également d'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre, des touristes sur ce qu'ils appellent « leur terrain ». Leiris ajoute : « La modestie, que forge pourtant le voyage lorsqu'il se répète, n'est pas donnée à tout le monde, et s'en croire investi n'est qu'une manière de plus d'en illustrer le manque. Elle permet toutefois d'entrouvrir des portes sur l'autre et l'ailleurs de la façon plus noble qui soit<sup>53</sup>. »

Le voyage offre, avant tout, l'occasion de vivre l'inattendu. « La rencontre authentique se crée d'elle-même, au mieux elle s'imagine par la stimulation de la pensée, mais jamais elle ne se provoque et ne se décide à l'avance<sup>54</sup>. » De nos jours, la relation avec l'Autre a remplacé la découverte des nouveaux

---

<sup>50</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 72.

<sup>51</sup> Nous allons détailler la notion d'identité au chapitre II.

<sup>52</sup> Cité par Michel dans *Désirs d'Ailleurs*, p. 71-72.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 74.



territoires, et la découverte des cultures méconnues celle des terres inconnues. Étant donné qu'il n'existe plus de terres inconnues, l'intérêt porte sur la découverte des nouveaux lieux et enjeux de la relation. « C'est l'identité ouverte sur l'autre, parce qu'il nous faut nous habituer à l'idée [...] que je peux changer en échangeant avec l'autre sans me perdre moi-même<sup>55</sup>. » Or, s'ouvrir à l'Autre, c'est se risquer sur les chemins de l'altérité, accepter de douter de soi et continuer sur la voie des bonheurs et des dangers qui se présentent pendant le voyage. « Le dépaysement extérieur rejoint le dépaysement intérieur; il faut mettre en jeu son intégrité, risquer l'ébranlement de sa personne par la force du contact<sup>56</sup>. » Dans le même ordre d'idées, Jacques Lacarrière soutient que le voyage au ralenti consiste à « se vider, se dénuder et une fois vide et nu s'emplir de saveurs et de savoirs nouveaux. Se sentir proche des Lointains et consanguin des Différents. Se sentir chez-soi dans la coquille des autres<sup>57</sup>. » On rejoint ici un des traits de la valence initiatique du voyage.

#### 1.2.4 Socialisation du voyage

Lorsque le voyageur décide de partir, il y a une question qui se pose d'emblée : partir seul ou accompagné? Christin explique que partir, c'est se différencier de ceux qui restent. Si le voyageur fait le choix de s'en aller seul, il prend le risque que représente la rupture avec le savoir-faire du groupe auquel il appartient. « Partir, c'est désirer et accepter une remise en question radicale de l'ordre du monde<sup>58</sup>. » La solitude permettra à l'individu de s'ouvrir vers l'altérité, de l'autre et de soi-même. Todorov souligne justement que, lorsqu'on voyage à deux, « on renonce déjà à une part de soi, pour partager la même expérience<sup>59</sup> ». Le voyage a donc une dimension d'individualité dans laquelle le protagoniste trouve l'originalité de son parcours. Même deux personnes voyageant ensemble auront deux expériences très différentes de leur périple. De ce fait, et en raison de l'irréductible impossibilité de partage total de l'expérience, se livre l'impossibilité de rapport du même au même : « Le voyageur veut l'autre et repousse le même; c'est à partir d'une distance qu'il entend se rapprocher du monde. Et la fusion ne pourra avoir lieu que dans l'altérité<sup>60</sup>. »

D'un autre côté, même si le touriste a horreur du touriste, il n'est pas prêt pour autant à devenir un voyageur solitaire. Son désir de différenciation va le conduire moins vers la solitude que vers la

<sup>55</sup> Glissant cité par Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 75.

<sup>56</sup> Christin, *L'imaginaire voyageur*, p. 25.

<sup>57</sup> Lacarrière cité par Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 68.

<sup>58</sup> Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur*, p. 72.

<sup>59</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, p. 434.

<sup>60</sup> Christin, *L'imaginaire voyageur*, p. 77.

grégarité spécifique, « des tribalismes prenant parfois des allures de clans ou de sectes ». La vie de couple, de famille, de groupe sont essentielles à l'expérience touristique. « C'est à travers ces formes de sociabilité restreintes, voire autarciques, que le touriste se donne concrètement les moyens de se différencier<sup>61</sup>. »

### 1.3 Motivations de voyage

Le voyage nous fait rêver. Dès que la décision de partir en voyage est prise, l'excitation s'empare de nous et nous commençons à nous préparer. Notre imaginaire commence à travailler. Nous voyageons bien avant de partir et bien après le retour. L'envie de voyager se traduit de plus en plus en besoin personnel. Aujourd'hui offert à tous ou presque, le voyage devient loisir. Et pourquoi partons-nous? Qu'est-ce qui nous pousse à nous lancer corps et âme dans cette aventure? À la suite de nos lectures, nous avons repéré trois catégories de motivation qui varient selon le type de lien que l'individu entretient avec son propre univers, son intériorité et selon l'attrait que suscite cette forme d'altérité.

#### 1.3.1 Motivations relatives à l'univers de l'individu

Le désir de partir est quelquefois lié à celui de rompre temporairement avec ce qui nous est connu, voire notre milieu social, nos obligations et nos problèmes personnels. Franck Michel prend comme exemple le cas des aristocrates anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, issus d'une classe sur le déclin historique, partirent vers un ailleurs idéalement plus préservé : partir pour retrouver ailleurs ce que l'on présume avoir perdu ici<sup>62</sup>. Dans cette optique, Christin souligne que l'arrachement au quotidien nous lance dans une réflexion sur nous-mêmes qui nous évite de passer toute une vie sans rebondissements ni interrogations. « La vie quotidienne tient à nous éloigner de cette prise de conscience car elle plonge le monde dans l'insignifiance de la normalité. » De ce fait, nous chérissons moins l'ordinaire à force d'y être trop proche; sortir de la routine peut garantir l'intensité du vécu. « Il faut se décaler pour voir à nouveau, autrement le réel autour de nous<sup>63</sup>. » Soit en faisant une méditation profonde, soit en partant voir ailleurs. Or, le voyage permet de vivre un décalage intellectuel, de reprendre un contact ferme avec le monde, de saisir ses réalités. « Il remet en cause aussi l'ordre silencieux du quotidien. Révolutionnaire à sa manière, il aspire à un grand chamboulement<sup>64</sup>. » Bref, le voyage instaure – selon la notion de Balandier – du *désordre*. Georges Balandier explique que l'ordre et le désordre sont

---

<sup>61</sup> Urbain, *L'idiot du voyage*, p. 131.

<sup>62</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 41.

<sup>63</sup> Christin, *Anatomie de l'évasion*, p. 104.

<sup>64</sup> *Ibid.*

indissociables. Les deux notions sont liées au réel, et l'une apparaît, au regard du sens commun, comme la figure inversée de l'autre. Ainsi, le désordre pourrait être perçu comme « un monde à l'envers ». Cependant, « l'inversion de l'ordre n'est pas son renversement; elle peut servir à son renforcement ou en être constitutive sous une forme nouvelle. Alors elle fait de l'ordre avec du désordre<sup>65</sup>. » Autrement dit, l'individu pourrait vivre lors du voyage le désordre nécessaire au maintien de l'ordre dans son existence. Et ce serait, autant sur le plan du quotidien que sur celui de son intériorité, ce qui nous conduit au prochain type de motivations.

### 1.3.2 Motivations relatives à l'intériorité de l'individu

Le voyage peut également être motivé par le désir de fuite. « Fuite en dehors de soi, vers le prochain et le lointain, puis retour vers le proche et le soi<sup>66</sup>. » Ici, il ne faut pas aborder systématiquement le vocable de fuite dans son acception négative qui signifierait « se soustraire à quelque chose de pénible<sup>67</sup> ». Nous le considérons d'emblée comme équivalent à « fugue ». Le voyage s'organise selon la certitude d'un retour, mais « la fugue dénote une rupture qu'aucun retour n'efface<sup>68</sup> ». Une fuite peut pourtant s'avérer favorable pour sortir d'une vie morne et banale, ou simplement « normale ». La fugue du voyageur est animée par un projet, une recherche la motive, le retour la prolonge. Elle est toujours inscrite dans un aller et retour. Cette fugue est accomplie avec un début et une fin. « C'est un mouvement premier de détachement qui introduit aux contacts avec l'Autre, le Monde ou Soi<sup>69</sup>. » Dans l'univers du voyageur, fuite et quête coexistent donc comme l'avvers et le revers d'une monnaie. Le rêve individuel de découverte ou de construction de soi par le voyage est très probablement présent dans l'imagination de ceux qui veulent parcourir l'Himalaya ou traverser le désert<sup>70</sup>. En ce sens, la fugue du voyageur n'est pas, *a priori* du moins, un acte mécanique d'éloignement, ni un déni d'origine. Essentiellement, explique Urbain, c'est un acte par lequel l'individu se permet une autonomie psychologique en changeant d'environnement. C'est ce que l'on appelle le « dépaysement ». Le voyageur cherche à se déconnecter de ce qu'il connaît de lui, à découvrir ses limites dans des circonstances inconnues. Là aussi nous retrouvons une valence initiatique.

---

<sup>65</sup> Georges Balandier, *Le désordre : éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988, p. 117.

<sup>66</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 30.

<sup>67</sup> Antidote, sous « fuite ».

<sup>68</sup> C. Thomas cité par Urbain, *L'idiot du voyage*, p. 318.

<sup>69</sup> Urbain, *L'idiot du voyage*, p. 318.

<sup>70</sup> Augé, *Le temps en ruines*, p. 61.

C'est que la réalité objective, souligne Christin, est composée « d'une *imagination* pour l'inaugurer, une *intelligence* pour la concevoir et une *conscience* pour l'apercevoir<sup>71</sup> ». Ainsi, les relations incessantes entre ces dimensions – avec ses sensations, ses pensées et ses images – constituent la richesse et la complexité de la vie. Si l'une des motivations du voyageur est de sonder la vie, en ce sens le voyage est exploratoire. « Sur ce plan, le voyage peut être considéré comme la recherche d'un nouveau regard, rendu plus sensible par la nouveauté<sup>72</sup>. » Cette recherche nous semble préalable à une motivation centrale de notre étude.

### 1.3.3 Motivations relatives à l'attrait de l'altérité

Mené par le désir d'ailleurs, le voyageur cherche la différence, le divers, voire l'altérité. L'attrait de l'altérité devient alors une motivation pour rencontrer l'Autre, mais aussi pour se rencontrer soi-même. S'il s'avère que la quête de soi passe par le biais de la rencontre avec l'Autre, ainsi que par celui de la redécouverte de l'ici en passant par l'ailleurs, pour se dépayser, il ne suffit pas de voir de nouveaux pays; il faut aussi quitter le sien. Tout dépaysement réclame non seulement de quitter ses activités de routine et sa demeure, mais aussi de se quitter soi-même pour renaître momentanément ailleurs. « Altération du corps et de l'esprit, le voyage est une coupure avec la réalité, une rupture du quotidien, mais aussi une soudure au monde et des retrouvailles de soi<sup>73</sup>. » Lorsque nous partons en laissant beaucoup ou tout derrière nous, nous ne faisons pas que perdre ce que nous laissons, nous y gagnons aussi; mais pour cela, il faut en être conscient.

\* \* \*

Pour clore ce chapitre consacré au désir d'ailleurs et amorcer la transition vers le chapitre suivant, attardons-nous à une belle citation de Michel Serres qui met en relation le voyage et l'altérité, notre prochain sujet :

Partir exige un déchirement qui arrache une part du corps à la part qui demeure adhérente à la rive de naissance, au voisinage de la parentèle, à la maison et au village des usagers, à la culture de la langue et à la raideur des habitudes. Qui ne bouge n'apprend rien. Oui pars, divise toi en parts. Tes pareils risquent de te condamner comme un frère séparé. Tu étais unique et référé, tu vas devenir plusieurs, et parfois incohérent, comme l'univers, qui, au début éclata, dit-on, à grand bruit. Pars et alors tout commence, au moins ton explosion en mondes à part. Tout commence par ce rien.

[...]

---

<sup>71</sup> Christin, *Anatomie de l'évasion*, p. 101 (nous soulignons).

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>73</sup> Michel, *Désirs d'Ailleurs*, p. 150.

Partir. Sortir. Se laisser un jour séduire. Devenir plusieurs, braver l'extérieur, bifurquer ailleurs. Voici les trois premières étrangetés, les trois variétés d'altérité, les trois premières façons de s'exposer. Car il n'y a pas d'apprentissage sans exposition, souvent dangereuse, à l'autre. Je ne saurai jamais plus qui je suis, où je suis, d'où je viens, où je vais, par où passer. Je m'expose à autrui, aux étrangetés<sup>74</sup>.

#### 1.4 À la suite des lectures, la question de recherche se précise

De retour de cette exploration de la littérature concernant l'univers du voyage, notre question de recherche intuitive se précise. Le caractère « initiatique » du voyage revient de manière récurrente, ce qui nous fait réfléchir à l'importance de la dimension d'« apprentissage ». Or, notre question intuitive qui se lisait jusqu'ici *Comment le voyageur vit-il la rencontre avec l'Autre dans le contexte du voyage?* se posera dorénavant ainsi : *Le voyage peut-il être appréhendé comme une expérience d'apprentissage, en général, et de la communication avec l'Autre, en particulier? Quelles conditions peuvent y contribuer peu ou prou?*

---

<sup>74</sup> Michel Serres, *Le tiers-instruit*, Paris, François-Bourin, 1991, p. 28-29. Cité par Luce Des Aulniers comme ouverture du cours COM 8123 : *Identité et altérité en terrains*, hiver 2009.

## CHAPITRE II

### STRUCTURATION DES CONCEPTS

#### ORIENTANT L'ÉTUDE DU VOYAGE : L'ALTÉRITÉ

Des amants seraient épouvantés si, au plus fort de la volupté partagée, ils mesuraient l'infranchissable barrière qui les sépare, et les séparera toujours malgré l'apparente harmonie de leur unique joie.

Victor Segalen. *Essai sur l'exotisme*.

#### 2.1 Le concept d'*Altérité* : premiers abords

Le mot *Altérité* tire ses racines du latin *alteritas*, qui signifie « différence » ou bien « altération, changement<sup>75</sup> ». Ce concept désigne une qualité ou une essence, « l'essence de l'être autre<sup>76</sup> », et ce, à la base, hors de ma perception. En ce sens, comme l'anthropologue Luce Des Aulniers l'explique, *l'altérité existe hors de « moi », hors de ma représentation et hors de mon existence, ce qui lui confère son caractère irréductible. L'altérité serait donc la part de l'existence qui nous est inconnaissable, qui nous change radicalement ou nous altère, et aussi ce que nous pouvons concevoir comme menace à l'identité, à l'intégrité, à la singularité*. En somme, « l'altérité c'est tout ce qui n'est pas soi, c'est ce qui est différent », à la fois connu et inconnu, et qui nous anime<sup>77</sup>.

#### 2.2 Comment l'altérité se présente-t-elle à nous? – Figures de l'altérité

##### 2.2.1 Le rapport à autrui, d'abord fondateur

La première figure de l'altérité nous semble évidente. C'est celle de l'Autre en tant que sujet, car celui-ci « altère » – dans le sens qu'il contribue à notre construction – le regard que nous portons sur nous, sur le monde et sur notre environnement immédiat. Souvenons-nous qu'avant que la perception des objets ne soit possible, c'est la relation mère-enfant qui fait découvrir l'altérité comme geste inaugural,

---

<sup>75</sup> CNRTL [www.cnrtl.fr/etymologie/Alterite](http://www.cnrtl.fr/etymologie/Alterite) sous « Altérité ».

<sup>76</sup> Gilles Ferréol et Guy Jucquois. *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 4.

<sup>77</sup> Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « Altérité ».

puisque c'est ainsi que commence le rapport aux autres. Dans l'évolution de la personne, le premier élément signifiant *ce qui n'est pas moi*, c'est la figure de l'Autre, c'est-à-dire le visage de nos parents qui nous regardent. Nous y reviendrons. Dans ce rapport à l'Autre, nous nous apercevons que nous ne sommes pas une « substance homogène, et radicalement étrangère à tout ce qui n'est pas soi » : en effet, nous ne sommes pas faits tout d'un bloc, et *a fortiori* ce soi n'est pas « pur », si bien que « je est un autre<sup>78</sup> », parce qu'en lien avec les autres. De plus, les autres sont également des *je*. L'Autre se présente à nous de plusieurs manières : par exemple en tant qu'*alter ego*, « un autre soi-même<sup>79</sup> », un individu « à la fois égal et différent<sup>80</sup> », à qui nous pouvons attribuer les mêmes pensées, les mêmes sentiments que les nôtres<sup>81</sup>. Cet Autre peut se révéler à nous en tant qu'ami, membre de famille, collègue, voisin. Bref, l'Autre s'incarne dans tous ceux avec qui nous sommes en relation quotidienne et qui se trouvent dans le même monde spatio-temporel que nous. D'autre part, l'Autre existe aussi dans un ailleurs lointain, souvent imaginaire, où il prend la forme de l'étranger, de l'hôte, de l'inconnu et, parfois, de la menace, voire de l'ennemi. Enfin, l'introduction de l'idée d'*imaginaire* nous amènera à considérer une autre figure de l'altérité.

Pour l'heure, envisageons comment c'est dans la figure du rapport à autrui que s'inscrit le concept d'identité<sup>82</sup>, car « la connaissance de soi passe par celle de l'Autre<sup>83</sup> ». Identité et altérité entretiennent donc une relation indissociable. En effet, « l'identité a besoin pour s'affirmer de constituer un Autre comme tel ». Des Aulniers explique qu'à la base, l'identité :

[...] consisterait en un assemblage de paramètres (de temps, d'espace, de relations) par lesquels les individus et les collectivités peuvent se reconnaître par eux-mêmes; c'est-à-dire, se repérer, se nommer et se définir dans une forme quelconque d'**unité**; l'identité comprend aussi le processus (dans la dialectique avec l'altérité) conduisant à cette reconnaissance; et enfin, elle renvoie au résultat même de ce processus, en tension équilibrée entre la stabilité et le changement.

Or, cette *unité* se conçoit sous deux composantes, d'abord dans le fait d'être un, à savoir un tout, intégré, entier, *complet*. La seconde composante de l'identité relève quant à elle de l'unité comme étant « unique », à savoir la singularité : « ensemble de traits cohérents qui confèrent à une personne, à un groupe, un caractère distinctif, par rapport aux autres ». L'identité repose ainsi sur une affirmation du

<sup>78</sup> Tzvetan Todorov. *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*. Paris: Éditions du Seuil, 1982, p. 11.

<sup>79</sup> CNRTL [www.cnrtl.fr/etymologie/alter\\_ego](http://www.cnrtl.fr/etymologie/alter_ego) sous « alter ego ».

<sup>80</sup> Todorov cité par Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « Altérité ».

<sup>81</sup> Ferréol et Jucquois. *Dictionnaire de l'altérité*, p. 5.

<sup>82</sup> Tout ce qui concerne la notion d'« identité » est extrait de : Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains* et NC-2 *Approches anthropologiques en communication*.

<sup>83</sup> Des Aulniers, NC-2 *Approches anthropologiques en communication*, sous « Altérité ».

*moi*, une individualisation de son sentiment d'être intégré qui rend progressivement l'homme différent des autres. L'auteure suit en cela la piste de Phyllis Greenacre :

The term identity has two significant faces – an inner and an outer one. It means, on the one hand, an individual person or object, whose component parts are sufficiently **well integrated** in the organization of the whole than the effect is one of a **genuine oneness**, a unit. On the other hand, in some situations identity refers to the unique characteristics of an individual person or object whereby it can be **distinguished** from other somewhat similar persons or objects. In one instance, the emphasis is on likeness, and in the other on specific differences<sup>84</sup>.

Précisons que, de manière générale, les définitions issues de la littérature des vingt dernières années s'attardent sur la composante de la singularité, de la distinction, ce qui peut refléter un souci de notre époque. Néanmoins, comment peut-on être « un », unique parmi d'autres sans être à la base minimalement « un » constitué comme *un* tout – mais pas *le* tout – cohérent?

Enfin, c'est de la dynamique identité-altérité que découlent deux dimensions dont nous allons parler ultérieurement (2.3) : la **rencontre** et la **reconnaissance** d'autrui.

### 2.2.2 L'inconnu, celui qui le demeure toujours un peu

Hormis l'autre générique, l'inconnu serait une autre figure de l'altérité qui se compose d'une part de connaissable (l'étranger, l'étrange) et d'une part qui reste de l'ordre de l'inconnaissable. Cette figure est reliée aussi aux notions de *différence* et de *divers*. Comme le signale Luce Des Aulniers, on parle ici d'abord de l'inconnu interne à l'être, de l'Ombre – dans la terminologie jungienne –, ou de l'inconscient, individuel ou collectif. « C'est la dimension non transparente du miroir, le tain<sup>85</sup>. » De plus, l'inconnu serait également « la limite externe à soi venant notamment modérer notre fantasme de toute-puissance<sup>86</sup> », ce qui viendrait déstabiliser et mettre en question le soi. Mais d'une manière ou d'une autre, nous sommes confrontés à notre propre inconnu intérieur.

Par ailleurs, lorsqu'on explore l'extériorité, lorsque nous sommes face à la différence de l'autre, face au divers, à l'ailleurs, à la nature, nous serions davantage et potentiellement dans une dimension qui concerne l'**exotique**. Le médecin et anthropologue français Victor Segalen définit l'exotisme comme l'*esthétique*<sup>87</sup> du divers. Or, il s'agit, à notre sens, de la perception du divers par l'esprit. Et, comment

<sup>84</sup> Phyllis Greenacre « Early physical determinants in the development of the sense of identity », read in a Panel Discussion of « Problems of Identity », at the annual Meeting of the American Psychoanalytic Association, Chicago, 1957, p. 612 (nous soulignons).

<sup>85</sup> Des Aulniers, NC-I *Identité et altérité en terrains*, sous « Altérité ».

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> On entend par « esthétique » la « science du beau », de ce « qui a la faculté de sentir; qui peut être perçu par les sens ».



et à quelles occasions se présentent à nous le divers, le mystère, l'étrangeté? Ce questionnement nous conduit à l'intuition d'une autre dimension de l'altérité, qui ne contient pourtant pas le divers, le mystère, l'étrangeté, mais qui ouvre sur une dimension induite par notre contexte du voyage et contenant le déplacement géographique : l'**ailleurs**.

### 2.2.3 L'imaginaire de l'Autre, des sources complexes

La moindre petite étincelle provenant de l'Autre, un regard, un geste peuvent raviver la mémoire, le désir, l'imaginaire et susciter diverses représentations avant même que la rencontre ou le déplacement n'aient lieu. Nous l'avons signalé par rapport à l'identité, c'est l'image de soi que nous offre l'Autre qui inaugure à la fois le sentiment d'être complet et singulier. Ainsi dans la relation entre Soi et l'Autre, l'imaginaire est fondamental, car « le regard éloquent de l'autre nourrit l'image de soi<sup>88</sup> ». Revenons quelques instants aux premières expériences d'altérité. Lorsque l'enfant est reconnu, touché et nommé par sa mère face au miroir, il vit le moment inaugural de son identité particulière et il développe ainsi le « fantasme » de son corps entier. De ce fait, l'imaginaire – amorcé à partir de l'image de soi – a son origine dans un processus perceptif allumé par le plaisir et la réciprocité. Dès lors, on aura la capacité de former des images. C'est dire comment l'imaginaire « n'est pas inné et [qu']il demande de temps<sup>89</sup> ».

L'anthropologue Louis-Vincent Thomas distingue deux sortes d'imaginaire : l'*idéel* ou *rationnel* et le *pulsionnel*. Le premier « est d'ordre logico-scientifique et détient avant tout une vertu heuristique. Surrational, transrational ou hyperrational, il s'appuie sur la raison pour la dépasser. L'imaginaire ainsi entendu corrige les insuffisances de notre univers sensoriel<sup>90</sup>. » Le deuxième, l'imaginaire *pulsionnel*, concerne les rêves, les pulsions, les mécanismes de défense et les fantasmes provenant de l'irrationnel. « C'est un processus vital profondément incrusté dans l'**inconscient**, qui donne un sens à nos aspirations, à nos désirs, à nos passions, à la violence dominatrice archaïque, et qui nous aide à survivre<sup>91</sup>. »

D'autre part, l'imaginaire, en métissant pulsionnel avec un peu d'idéal, recèle aussi des idées et des représentations préconçues envers l'Autre, qu'il s'incarne en tant que sujet ou culture, et manifestes

---

<sup>88</sup> Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « imaginaire ».

<sup>89</sup> *Ibid.*

<sup>90</sup> Louis-Vincent Thomas, *Les chairs de la mort: corps, mort, Afrique*, Paris, Le Plessis-Robinson, 2000, p. 47.

<sup>91</sup> *Ibid.*

dans les *prénotions*, les *transferts* et les *projections*<sup>92</sup>. Les prénotions sont d'ordre plus ou moins conscient, elles englobent les préjugés<sup>93</sup>, les stéréotypes<sup>94</sup>, les clichés<sup>95</sup>, entre autres. Selon nous, ces préalables à la rencontre sont en lien direct avec les motivations et les attentes et – sur le plan plus spécifique du voyage – ils trouvent souvent leur source dans les récits, les conversations, les documentaires, les photos, les blogues, etc., et même dans nos souvenirs d'anciennes rencontres. Ce sera essentiel à la construction du premier regard de l'autre et ultérieurement, à la comparaison. Car le *transfert* est un phénomène propre à toute relation, par lequel l'individu reporte sur l'autre des caractéristiques qui ne sont pas propres audit autre mais, à son insu, issues de sa propre biographie, de sa propre histoire relationnelle. C'est un processus inconscient qui explique souvent les antipathies et les sympathies, souligne Des Aulniers. Finalement, la *projection* est « le report inconscient sur l'autre de sentiments qui nous appartiennent, mais qu'on ne peut identifier comme tels »<sup>96</sup>. Dans les transferts comme dans les projections, il s'avère alors qu'une part de l'imaginaire est investie, faisant en sorte que lesdits phénomènes communicationnels relèvent en bonne part de l'inconscient.

#### 2.2.4 La mort, l'annihilatrice d'intégrité, la provocatrice de singularité

Cette dernière figure représente l'altérité ultime. La mort est la dissolution du *soi* comme individu, explique Des Aulniers. Néanmoins, la conscience de la mort ou de ce qui abolit l'intégrité fait que *je* se perçoit encore plus comme identité singulière. Ainsi, face à l'indifférenciation totale que représente la mort, l'individu aura à son insu l'intention de se différencier davantage. Dans le cas qui nous concerne, nous n'explorerons pas cette dimension en profondeur; cependant, il nous semble pertinent d'y faire allusion et de la mettre en relation avec le voyage. Ainsi, selon Jankélévitch, l'aventure est en partie liée avec la mort : « Une aventure, quelle qu'elle soit, même une petite aventure pour rire, n'est aventureuse que dans la mesure où elle renferme une dose de mort possible, dose souvent infinitésimale, dose homéopathique si l'on veut et généralement imperceptible »<sup>97</sup>. » La prescience de la

<sup>92</sup> Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « Altérité ».

<sup>93</sup> **Préjugé** : « Juger préalablement » ou faire état d'une « opinion toute faite » en constituant des expressions synonymiques courantes. Il s'agit d'une *attitude* qui renvoie à trois composants : celui des *affects* et des évaluations auxquels ils conduisent (mépris, rejet, dénégation, haine, amour, ambivalence); le domaine des *cognitions* et de modes d'organisation du monde qu'elles supposent, fondés principalement sur le stéréotype et la catégorisation; l'espace des pratiques (le niveau *conatif*) qui devraient découler, directement ou non, du préjugé ou qui pourraient éventuellement lui donner une inspiration et une forme. (Dictionnaire de l'altérité, 2003 : 280).

<sup>94</sup> **Stéréotypes** : « Raccourcis cognitifs », « schèmes perceptifs » ou *théories implicites de la personnalité*, relativement rigides, que partagent les individus appartenant à une entité donnée à propos de l'ensemble des attributs ou des membres d'un autre groupe et du sien propre. Ils tendent à réduire la diversité des situations sociales ou culturelles à quelques dimensions plus prégnantes dans l'esprit du sujet qui les expriment. Ils peuvent être positifs, souvent négatifs et jamais neutres. (Dictionnaire de l'altérité, 2003 : 330).

<sup>95</sup> **Cliché** : Expression toute faite devenue banale à force d'être répétée; idée banale généralement exprimée dans des termes stéréotypés. (Antidote HD, sous « cliché »).

<sup>96</sup> Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « Altérité ».

<sup>97</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Éditions Montaigne, 1963, p. 18.

mort serait donc cette petite et parfois lointaine possibilité qui « donne son sel à l'aventure et la rend aventureuse ». Par ailleurs, la protection de son unité-intégrité, si elle relève de la pulsion d'autoconservation, se trouverait amplifiée, d'une part, par des situations de menace sur sa vie et, d'autre part, par des aperçus de la réalité de la finitude humaine, y compris la sienne, et ce, même hors toute menace.

\* \* \*

Maintenant que nous avons saisi les particularités des figures de l'altérité sur lesquelles nous portons un intérêt, nous allons explorer les dimensions de la rencontre, de l'ailleurs et de l'exotisme.

## 2.3 Dimensions « pratiques » de l'altérité

### 2.3.1 Rencontre et reconnaissance

L'existence de l'autre sous n'importe quelle forme (sujet, pays, culture) se pose en termes de relation. Dans les pages de *La vie commune* (1995), Todorov relève la différence entre *vivre* et *exister* : « l'homme *vit* peut-être d'abord dans sa peau, mais il ne commence à *exister* que par le regard d'autrui; or, sans existence, la vie elle-même s'éteint<sup>98</sup>. » L'individu naît donc deux fois : dans la nature et dans la société, c'est-à-dire à la vie et à l'existence. Nous l'avons déjà mentionné, le regard que le parent porte sur son enfant est le premier miroir dans lequel celui-ci *se* voit. C'est le moment crucial qui « marque la naissance simultanée de sa conscience d'autrui (celui qui doit le regarder) et de soi (celui qu'autrui regarde), et par là la naissance de la conscience elle-même<sup>99</sup>. » Depuis, l'enfant sait : *on me regarde, donc j'existe*. C'est ainsi que le regard du parent introduit l'enfant à l'existence. Précisons maintenant la notion de *relation*, pour Fairbairn : « Le désir ne recherche pas le plaisir mais la relation. La relation à autrui n'est pas un moyen, elle est le but que nous poursuivons pour nous assurer de notre existence<sup>100</sup>. » Toute quête vers l'autre présuppose alors une incomplétude à l'origine. Ce désir de relation consiste en une demande infinie, inhérente à notre humanité. Encore selon Todorov, cette demande sans fin se manifeste peu après la naissance physique et ne s'éteint que dans l'inconscience qui précède la mort. « *La reconnaissance de notre existence, qui est la condition préliminaire de toute coexistence, est l'oxygène de l'âme* : pas plus que le fait de respirer aujourd'hui ne me dispense de l'air de demain, les reconnaissances passées ne me suffisent dans le présent<sup>101</sup>. » Autrement dit, si le soi était autosuffisant, il n'aurait pas besoin d'aller vers autrui. Cette absence ontologique d'autarcie est à

<sup>98</sup> Tzvetan Todorov, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, Paris: Éditions du Seuil, 1995, p. 78

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 93

<sup>100</sup> Fairbairn cité par Todorov. *ibid.*, p. 79.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 81 (nous soulignons).

la base de la relation entre le soi et l'Autre, elle tisse les rapports de mutualité et d'interdépendance qui confèrent la spécificité aux liens humains. La reconnaissance que l'individu demande à autrui est multiforme et omniprésente, car il a besoin d'être reconnu dans toutes les sphères de son existence. Néanmoins, il ne fait pas que demander, car en attribuant à l'autre son caractère d'*ego*, on le reconnaît comme autre sujet. On place autrui « dans une relation horizontale et symétrique avec moi-même, et l'institue ainsi en objet de **respect**, dès lors qu'il se pose, au même titre que moi comme sujet<sup>102</sup> ».

Dans *La conquête de l'Amérique* (1982), Todorov soutient que la relation avec autrui se constitue sur trois axes<sup>103</sup>. Premièrement sur un plan axiologique qui met en œuvre des jugements de valeur : l'Autre est bon ou mauvais, je l'aime ou je ne l'aime pas, il est mon égal ou il est mon inférieur. Deuxièmement, sur le plan praxéologique, qui se rapporte à l'axe de l'action de rapprochement ou d'éloignement par rapport à l'Autre, je m'identifie à l'Autre et j'embrasse ses valeurs; ou bien je l'assimile à moi et je lui impose ma propre image; ou encore je reste neutre et indifférent. Troisièmement, sur le plan épistémique, je connais ou j'ignore l'identité de l'Autre.

Voyons brièvement quelques exemples, proposés par l'auteur, de comportements dans le rapport à l'Autre, qui même s'ils sont situés dans le contexte des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, peuvent encore s'appliquer de nos jours. Le premier exemple est celui de Christophe Colomb lors de la découverte de l'Amérique; le moment de sa rencontre – celle avec les Amérindiens – aurait suscité le plus haut niveau d'étonnement de l'histoire et aurait témoigné de l'expérience de l'altérité radicale. Pour lui, les hommes qu'il voit font partie du paysage; dans ses écrits, ils sont souvent placés entre ses notations de plantes ou d'animaux et il les admire de la même manière dont il admire la nature. Lors de son arrivée, il est surpris de la nudité des « Indiens », ce qui, à ses yeux, est la marque d'une absence totale de culture. En plus, ces gens-là ne parlent pas l'espagnol et sont donc dépourvus de langage, toujours selon sa perception. Par ailleurs, Colomb est un collectionneur de curiosités et, à ce titre, les Indiens sont pour lui des objets de collection. Il ne s'intéresse en aucun moment à la connaissance de l'Autre. C'est en effet en tant qu'« échantillons » et objets de collection que Colomb envoie quelques individus de la population amérindienne aux rois d'Espagne. Ainsi, le comportement de Colomb se traduirait en termes axiologiques : *l'Autre est inférieur*. Sur le plan praxéologique : *j'impose ma logique et mes façons de faire à l'Autre*. Et, en termes épistémiques, *non seulement j'ignore l'identité intégrale*

<sup>102</sup> Philippe Fontaine, *La question d'autrui*, Paris, Ellipses, 1999, p. 104 (nous soulignons).

<sup>103</sup> Todorov. *La conquête de l'Amérique*, p. 233.

*de l'Autre, mais je me sers de certaines de ses mœurs – voire de ses différences en référence à ma culture – pour valoriser ma propre solidification identitaire.*

Nous disposons également de l'exemple de Las Casas. Ecclésiastique, écrivain et voyageur espagnol, il était membre de l'Ordre des Dominicains et considéré comme l'un des premiers défenseurs des droits des peuples originaires d'Amérique. Donc, sous un principe axiologique, *a priori* respectueux, il aime les Indiens et il les perçoit comme ses égaux. En termes praxéologiques, il essaie pourtant de les assimiler à ses croyances. En fait, sa mission consiste à les protéger et à les évangéliser afin qu'ils délaissent leurs dieux et adoptent les croyances catholiques. Il est donc en faveur du colonialisme « pacifique » au détriment de l'esclavagisme. En d'autres termes, sur le plan épistémique, il reconnaît l'Autre dans son intégralité, mais « altère » sa spécificité en ramenant le fait de la croyance religieuse du côté de son propre prosélytisme.

Ainsi, l'histoire nous fait voir l'échelle des degrés de conscience mis en jeu dans la découverte de l'Autre : de l'Autre perçu comme objet, amalgamé avec le monde environnant, jusqu'à l'Autre vu comme sujet, égal au *je*, mais différent de lui, en passant par une gradation infinie de nuances intermédiaires<sup>104</sup>. La rencontre nous renvoie donc à une expérience d'intersubjectivité. « L'intersubjectivité désigne une relation de sujet à sujet dans ce qu'ils ont de propre, leur existence en tant qu'elle serait alors affectée du signe "avec" dans cette perception simple qu'ils ont d'eux-mêmes<sup>105</sup>. »

Mais notre questionnement sur la rencontre ne s'arrête pas ici. Une fois la rencontre établie, pouvons-nous comprendre autrui? Tel que mentionné précédemment (2.2.3), la rencontre laisse place à l'imaginaire et aux représentations préalables de l'Autre. Or, même si le regard que l'on pose sur l'Autre est toujours minimalement teint, il y aura un espace d'interaction à un niveau ou à un autre, tel que nous l'avons vu avec Todorov. Dans ce cas, la reconnaissance de la différence de l'Autre serait le premier pas vers l'ouverture à autrui. Ensuite, on procéderait au rapprochement envers l'Autre par la manifestation concrète de la posture de compréhension. Dans ce processus, l'**empathie** – et non la sympathie – joue un rôle important. *Empathie* et *sympathie* sont souvent confondues, car toutes les deux permettent de sentir les émotions ou les sentiments de l'Autre. Toutefois, même si la sympathie naît de l'empathie, elle déborde celle-ci. « La sympathie renvoie à une communion, à une capacité de

<sup>104</sup> Todorov. *La conquête de l'Amérique*, p. 307-308.

<sup>105</sup> Joseph Llapasset, « De l'intersubjectivité et d'Internet », in site Internet *Philagoras*. <http://www.philagora.net/philofac/joseph.htm>, consulté le 2 novembre 2009.

vibrer ensemble. [...] L'empathie se distingue par sa dimension cognitive et auto-réflexive. [...] Bref, empathie signifierait comprendre alors que sympathie signifie être avec<sup>106</sup>. » Autrement dit, être sensible et conscient des expériences des autres n'implique pas qu'on les partage. Geneviève Barrett précise une définition de l'empathie qui lie cette notion avec celles de la communication, du voyage et de la rencontre avec l'Autre :

L'empathie constitue une dimension de la communication interpersonnelle et interculturelle, caractérisée par la capacité de se sentir proche de l'autre, de même que de transposer – et non de projeter – nos expériences propres à la réalité de l'autre. C'est en quelque sorte l'intuition de l'Autre à travers la perception de ce qui est essentiel chez l'autre à travers ses singularités. Cette intuition de l'Autre a partie liée avec la communication, car l'autre sent que nous nous sentons proches et en retour, contribue à la dynamique communicationnelle. L'empathie est aussi une forme de distanciation de soi-même permettant la mise entre parenthèses des préjugés. L'empathie est de la sorte une disposition à se sentir semblable à l'autre dans le désir de se rapprocher et d'échanger et, en même temps, à se percevoir non identique et différent dans les modes d'expression de l'identité et dans l'identité même<sup>107</sup>.

Il y aurait également d'autres moyens pour aider à la compréhension d'autrui : des actions menées en commun, une situation d'affrontement finalement résolue, l'exercice de la parole et son écoute – sur une base des questions d'approfondissement pertinentes. Tout cela dans un regard qui ne serait pas « instrumentalisateur ».

Toutefois, la compréhension ne donne pas toujours des résultats positifs. La rencontre de Cortés avec le monde des Aztèques, lors de la conquête de l'Amérique, nous fournit un bon exemple de ce point. Cortés comprenait relativement bien la culture du peuple préhispanique et l'on peut lire dans ses écrits l'admiration conséquente qu'il éprouvait sur certains plans pour les Aztèques. Cependant, cette compréhension de la culture et sa maîtrise de la communication l'ont conduit avec succès à la destruction massive du peuple. À cet égard, Todorov souligne qu'il y eut « un enchaînement effrayant, où comprendre conduit à prendre, et prendre à détruire<sup>108</sup> ». À ce stade-ci de notre travail, nous nous permettons de rejoindre l'auteur sur deux de ses questions : Qu'est-ce qui contribuerait à ce que l'empathie soit tronquée, ramenée à une « compréhension » dépourvue de sentiment éthique? La compréhension ne devrait-elle pas aller de pair avec l'empathie? Et même, le désir de prendre, de s'enrichir aux dépens d'autrui ne devrait-il pas conduire à vouloir préserver cet autrui, source potentielle de richesses?<sup>109</sup>

<sup>106</sup> Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*.

<sup>107</sup> Geneviève Barrett, « Une approche de l'empathie en situation de voyage : analyse d'un cas », mémoire de maîtrise en communication, Université du Québec à Montréal, p. 135.

<sup>108</sup> Todorov, *La conquête de l'Amérique*, p. 163.

<sup>109</sup> *Ibid.*

Dans cette ligne de pensée, l'auteur fait remarquer que, même pour la grande majorité des écrivains espagnols qui exprimaient de bons sentiments envers *des* Indiens, ils ne parlaient jamais *aux* Indiens. Or, c'est en parlant avec l'Autre et seulement en engageant un **dialogue** avec lui, que je lui reconnais une qualité de *sujet* comparable à celui que je suis moi-même<sup>110</sup>. À la base de tout dialogue, il y a un contrat de réciprocité : « La parole que j'adresse à autrui à la fois témoigne de mon existence et établit la sienne, elle reconnaît la discontinuité et en même temps la ressemblance de nos discours; pour entendre ce qu'il me dit je dois me taire, comme il le fera aussi à son tour<sup>111</sup>. » De ce fait, le dialogue met en relation deux subjectivités dans une tentative « d'instaurer une commune relation au réel<sup>112</sup> ». Nous pouvons alors dire que c'est dans le partage d'idées, de questionnements, de vécus, d'émotions, etc., que l'entendement et la relation se forgent. Ainsi, pour revenir à la réflexion entamée ci-dessus, « si comprendre n'est pas accompagné par une reconnaissance pleine de l'autre comme sujet, alors cette compréhension risque d'être utilisée aux fins de l'exploitation du "prendre"; le savoir sera subordonné au pouvoir<sup>113</sup> ».

\* \* \*

En plus de l'empathie et du dialogue, d'autres notions se sont présentées à nous lors de notre parcours vers la compréhension de l'Autre : le temps dédié à la rencontre, la comparaison et la réciprocité, toutes formes concrètes de l'éthique (notions qui seront définies plus précisément ci-après).

### 2.3.1.1 Le temps de la rencontre

Nous estimons que toute relation nécessite du temps pour se développer et se construire. Qu'il soit long ou court, le laps de temps sera fondamental dans notre rapport à l'Autre et à sa compréhension. Que se passe-t-il après le premier croisement de regards? Comment la rencontre peut-elle devenir ou pas une relation? Dans son livre *Exotisme et altérité* (1987), Francis Afférgan explique que la possibilité de l'échange naît de l'affrontement entre l'Autre et l'identité de soi. Or, « pour qu'autrui apparaisse, il faut du temps. En cela la temporalité est constituante de mon rapport à autrui ». Il continue en disant que « voir est une chose, mais accomplir l'essence même du voir par la durée attentive et soucieuse est une autre chose. Et autrui ne m'apparaît pas que sur le deuxième mode du

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 169 (les italiques sont de l'auteur).

<sup>111</sup> Todorov, *La vie commune*, p. 146.

<sup>112</sup> Ferréol et Jucquois, *Dictionnaire altérité*, sous « Dialogique (principe) », p. 89.

<sup>113</sup> Todorov. *La conquête de l'Amérique*, p. 169.

voir<sup>114</sup>. » En outre, nous ne pouvons être attentifs à l'Autre et nous soucier de lui rien qu'en l'observant. Le lien doit être minimalement présent et ce souci attentif contribue à le forger. Il n'empêche de considérer un premier mouvement associé à la rencontre.

### 2.3.1.2 La comparaison comme composante naturelle de la rencontre et... provisoire

Lors de la rencontre, il se produit un « effet de rupture déstabilisante » ; « une dénivellation subite et abrupte » des repères spatio-temporels et des valeurs, affirme Affergan. Cette situation obligerait une mise en parenthèse de soi, du soi connu, au moment où nous entrons dans la réalité de l'Autre, ce qui provoquerait un sentiment d'étrangeté, un choc. Ce choc peut nous émerveiller ou nous déplaire, nous séduire ou nous repousser. Et face à la rupture, l'individu serait porté à intégrer la rencontre « dans une série homogène où elle trouverait des équivalences<sup>115</sup> », ce qui nous mène d'emblée à la comparaison. Autrement dit, la préconstruction de l'Autre comme altéritaire conduit à une disponibilité qui nous fait percevoir l'Autre. Mais l'effet de cette première perception, par son étrangeté, nous ramène à l'univers référentiel connu (duquel, après la comparaison, il faudra se détacher). On le voit déjà, le mouvement vers l'Autre n'est pas linéaire, il procède d'allers et retours dont le degré et la subtilité vont conduire ou non à une véritable rencontre avec l'altérité personnifiée. Et c'est sous la configuration de la comparaison que la différence commence authentiquement à se manifester.

Ainsi, cette logique comparative est un réflexe de l'esprit, qui pose des balises et des repères pour mieux composer avec ce qui apparaît comme nouveau<sup>116</sup>. Par elle, nous identifions ce qui nous différencie de l'Autre et apprenons à nous connaître. En établissant les contrastes et les ressemblances, nous saisissons la complexe réalité et la rendons ainsi plus intelligible. Dans un premier temps, lors de la rencontre, tout sera comparé et mesuré à ce qui est connu déjà. Pour Affergan, « la découverte s'inaugure dans la différence ». Il s'agit ici d'une différence qui trouve son origine dans le plaisir de trouver son côté contradictoire (mais pas son contraire) : « *tout* ce qui n'est pas soi et qui *peut* ainsi être affecté de nombreuses qualités<sup>117</sup> ».

La comparaison se présente elle-même selon le rapport que le soi entretient avec l'Autre. Affergan propose trois figures de la comparaison. La première figure est celle de l'*inversion/conversion*, c'est-à-dire l'attribution à autrui d'une valeur *inversée* afin de le *convertir* à travers des modalités

<sup>114</sup> Affergan. *Exotisme et altérité*, p. 134.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>116</sup> Des Aulniers, NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « Altérité ».

<sup>117</sup> Affergan. *Exotisme et altérité*, p. 50-51 (l'auteur souligne).



pragmatiques. Ce processus est notamment à la base des pratiques assimilatrices et prosélytiques. Cette forme d'assimilation qu'est la conversion est possible grâce à la mise en évidence de la différence. « Pour qu'il y ait conversion, il est nécessaire qu'entre des extrêmes symétriquement opposés un point commun puisse les relier, qu'une comparaison viendra structurer<sup>118</sup>. » Au contraire, l'altérité annule toute possibilité de conversion ou d'assimilation puisque la comparaison devient rapidement dépassée.

La deuxième figure de la comparaison s'articule autour de la *ressemblance/dissemblance*. Elle permet particulièrement les jugements axiologiques qui mènent soit à l'assimilation à travers la similarité soit au rejet par l'entremise de la dissimilitude. Il faut pourtant remarquer que la valorisation ne correspond pas toujours à la similitude; de même que la dévalorisation d'autrui ne résulte pas toujours de la dissimilitude. En se penchant sur l'axe de la ressemblance/similitude, nous trouvons deux figures essentielles : l'*analogie/contiguïté* et l'*éloignement/proximité*. De la sorte, l'assimilation par exemple peut aussi bien provenir d'une volonté de rapprocher le lointain, que d'identifier autrui à soi tellement il nous ressemble. L'autre versant de cette forme de comparaison est la dissimilitude, encore plus riche que la première « puisqu'elle part de ce qui sépare<sup>119</sup> ». Dans cette catégorie nous pouvons distinguer les couples : *dévalorisation de soi/valorisation de l'Autre*, *valorisation de soi/dévalorisation de l'Autre*. Il se peut aussi qu'une exception joue le rôle de dissemblance sur un fond de ressemblance : « les Indiens sont *comme nous*, hormis la couleur<sup>120</sup> ». Toutes les figures ainsi se découpent et peuvent aboutir à des valeurs positives, superlatives ou négatives et dépréciatives. Néanmoins, le modèle servant à la comparaison reste dans tous les cas soi.

S'axer résolument sur la différence ou sur la ressemblance comporte des risques. C'est plutôt le mouvement d'oscillation entre ces deux formes qui permettrait le dévoilement de l'Autre. Victor Segalen voit bien qu'une trop grande différence rend impossible l'expérience de l'altérité, ce qui, dans les termes d'Affergan, constitue une *dissemblance inassimilable*. De son côté, Todorov souligne que trop se pencher vers la similitude nous mène à « identifier purement et simplement l'autre avec son propre "idéal du moi" (ou avec son moi)<sup>121</sup> ». Dans ce cas, elle devient un obstacle dans la voie de la compréhension, entendue au sens plénier.

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>120</sup> Gómara cité par Affergan, *ibid.*, p. 94.

<sup>121</sup> Todorov. *La conquête de l'Amérique*, p. 210.

Enfin la troisième figure de la comparaison aurait un fondement épistémologique : la *combinaison* de *catégories* selon un *ordre* et un *classement*. Éventuellement cette combinaison peut se compliquer et devenir une *combinatoire* qui relie et allie des éléments hétérogènes entre eux<sup>122</sup>.

De ces variations émanant de l'analyse du réflexe comparatif, retenons pour l'essentiel que l'autoréférence inhérente à la mise en relation face à l'inconnu qui se présente comporte une valence supportive de l'altérité lorsqu'elle devient consciente. De là, la comparaison peut revêtir une force créative si elle déborde les traits qu'elle permet de camper, chez soi, chez l'Autre. Bien plus qu'une mise à plat des caractéristiques de chacun, la connaissance ainsi permise peut poser les assises d'un questionnement qui alimente la rencontre.

#### 2.3.1.3 La réciprocité ou la reconnaissance mutuelle du désir de rencontre

Rappelons que la rencontre entre soi et l'Autre se pose en termes de relation. En conséquence, cette relation fait appel à la réciprocité. Réciprocité ne signifie pas « l'instantanéité de l'échange », ni « équivalence de l'échange ». Elle est le plutôt « le mouvement vers l'autre de part et d'autre »<sup>123</sup>. Autrement dit, « sortir de soi et faire sortir autrui de soi doivent s'équivaloir dans la démarche d'approche<sup>124</sup> ». Il s'agit donc de ne pas s'oublier soi-même au profit de l'Autre et de se considérer comme un de ces autres que l'on respecte, sans tomber non plus dans l'égoïsme. Finalement, il ne faudrait pas se placer à l'autre extrême, où l'on manipule l'Autre sur les bases que nous venons d'énoncer pour la comparaison. Ainsi la réciprocité procède d'un mouvement mutuel et reconnu comme tel par chacun.

#### 2.3.1.4 L'éthique

Un dernier aspect à prendre en compte lors de la rencontre de l'Autre, en tant que sujet, groupe ou culture, est l'éthique. Celle-ci englobe et désigne en d'autres termes ce que nous avons déjà dit de la démarche altéritaire. Pour bien exprimer cette notion, nous nous permettons de citer le philosophe français Jean-Toussaint Desanti :

La racine de l'éthique, c'est tout simplement l'accueil de l'autre. Le contraire de l'éthique, à mes yeux, c'est le refus de l'autre, la fermeture envers ce que je ne connais pas, qui est d'une autre culture, qui a un autre mode de pensée, et que je tiendrai extérieur à ma tribu. Accueillir

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>123</sup> Des Aulniers. NC-2 *Approches anthropologiques*.

<sup>124</sup> Affergan. *Exotisme et altérité*, p. 106.

le dehors, c'est à mon sens le geste fondamental de toute éthique, par lequel je refuse que la communauté à laquelle je me sens appartenir historiquement m'impose sa frontière<sup>125</sup>.

Jean-Toussaint Desanti prône ainsi l'accueil de l'Autre dans sa différence. En donnant sa place à autrui comme personne, je m'oblige à le respecter en tant que tel. Or, selon Kant, qu'autrui m'apparaisse comme « personne » relèverait de l'ordre de l'éthique et non de la perception<sup>126</sup>. En ce sens, se réitère ce que nous avons désigné sous le thème du préconstruit. L'éthique forge un préconstruit d'ouverture envers la singularité de l'Autre ou l'Autre comme sujet.

\* \* \*

Somme toute, tel que Todorov le souligne, nous pourrions bien passer notre vie sans jamais achever la totale découverte de l'Autre. Cette découverte recommence éternellement et chacun de nous doit la vivre à son tour. Chaque rencontre est pour nous une nouvelle expérience et nous avons la responsabilité d'apprendre quels sont les effets de la méconnaissance<sup>127</sup>. Dans le cas qui nous occupe, la reconnaissance, avérée, peu ou prou, ou bancal, de l'Autre, s'effectue dans un cadre précis.

### 2.3.2 L'ailleurs

Dans son livre *Exotisme et altérité* (1987), Francis Affergan explore une des dimensions de l'altérité : l'*ailleurs*. Il explique comment lors des grandes explorations du XVI<sup>e</sup> siècle, autrui est imaginé – reconstruit et combinatoire d'imaginaire idéal et pulsionnel, là encore – avant d'être perçu. De cette façon, l'Autre est porteur de deux valeurs opératoires essentielles : le *lointain* et le *merveilleux*. Le lointain implique notamment la géographie et sa représentation, la carte, ainsi que la **curiosité** et l'**observation**. Le merveilleux fait référence à deux valences fondamentales, le monstrueux (et son contraire, la bonté) et la beauté paradisiaques. Or, cette double perspective de l'altérité va créer des symboles emblématiques sous lesquels l'Autre sera aperçu et conçu<sup>128</sup>.

Avec la carte ouvrant les voies du monde et désignant des nouvelles formes d'altérité, on s'interroge sur cette étrange carence : « Mais *qui* habite là ? » Et pour trouver une réponse, il fallait dorénavant *aller voir*, témoigner par soi-même, et du coup, partir en voyage<sup>129</sup>. La curiosité nous mène ainsi « à

<sup>125</sup> Desanti. *Le Monde*, 10 Mars 1992  
[www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type\\_item=ART\\_ARCH\\_301&objet\\_id=399681](http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_301&objet_id=399681)

<sup>126</sup> Sylvie Courtine-Denamy, « Altérité » Encyclopædia Universalis en ligne,  
[www.universalis-edu.com/imprim\\_CL.php?nref=C000044](http://www.universalis-edu.com/imprim_CL.php?nref=C000044)

<sup>127</sup> Todorov. *La conquête de l'Amérique*, p. 307-308.

<sup>128</sup> Affergan. *Exotisme et altérité*, p. 27.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 37.

parcourir afin de découvrir ce qui nous manque pour reconstituer une totalité homogène et ordonnée<sup>130</sup> ». Cette curiosité déclenche le désir d'aller voir les autres hommes, et, pour ce faire, il faut bien qu'ils soient ailleurs. Et plus cet ailleurs est innommé, lointain et « insu », plus la quête sera fébrile mais fondée. « L'Autre intime et voisin, ne marquant aucun écart avec moi, ne suscitera pas cette absence à combler qu'appelle tout désir<sup>131</sup>. » Car l'ailleurs lointain implique une sorte de sas symbolique qui se vérifie dans le temps de déplacement nécessaire pour l'atteindre. Finalement, la terre est faite pour être vue et parcourue. Ainsi, le voyage exploratoire est fondé sur l'ailleurs et le lointain, avec la finalité d'appréhender l'altérité par l'impulsion renouvelée du désir.

Nous avons mentionné au chapitre I (1.1.3) qu'à notre époque, le contexte des voyages a changé et qu'il ne reste pas sur cette planète beaucoup d'endroits inconnus à découvrir, à nommer ou à conquérir. Mais nous considérons que le voyage est encore motivé par le désir du divers. Cette ouverture du voyageur s'accompagne éventuellement d'un esprit critique par rapport à sa propre culture, qui aura précédé et motivé son désir de voyage. « Car, si l'on est parfaitement satisfait de tout ce qu'on voit autour de soi, pourquoi partir?<sup>132</sup> » En effet, nous pouvons bien tirer plaisir de tous les côtés positifs de notre propre culture, mais on s'imbibe aussi de toute la bêtise et la stupidité; on y est beaucoup plus sensible qu'à celle des autres. Donc, cela fait du bien de se distancer, de simplement se débarrasser temporairement de sa propre culture, ne serait-ce que minimalement. Cela, explique Jean Baudrillard, « peut constituer au fond tout le plaisir secret d'un voyage, non dans le fait de s'enrichir de l'autre, mais simplement de se débarrasser de soi, de se délester, il faut bien le dire, d'une chose lourde<sup>133</sup> ». À cet égard, Segalen souligne que « l'épisode et la mise en scène du voyage, mieux que tout autre subterfuge, permettent ce corps à corps brutal, rapide, impitoyable, et marquent mieux chacun des coups<sup>134</sup> ». Le voyage, en fait, est un subterfuge, mais il n'est évidemment pas que cela.

Dans le voyage donc, nous sommes confrontés au divers et à la différence. « Le voyage me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle excitation à remarquer les choses incogneues et nouvelles<sup>135</sup> » écrit Montaigne. Dans le voyage il y a un moment d'irruption de l'altérité, un moment qui peut être sublime. Nous sommes confrontés à une sorte de puissance déstabilisante, et ensuite, arrive la période de compréhension, de reconnaissance de l'Autre, d'exploration, de domestication de

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>132</sup> Todorov, *Nous et les autres*, p. 362-363.

<sup>133</sup> Jean Baudrillard et Marc Guillaume, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes, 1994, p. 93.

<sup>134</sup> Segalen, *Equipée : voyage au pays du réel*, Paris, Gallimard, p. 366.

<sup>135</sup> Affergan, *Exotisme et altérité*, p. 62.

cette étrangeté. Nous avons aussi l'expérience de l'exotisme. Cependant, selon Afférgan, la conquête de l'altérité comme telle est un projet illusoire et qui peut s'avérer dangereux ou démesuré en termes de construction identitaire de celui qui part. Si partir, voyager et découvrir implique un échappement du temps et de l'espace identitaires de base et la mise en disponibilité eu égard aux valeurs et perspectives, on peut se leurrer en estimant qu'il y aura là un renversement total des siennes. « On attend d'une altérité inconnue mais souvent imaginaire une contribution aux fondations de ses propres origines<sup>136</sup>. » Si cette aspiration peut être légitime et si elle prend source dans l'élan de la dynamique identité-altérité, on peut se méfier de sa systématique ou encore, de sa romantisation.

### 2.3.3 L'exotisme

Tzvetan Todorov a consacré un chapitre de son livre *Nous et les autres* (1989) à l'exotisme. Il y passe en revue l'évolution de ce concept principalement selon les points de vue de Chateaubriand, de Loti et de Segalen. Dans un premier temps, nous allons faire un bref survol des notions de base qu'il nous présente sur le sujet de l'exotisme. Ensuite nous nous pencherons sur l'approche de Victor Segalen, auteur privilégié dans le cadre de notre mémoire.

#### 2.3.3.1 Une première notion d'exotisme

Pour nous mettre en contexte, il est utile de poser que Todorov place les notions de nationalisme et d'exotisme sur des axes à sens opposés. Dans le cas du nationalisme, c'est la référence au pays d'origine qui détient les valeurs les plus hautes; dans le cas de l'exotisme, ce sont les valeurs de l'autre pays qui passent avant les nôtres. Cette attitude révèle une critique de soi plutôt qu'une valorisation de l'Autre en soi et traduit davantage la formulation d'un idéal que la description du réel. L'exotisme est donc un relativisme issu d'un jugement de valeur qui compare « nous » et les « autres » à la faveur de ces derniers. Todorov cite l'exemple d'Homère, pour qui le pays le plus distant est le meilleur. On apprécie le lointain parce qu'il est lointain, on ne pense pas à idéaliser des voisins que l'on connaît bien. Mais comment pouvons-nous valoriser l'Autre que nous ne connaissons pas? C'est là le paradoxe de l'exotisme. « La connaissance est incompatible avec l'exotisme, mais la méconnaissance est à son tour inconciliable avec l'éloge des autres; or, c'est précisément ce que l'exotisme voudrait être, un éloge dans la méconnaissance<sup>137</sup>. » Cette méconnaissance teinterait les récits de voyage précédant le XX<sup>e</sup> siècle (bien que le XX<sup>e</sup> siècle n'en soit pas forcément dépourvu). Les auteurs comparaient souvent leurs propres mœurs à celles des indigènes, ce qui avait pour résultat, la plupart du temps, des

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>137</sup> Todorov, *Nous et les autres*, p. 356.

descriptions négatives à l'égard de leur propre culture. Cette forme d'exotisme « primitiviste » est aussi responsable du mythe du « bon sauvage »; autrement dit, de l'idéalisation des coutumes des autochtones et de l'exaltation du « vivre selon la nature ». On n'est pas ici sans effectuer une analogie avec la figure de l'*allégoriste* proposée par Todorov (cf. 1.2.2–Tableau 1).

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que le voyageur-écrivain François-René de Chateaubriand a fait un pas en avant en délaissant l'exotisme primitiviste. Pour lui, la différence est une richesse qu'il faut préserver et « la meilleure connaissance des autres peut permettre de s'améliorer soi-même<sup>138</sup> ». L'expérience exotique se vit d'abord dans la modération, « ni rupture totale avec les autres, ni fusion complète<sup>139</sup> ». Malgré cette apparente ouverture d'esprit envers l'altérité, Chateaubriand privilégie dans ses œuvres les objets au détriment des individus et valorise l'image au détriment du langage. On retrouve ici les possibilités et les limites de la logique de la comparaison, comme c'est le cas dans les figures de l'*impressionniste* et du *touriste* (cf. 1.2.2–Tableau 1).

### 2.3.3.2 L'expérience exotique selon Victor Segalen

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Victor Segalen, médecin, ethnologue, voyageur, cède la place à l'écrivain qu'il fut auparavant, ce qui l'amènera à décrire l'Autre dans sa diversité irréductible. C'est ainsi qu'il en vient à faire de l'expérience exotique son objet de réflexion, entre autres, dans son livre *Essai sur l'exotisme*, publié après sa mort, en 1978. Il se donne la tâche de redéfinir l'exotisme, terme qui pour lui a subi un rétrécissement de sens, et qui a été associé seulement à *certain*s contenus et à *certain*s sujets. C'est notamment sous l'influence des récits de voyage et des auteurs comme Loti et Cook, que l'exotisme est réduit à un « tropicalisme » et à des associations automatiques ne permettant pas d'explorer toutes les possibilités d'une telle expérience. Il s'agit donc pour Segalen de débayer le terrain. « Jeter par-dessus bord tout ce que contient de mésusé et de rance ce mot d'exotisme. Le dépouiller de tous ses oripeaux : le palmier et le chameau; casque de colonial; peaux noires et soleil jaune<sup>140</sup> ». Segalen innove en posant la notion de l'exotisme sous un regard différent : « L'exotisme est tout ce qui est autre<sup>141</sup> », « la notion de différent, la perception du divers, la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même<sup>142</sup> ». Nous reconnaissons là une figure de l'altérité mais donnée comme la contenant entièrement. Et lorsqu'il s'agit de la perception de ce qui est extérieur à soi, il définit

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>140</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*. Paris, Fata Morgana, 1978, p. 41.

<sup>141</sup> Segalen, *Equipée*, p. 131.

<sup>142</sup> Segalen, *Essai sur l'exotisme*, p. 41.

l'exotisme comme une *esthétique du divers*. On entend par « esthétique » la « science du beau », de ce « qui a la faculté de sentir; qui peut être perçu par les sens<sup>143</sup> ». Elle est, pour l'auteur, *le plus merveilleux outil de connaissance*. Dès lors, ce ne sont plus les tropiques qui ont le monopole, voire l'exclusivité, de l'expérience exotique. Pour Segalen, l'exotisme ne s'arrête pas à une collection de perceptions de l'étrange. C'est l'expérience la plus précieuse qu'il nous soit donné de vivre : les différences entre les hommes, les animaux et la nature doivent être valorisées, car elles sont source d'énergie et d'intensité de la sensation. Et sentir, c'est vivre. Or, l'exotisme se présente à ses yeux comme « la loi fondamentale de l'intensité de la sensation, de l'exaltation du sentir; donc de vivre<sup>144</sup> ».

L'expérience exotique commence, comme pour toute autre forme de perception, par l'identification de l'objet. Il s'agit ici d'un processus de considération de l'existence de l'Autre et d'adaptation du soi. C'est le moment de la première rencontre, de la soudaineté et de l'accoutumance au nouvel environnement. Dans un deuxième temps, il faut reconnaître la différence irréductible de l'Autre pour préserver son altérité. Selon Segalen, l'exotisme est « la réaction vive et curieuse d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance<sup>145</sup> ». De ce fait, il y a deux phases essentielles dans l'expérience exotique : s'imbiber et s'extraire. « Le sujet épouse et se confond pour un temps avec l'une des parties de l'objet, et le divers éclate entre lui et l'autre partie. Autrement, pas d'exotisme<sup>146</sup>. » L'identification est nécessaire pour ne pas ignorer l'Autre, de même que l'éclat de la différence, pour ne pas se perdre soi-même.

Ainsi, c'est l'*exote* qui est capable de vivre l'équilibre entre les deux phases. Il jouit de la différence entre lui et l'objet de sa perception, c'est celui qui « sent toute la saveur du divers<sup>147</sup> », c'est le voyageur-né. Il jouit d'infimes nuances, il apprécie plus le passage du vert au verdâtre que celui du vert au jaune. L'expérience exotique pour l'exote commence dans la familiarité et se poursuit dans l'étrangeté. Il s'agit donc de maintenir une extériorité de l'objet par rapport au sujet. « L'objet reste objet, et le sujet sujet : la rencontre ne les prive ni de leur liberté ni de leur identité. » Cependant, trop d'étrangeté nous empêche de vivre l'expérience, de la même façon que trop de familiarité nous mène à l'automatisme<sup>148</sup>.

---

<sup>143</sup> Dictionnaire de l'Académie française, neuvième édition, version électronique : <http://www.atilf.fr/academie9.htm>, sous « esthétique », consulté le 28 octobre 2009.

<sup>144</sup> Todorov, *Nous et les autres*, p. 430-431.

<sup>145</sup> Segalen, *Essai sur l'exotisme*, p. 43.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>148</sup> Todorov, *Nous et les autres*, p. 431, 434.

Suivant cet ordre d'idées, Segalen n'encourage pas les mélanges de races ou de cultures, car ces amalgames mènent à l'homogénéisation. Il valorise, comme on l'a vu, l'altérité « pure », car la différence est la seule capable d'intensifier les sensations. D'autant plus que la familiarité est ennuyante et répugnante, à ses yeux. À propos du voyage, il dit : « Sur une sphère, quitter un point, c'est commencer déjà à *s'en rapprocher*! La sphère est la monotonie<sup>149</sup>. » Ainsi, le tourisme et l'accessibilité des voyages seraient une menace pour l'expérience exotique, car cela nous rapproche « excessivement » des autres cultures et viendrait diminuer alors leur spécificité.

\* \* \*

La définition de l'exotisme de Segalen en tant qu'*esthétique du divers* nous paraît appropriée, car elle se relie à la perception de la différence de l'Autre qui éveille notre curiosité et nous incite à la découverte. De cette façon, lors de la rencontre, nous pouvons éprouver l'étonnement et nous sentir vivants. Toutefois, nous partageons le point de vue que Todorov émet au sujet de Segalen, dans son livre *Nous et les autres*. Selon lui, Segalen ne considère dans son œuvre que l'aspect esthétique de l'exotisme, en ignorant l'éthique, et il critique l'idée selon laquelle « le plaisir du divers se soumet à toutes les valeurs dérivées de l'idée d'humanité; l'exotisme est au-delà de la justice, au-delà du bien et du mal<sup>150</sup> ». La beauté serait donc pour Segalen un qualificatif de l'intensité de l'expérience vécue et non de la droiture qu'elle exige. On peut se demander quelle est la teneur de la relation ainsi vécue, à travers cette exigence préalable de la rencontre exaltante.

Par ailleurs, Segalen s'est donné pour tâche d'apporter un remède à la dégradation du taux d'exotisme dans les pays. À cette fin, il suggère que les différences de classes soient maintenues dans les populations et que les inégalités soient préservées dans la structure sociale, en faveur de l'hétérogénéisation; pour la même raison, il condamne les démocraties et les mouvements égalitaristes. En plus, il désapprouve le rapprochement des peuples, à moins qu'il ne se fasse par des moyens comme la guerre. Une vision extrémiste à notre sens, et que Todorov qualifie de belliqueuse, car Segalen n'admet pas que les individus puissent être à la fois différents et avoir les mêmes droits; il ne conçoit pas non plus que des peuples puissent conserver leur spécificité sans se faire la guerre<sup>151</sup>.

En somme, bien qu'il nous parle de deux phases de l'exotisme (l'identification et l'éclatement de la différence), Segalen n'exalte dans les faits que la différence comme valeur suprême et source unique de plaisir. Il surestime l'identité propre au voyageur qui, en transe esthétique, utilise davantage les

---

<sup>149</sup> Segalen, *Essai sur l'exotisme*, p. 70.

<sup>150</sup> Todorov, *Nous et les autres*, p. 432.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 445.



aspects étonnants de l'Autre au bénéfice de sa propre identité. Ce faisant, le voyageur n'avance pas dans l'altérité et, du coup, il sous-estime l'identité de l'Autre puisque pour l'auteur cet Autre n'existe que pour son propre plaisir.

Or, nous pouvons bien rencontrer l'autre et vivre l'expérience exotique, avec émerveillement ou avec déception, apprécier la différence et devenir familier avec cette rencontre. « Pour éprouver l'autre, on n'a pas besoin de cesser d'être soi<sup>152</sup>. » De ce fait, la familiarité – au sens de partager des conditions de vie – est loin d'être fade; au contraire, nous considérons qu'elle est un pas vers la connaissance et la compréhension de l'autre. Mais pour ce faire, estimons-nous, encore nous faut-il acquérir une forme de savoir à propos de la culture qui suscite ce désir de se coltiner avec l'altérité.

#### 2.4 L'Asie : un ailleurs altéritaie

Nous avons déjà souligné que l'attrait de l'ailleurs éveille chez le voyageur l'imaginaire, la curiosité, le désir. L'Asie, nous semble-t-il, est, en soi, une représentation de l'ailleurs, de l'inconnu, du mystérieux, de l'exotique, aux yeux des Occidentaux. Ce continent peut nous séduire ou nous repousser, mais ne nous laisse jamais indifférents. Lorsque l'on prend contact avec les gens qui habitent ce territoire, la question du *différent* se pose. Elle renvoie à un *Autre* par rapport à un *Nous*, et elle instaure presque inévitablement la logique de la comparaison. Dans le cadre de notre recherche, l'Asie est la destination de nos participants. C'est le lieu où la rencontre avec l'Autre, en tant que sujet et culture, prend forme. C'est le lieu où l'altérité se déploie au présent dans l'univers du voyageur.

Sous la loupe de l'exotisme, l'Orient détient depuis belle lurette une place privilégiée dans le cœur de l'imaginaire occidental. Venise, par exemple, envoyait au XIII<sup>e</sup> siècle des explorateurs vers l'Orient le plus lointain afin qu'ils ramènent des récits de ces lieux merveilleux. Tel fut le cas du marchand-aventurier Marco Polo, qui décrivit, dans *Le livre des merveilles du monde*, les routes vers l'Extrême-Orient et des réalités fabuleuses. Dès lors, l'attrance pour ces contrées n'allait plus cesser. « Ainsi s'épanouit le rêve d'un Océan Indien, mer fermée, monde clos, parsemé d'îles et regorgeant de richesses : métaux précieux et pierreries, perles, épices<sup>153</sup> ». Et au rêve de richesse s'ajoutent notamment les images de volupté et d'exubérance fantastique, univers de tentations, de monstres et d'animaux effrayants. Or, « cet Orient de rêve ou de cauchemar renvoie aussi à l'Occident, par le

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 439.

<sup>153</sup> André Bourde, « Histoire de l'exotisme », in *Histoire des mœurs*, vol. III, Thèmes et systèmes culturels. Paris, Gallimard, sous la direction de Jean Poirier, p. 611.

mythe des Antipodes ou du monde à l'envers, sa propre image inversée<sup>154</sup> ». L'Inde attirait aussi les pèlerins catholiques en quête du paradis terrestre. Avec le temps, cet exotisme onirique s'est transformé et a été alimenté par les voyageurs qui ont raconté dans leurs récits leurs expériences en Orient : Pierre Loti, Paul Morand, Victor Segalen, Henri Michaux, entre autres.

L'attrait de l'Asie peut se traduire, de nos jours, dans la quête d'un renouvellement de la morale. L'Inde fascine les esprits occidentaux. Les incertitudes spirituelles se réfugient dans les *ashrams*, l'enseignement des *gourous*, la pratique du yoga, de la méditation et des régimes végétariens. En Asie, les trente dernières années auront donc fait les beaux jours de l'exotisme thérapeutique, de l'acupuncture, des massages et du ginseng, explique Bourde. Sans oublier l'opiomanie d'autrefois, les connotations sexuelles de l'exotisme – telles qu'encore interprétées, au premier degré, par certains comme se rapportant aux cocotiers et aux Tropiques – et la triade *sand-sun-sex*<sup>155</sup>.

Pour arriver à mieux saisir le désir d'altérité que suscite cette culture, il s'avère nécessaire de tracer plus précisément ici un portrait de l'Asie. Ce qui représente un défi en soi, car ce continent est immense et englobe des pays très différents les uns des autres. D'abord, les phénomènes démographiques, géographiques et économiques opèrent à une échelle beaucoup plus vaste qu'en Europe, ou même qu'en Amérique du Nord, précise Philippe Pelletier. La Chine, par exemple, est aussi grande que les États-Unis, et l'Inde aussi vaste que l'Union européenne. La population de l'Inde et de la Chine regroupée est sept fois plus nombreuse que celles combinées des États-Unis et du Canada, et cinq fois plus que celle de l'Union européenne. Ensuite, en raison des diversités internes, physiques et humaines très accentuées, les relations entre les différentes sociétés agissent comme des facteurs de convergence, faute de réelle identité socioculturelle commune. Ainsi, les sous-ensembles régionaux asiatiques sont définis par les migrations pour le travail, les flux économiques, les rapprochements politiques, qui participent d'une mondialisation dont l'Asie est précisément l'un des moteurs<sup>156</sup>. D'ailleurs, depuis l'Antiquité, de grandes routes d'échanges ont sillonné le continent. La « Route de la soie », par exemple, a relié l'Europe, la Méditerranée et la Chine en passant par les steppes d'Asie centrale. Elle était dédoublée, vers le sud, par des routes de navigation allant d'Arabie en Chine, via l'Inde et l'Insulinde. « Ces routes constituaient autant des voies marchandes, celles des épices, de la soie ou du papier, que des axes de circulations intellectuelles, celles du zéro, des théories

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 613.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 680, 691-694.

<sup>156</sup> Philippe Pelletier, « Asie : géographie humaine et régionale – Dynamiques régionales » in *Encyclopædia Universalis* en ligne <http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=23458&nref=C070476#05000000> consulté le 23 décembre 2009.

astronomiques ou des globes terrestres<sup>157</sup>. » En outre, les colonisations et les impérialismes européens du XIX<sup>e</sup> siècle ont mis un terme à ce qui aurait pu être l'essor d'une révolution industrielle en Chine, voire en Inde. Toutefois, la richesse pétrolière du monde arabe, persan et turquisant ainsi que l'émergence économique d'une Asie très sinisée changent désormais la donne<sup>158</sup>.

Outre les enjeux économiques et démographiques, la diversité asiatique se reflète aussi dans la religion, la langue, les mœurs, la musique, la nourriture, bref dans tous les aspects culturels. De ce fait, nous décrirons brièvement quelques spécificités concernant les enjeux culturels propres à deux grandes entités asiatiques : la Chine et l'Inde. Nous pourrions aborder de nombreux aspects de ces cultures, mais nous nous limiterons à quelques-uns d'entre eux puisque nous devons composer avec les restrictions que nous impose le sujet de notre mémoire. L'important est de retenir que les aspects culturels ont toujours une grande influence sur la façon d'être et d'agir des habitants d'un pays, et que le voyageur a tout intérêt à en prendre connaissance avant son départ, s'il veut aller au-delà des apparences de certains comportements de l'Autre.

#### 2.4.1 La Chine et la fidélité aux rites, à l'imbrication nature/culture et la subtile ingéniosité

Selon l'anthropologue Jean Poirier, la Chine se révèle comme le pays de tous les paradoxes : des modes de raisonnement qui semblent ancestraux pour les Occidentaux et la maîtrise des technologies modernes; une politique de contraception réussie (avec le Japon) et une puissance expansionniste qui a installé la communauté chinoise dans les cinq continents; une sagesse fondée sur une philosophie spécifique et une sorte de refus de la transcendance religieuse; une continuité du système des valeurs et l'ouverture sur la révolution marxiste-maoïste et toutes les innovations scientifiques. Au-delà des ruptures et des crises, la force d'intégration du peuple chinois a conservé ses valeurs originales : la position centrale de la parenté liée organiquement au pouvoir, la ritualisation des relations, l'utilisation stratégique du naturel et du cérémoniel, l'interrelation de tous les éléments constituant le monde par la médiation des symboles et la régulation du *yin* et du *yang*, l'imprégnation de toute la vie individuelle et sociale par le confucianisme et le taoïsme<sup>159</sup>.

On pense souvent à la Chine comme à une entité, néanmoins son histoire est marquée par les différentes dynasties qui ont divisé cet empire et caractérisé des époques par leurs mouvements de pensée, leurs styles artistiques et leurs mœurs spécifiques. Par exemple, les Tang sont connus pour leur

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> *Ibid.*

<sup>159</sup> Jean Poirier, « Cultures et civilisations », in *Histoire des mœurs*, p. 818.

cosmopolitisme et leur ouverture aux influences étrangères, tandis que les Ming se sont plutôt repliés sur leurs valeurs propres. Aussi, nous retrouvons en Chine une multiplicité de dialectes qui, malgré l'unité de l'écriture, rendent la communication très difficile entre les habitants du pays, et cela sans compter la présence, notamment, des Tibétains, des Mongols et d'autres minorités qui habitent à l'intérieur des frontières politiques<sup>160</sup>.

**Société confucéenne.** Parmi toutes les pensées qui ont connu un essor important à la fin de l'Antiquité, c'est le confucianisme, tel qu'interprété par les Hans avant le début de notre ère, qui est devenu la philosophie d'État. Deux aspects nécessaires à la cohésion sociale étaient imbriqués dans la tradition confucéenne : le respect des rites et des vertus (pour Confucius, cette cohésion n'était pas liée à des croyances religieuses). Les rites sont comparables aux règles d'un jeu et ils inculquent à chaque individu son rôle dans la société. Ils s'appuient sur l'acceptation intériorisée de préceptes indispensables à la vie en commun. Ainsi, ce que l'étranger perçoit souvent comme une simple politesse est souvent relié à ces rites. Ils s'opposent à l'intérêt personnel, respectent une hiérarchie sociale où la reconnaissance et le respect de l'autre sont importants. Jacques Pimpaneau rappelle cependant qu'ils ont été contestés par les jeunes du XX<sup>e</sup> siècle qui ont voulu s'en défaire, car ces rites interdisaient, selon eux, le naturel et les sentiments spontanés. Mais, encore de nos jours, dire les choses directement est considéré comme un manque de savoir-vivre, si bien que les Chinois parlent souvent par allusions. Quant aux grandes vertus privilégiées par la culture chinoise, on constate que le point commun qui les relie toutes est la fidélité. Elle est « élevée au rang de qualité culturelle par excellence parce qu'elle est le ciment de la civilisation, le garant de sa pérennité », souligne Pimpaneau<sup>161</sup> : fidélité aux parents, au maître, au conjoint, dévouement au pays. Le *yi*, notamment, représente à la fois la rectitude et la fidélité à un homme ou à une cause.

**L'art de vivre issu du taoïsme.** Le taoïsme est un courant de pensée complémentaire qui explique aussi le raffinement chinois dans les mœurs. À peu près contemporains de Confucius, Lao Zi puis Zhuang Zi ont donné au taoïsme son expression philosophique. Cette philosophie a insufflé une attitude envers la vie qui a pour but « l'union avec le *Dao (Tao)*, c'est-à-dire avec le principe même de la nature<sup>162</sup> ». Alors que le confucianiste se croit investi de responsabilités dans la société dans laquelle il vit, le taoïste refuse de participer à la société, car il sait que toute intervention dans la nature ou dans la vie des autres, aussi bien intentionnée soit-elle, ne provoque que des catastrophes. Pour le taoïste,

---

<sup>160</sup> Jacques Pimpaneau, « La civilisation chinoise », in *Histoire des mœurs*, p. 932-934.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 934-957.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 961.

seuls importent l'individu et l'univers, et tout ce qui se trouve entre les deux est artificiel. Selon cette conception, l'atteinte du bonheur nécessite le « vide intérieur et la paix de l'esprit<sup>163</sup> ». Les connaissances acquises autres qu'intuitives sont un fardeau dont il faut se débarrasser. Ce qui importe est la spontanéité naturelle. En somme, l'art de vivre chinois est étranger au luxe et à l'abondance, ce qui fait, par exemple, que la nourriture est économique mais ingénieuse. Elle n'est constituée de produits rares ou de viande qu'en petites quantités et se caractérise par l'abondance de goûts multiples grâce au mélange subtil de produits négligés ailleurs<sup>164</sup>.

#### 2.4.2 L'Inde, un composite d'époques et de mœurs, sous l'égide d'un hindouisme qui subit les coups de boutoir de l'industrialisation

« Tout est passionnant, et tout est compliqué en Inde », souligne Poirier. Nation sous-continent, le second pays le plus peuplé au monde après la Chine, terre de la non-violence et des guerres intestines, société paradoxale où l'on est témoin simultanément d'un analphabétisme incessant et de groupes situés à la pointe de la recherche scientifique, économie bipolaire où cohabitent la misère et l'extrême richesse. L'Inde, qui est un des pays pauvres de la planète, est d'ores et déjà lancée dans la technologie de la modernité, et chaque année la moitié de ses exportations est constituée de produits industriels<sup>165</sup>. Voyons deux aspects fondamentaux qui font de ce pays une figure du mystérieux et de l'inconnu : l'hindouisme et les castes.

**Diversité religieuse et hindouisme.** Dans l'histoire de l'Inde, la diversité est, en partie, issue de l'immigration de peuples possédant des valeurs religieuses différentes. On parle notamment de l'Islam et de la chrétienté. Cependant, l'influence des valeurs véhiculées par ces religions n'a été que relative puisqu'elles « n'ont fécondé que des populations partielles » et qu'elles ont été réduites à « n'être qu'une différence parmi d'autres ». Mais elles ont tout de même introduit des spécificités qui leur étaient propres à l'intérieur de la communauté indienne, notamment, des différenciations hiérarchiques comparables à celles des castes.

C'est que la civilisation indienne est d'abord hindoue. L'hindouisme se caractérise par une attitude générale face à la vie, davantage qu'un accord avec des dogmes particuliers. Anne-Marie Esnoul souligne qu'en Inde, on trouve presque partout « la croyance aux renaissances successives (*samsara*) auxquelles, sous le poids des actes accomplis dans les existences antérieures (*karman*), un principe

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 963.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 961-969.

<sup>165</sup> Jean Poirier, « Cultures et civilisations », in *Histoire des mœurs*, p. 817.

spirituel individuel est astreint jusqu'à sa parfaite purification<sup>166</sup> ». Elle ajoute que « l'identité du soi individuel (*Atman*) à l'Absolu (*Atman* ou *brahman*), Soi universel, reste le centre des spéculations traditionnelles; cependant, ce qui caractérise surtout l'hindouisme, c'est sa tendance plus ou moins accentuée à mettre en évidence une Personne Suprême. » Tantôt, l'hindouisme subordonne l'identité du soi individuel au Principe impersonnel – position du courant imprégné de vedanta shankarien –, tantôt il l'y superpose – attitude adoptée par les mouvements sectaires. Ainsi, continue l'auteure, l'une des caractéristiques les plus importantes de l'hindouisme est l'appartenance à la caste, fait si général qu'il intervient même dans les milieux qui prétendent s'en affranchir<sup>167</sup>.

**Castes.** Les castes ont, pendant des siècles, structuré la société indienne. Les dénominations et les combinaisons de ces castes deviennent rapidement compliquées et surtout infinies à nos yeux d'Occidentaux. Mais retenons qu'elles sont classées sous deux catégories : les *varnas* (classe ou couleur) et les *jatis* (espèce ou naissance). Les théoriciens indiens ont divisé l'ensemble de la société selon quatre *varnas* : les *brahmanes* (la caste dominante : les prêtres et les professeurs), les *kshatriya* (les guerriers, les chevaliers), les *vaisya* (les commerçants) et les *sudra* (les serviteurs). D'autre part, le nombre des *jati* varie selon les régions. La multiplicité des *jati* a mené les théoriciens indiens du *Dharma* à construire une hypothèse sociologique pour relier ces *jati* aux classes, aboutissant à celle du « mélange des classes » (*varnasankara*)<sup>168</sup>. Par ailleurs, les castes se sont manifestement formées par affinités de genre de vie et d'aspirations et par communautés d'intérêt. « C'est pourquoi elles se montrent infiniment diverses et flottantes dans le temps et l'espace », explique Filliozat. Une fois constituées par le sentiment communautaire de leurs membres, « elles se ferment effectivement à proportion de la force de ce sentiment et se donnent une organisation autonome », de plus, ce n'est que par la naissance qu'on en fait partie. Les exclus, étant au ban de l'échelle sociale, ne pouvaient pas s'intégrer à d'autres castes « plus basses », elles aussi fermées. Dans les faits, les restrictions aux libres contacts et surtout à la libre concurrence, dans les domaines social et économique et la détention du monopole de certains métiers par les castes, ont créé des situations semblables à celles des groupements professionnels ou politiques exclusifs. Les castes sont aujourd'hui un obstacle pour l'industrialisation. D'une façon générale, si la Constitution de l'Inde (1950) a supprimé les castes, elle n'en a pas aboli l'esprit. Ainsi, de nos jours, les exclus des castes cessent tout simplement d'être invités aux cérémonies de leur ancien groupe et d'avoir droit au soutien de celui-ci. « Ces sanctions

<sup>166</sup> Anne-Marie Esnoul, « Hindouisme » in *Encyclopædia Universalis* en ligne <http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=8760&nref=J991151> consulté le 23 décembre 2009.

<sup>167</sup> *Ibid.*

<sup>168</sup> Par exemple, de l'union d'une femme *vaisya* avec un *brahmane* naîtra un *ambastha*; de celle d'une femme *brahmani* avec un *vaisya*, un *vaideha*; de celle d'une *ambasthi* et un *vaideha*, un *vena*. Aux *jati*, sont attribuées des professions particulières : les soins médicaux et chirurgicaux sont donnés par les *ambasthas* et le service des femmes revient aux *vaidehas*. (*Ibid.*)

platoniques et le changement des mœurs diminuent beaucoup la puissance effective de la caste », conclut l'auteur<sup>169</sup>.

\* \* \*

Nous le répétons, les aspects culturels mentionnés précédemment ne font pas l'objet d'une étude approfondie dans ce mémoire. Ils ne sont mentionnés qu'à titre de connaissances pouvant être développées lors de la préparation du voyage et comme arrière-scène pouvant éventuellement mettre en perspective les propos de nos collaborateurs. Il se trouve que ces points de vue philosophiques, religieux et sociaux, même s'ils sont très anciens et pas toujours mis en pratique de nos jours, ont forgé la culture et les façons de faire des Chinois et des Indiens. Nous considérons que les voyageurs auraient avantage à en être informés.

## **2.5 Aide-mémoire en guise de conclusion de la structuration conceptuelle**

Au terme de ce chapitre, et plus globalement en conclusion des deux premiers, il s'avère important de rappeler les principaux concepts qui sous-tendent cette recherche. Nous mettons ici en évidence les liens entre voyage et altérité :

### Préparation du voyage

- Les motivations du voyage sont déterminées selon le type de rapport que l'individu entretient avec son propre univers (par exemple, désir de rupture avec la routine) de même qu'avec son intériorité (fuite, quête) et selon l'attrait suscité par l'ailleurs et le différent.
- L'altérité se manifeste, avant le départ, par les représentations que l'attrait de l'inconnu éveille dans l'imaginaire. On imagine déjà comment est l'Autre et comment il vit ailleurs. On veut rencontrer des gens qui sont différents de nous. On rêve aussi d'aller voir des paysages nouveaux et de se promener dans une nature différente de celle qui nous est familière.
- L'Asie est, aux yeux des Occidentaux, une destination qui incarne l'imaginaire et l'ailleurs. Elle serait ainsi une représentation de l'exotisme.

### Expérience du voyage

- Le voyage, en soi, implique un changement de l'espace et du temps identitaires et il engage l'individu dans son intégralité. De plus, il nécessite deux vertus : la lenteur et la patience.
- Une fois sur place, l'aventure commence et on est confronté au divers et au différent, ce qui amène un regard exotique. On vit ainsi un choc et un dépaysement.

---

<sup>169</sup> *Ibid.*

- En voyage, la comparaison devient un réflexe de l'esprit. Elle pose les repères qui aideront le voyageur à saisir la réalité, et ce, par la mise en évidence des contrastes et des ressemblances.
- L'irruption de l'altérité confronte le voyageur à la nouveauté, l'émerveillement, l'étonnement, la déception, les difficultés, etc. avec lesquels il doit composer et c'est à ce moment que commence le processus d'adaptation.
- L'individu souhaite aller explorer le terrain, il se laisse porter par le hasard, la curiosité, l'observation et le désir. Il est ouvert à la rencontre.
- Dès les premières rencontres, le bal commence : les pas en avant et en arrière se dansent naturellement. Il y a une constante oscillation entre distanciation et rapprochement. La reconnaissance de l'Autre en tant que sujet égal au *je* ouvre la piste. Ensuite, l'empathie, le dialogue et la réciprocité alternent, posant des bornes qui indiquent le chemin à suivre pour arriver à la compréhension de l'Autre. Le lien se tisse grâce au temps et au souci attentif dédiés à la rencontre d'autrui.
- La rencontre se fait, idéalement, dans le respect de la différence de l'Autre et selon des principes éthiques.
- Le temps du voyage est limité par le retour. Que le séjour soit long ou court, le moment du retour arrive inéluctablement et le voyageur doit rentrer chez lui, réintégrer sa vie habituelle.

#### Suites du voyage

- C'est après le retour que le voyageur sera en mesure de prendre conscience de l'apprentissage tiré du séjour, de la rencontre avec l'Autre, bref de l'expérience de l'altérité.
- Plusieurs auteurs suggèrent que le voyage aurait une « capacité transformatrice ». Jusqu'ici, nous avons préféré tenir cette dimension à l'écart. Au retour de notre enquête de terrain, nous formulerons une conclusion à ce sujet. Cependant, force est de constater que les deux composantes de l'identité – intégrité et singularité – sont omniprésentes tout au long du voyage et même au retour. Nous y reviendrons en détail au chapitre V.



## CHAPITRE III

### LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

#### 3.1 La recherche qualitative : repères historiques et fondements

Une recherche qualitative<sup>170</sup> est, à la base, empirique et orientée vers la compréhension et l'approfondissement d'un phénomène social. Elle est axée sur l'étude d'un nombre moindre de cas afin d'obtenir plus de détails, contrairement à la recherche quantitative, qui, elle, mise sur l'analyse d'un grand nombre de cas et dans une visée prédictive. Dans *son Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines* (2004), Alex Mucchielli relate les origines de la recherche qualitative. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est dans un effort pour différencier les sciences humaines et sociales de celles de la nature, que le philosophe Wilhem Dilthey s'est opposé au positivisme d'Auguste Comte. Selon ce dernier courant de pensée, la réalité est extérieure au sujet, observable et, une fois les éléments isolés en variables, vérifiable par hypothèses. En observant et en expliquant des faits, on déduit des règles « naturelles » et universelles. De son côté Dilthey, prône la création d'une méthode propre aux sciences sociales dont la « visée est de comprendre le sens et la portée des gestes posés par les acteurs sociaux et historiques<sup>171</sup> ». De ce point de vue, il faut donc participer à la vie et à la culture des individus afin de bien appréhender leurs mœurs et leurs réactions. D'où l'emploi des méthodes qualitatives qui privilégie la compréhension plutôt que l'explication.

Malgré les réflexions de Dilthey, ce fut le positivisme de Comte qui prédomina au XIX<sup>e</sup> siècle et longtemps après. Ce n'est qu'à la fin des années 1960 que les chercheurs ont commencé à s'intéresser à d'autres points de vue que celui de l'approche expérimentale – empruntée aux sciences de la nature –, afin d'explorer la réalité humaine et sociale. On reconnaît alors le sens que les individus attribuent eux-mêmes aux phénomènes ainsi que l'importance du contexte. Cette démarche qualitative rejoint les fondements de la phénoménologie, de l'ethnologie, de la dialectique et de l'interactionnisme

---

<sup>170</sup> Alex Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris, Armand Colin, 2004, p. 226, sous « Recherche qualitative ».

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 71.

symbolique; elle prend en compte la « complexité des situations, leurs contradictions, la dynamique des processus et des points de vue des acteurs<sup>172</sup> ». Bref, il s'agit de comprendre un phénomène « du dedans ». L'objet de recherche se construit et s'affine à partir des sentiments, des émotions et des représentations élaborées par les acteurs et le chercheur édifie par la suite une théorie qui en rend compte.

Ce qu'il faut retenir de la démarche qualitative, c'est l'ouverture à l'autre et au fait social. À l'instar de l'ethnographie, les recherches menées dans cette optique nécessitent presque toujours un contact personnel avec les gens et leur contexte; ces éléments sont appréhendés comme un tout et ils ne sont ni découpés ni réduits à des variables. Ce sont l'expérience vécue et la façon dont les individus conçoivent les concepts qui sont recherchées; ainsi, tous les points de vue sont précieux. Selon François Laplantine, la connaissance de l'homme doit se faire en communiquant avec lui et en partageant son existence d'une manière durable. Dès lors, le temps que le chercheur passe avec ses co-chercheurs ou ses participants est essentiel afin de créer une relation de confiance<sup>173</sup>. Le chercheur demeure lui-même le principal outil méthodologique dans toutes les étapes de la recherche. Il est conscient de son interaction avec les individus étudiés et il ne met pas en avant ses propres croyances<sup>174</sup>. Rien n'est considéré *a priori* comme vérité. Il s'agit de comprendre en profondeur les phénomènes plutôt que de recueillir des données pour vérifier une théorie ou des hypothèses préconçues<sup>175</sup>. En somme, la recherche qualitative se caractérise par sa souplesse d'ajustement pendant son déroulement et dans la construction progressive de l'objet<sup>176</sup>. C'est donc dans cette perspective inductive que s'inscrivent notre recherche et la stratégie choisie pour collecter les données.

### 3.2 Le récit de vie : un choix pertinent

Mener une recherche qualitative implique le choix d'une méthode pour la collecte de données. Nous pouvons procéder de deux façons différentes : soit par l'analyse documentaire, soit par la rencontre avec des humains. Nous rappelons que notre objet de recherche est *la rencontre de l'Autre en voyage*

---

<sup>172</sup> *Ibid.*

<sup>173</sup> Dans la démarche ethnologique proprement dite, la première étape consiste à s'imprégner de l'essence, des préoccupations, des idéaux et des angoisses de la société étudiée, et pas seulement à collecter des données. Ensuite, il s'agit de prendre une distance par rapport à l'objet. « Le regard distancié, extérieur, différent de l'étranger est même la condition qui rend possible la compréhension des logiques échappant aux acteurs sociaux. » (Laplantine, 2001 : 195).

<sup>174</sup> À ce propos, George Devereux explique que la perturbation due à la présence du chercheur sur le terrain et son influence dans les événements qu'il observe n'est pas une raison de désespoir. Au contraire, il propose d'aborder la difficulté d'une façon constructive pour « découvrir quels *insights* positifs, non susceptibles d'être obtenus par d'autres moyens, nous pouvons tirer du fait que la présence d'un observateur perturbe l'événement observé ». (1980 : 369).

<sup>175</sup> Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, p. 73, 227.

<sup>176</sup> Alvaro Pires, *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, G. Morin, 1997, p. 51.

et notre objectif consiste à explorer le phénomène dans l'espoir de le comprendre. Nous aurions pu choisir un ou plusieurs récits de voyage, les interroger, les analyser et les interpréter selon le cadre conceptuel et les dimensions de l'altérité. Cependant, la principale lacune d'une telle stratégie est de ne pas donner accès au témoignage vif de l'auteur, à ses motivations, à ses inquiétudes – voire à ses angoisses –, à ses impressions, et aux significations qui s'en dégagent. Comme nous avons besoin d'accéder à l'interprétation de la réalité du voyageur, nous avons choisi de rencontrer les « experts » en personne et de recueillir de vive voix le récit de leur expérience afin de mieux l'investir, et ce, dans l'évolution même de la pensée exprimée dans l'interlocution, au moment de son expression.

Cela dit, comment rencontrer le voyageur? Quelle est la meilleure façon d'obtenir son expérience de séjour? Une panoplie de techniques dites vivantes<sup>177</sup> s'offrait à nous : l'observation, le groupe de discussion, l'entrevue et le récit de vie. L'observation ne s'est pas présentée comme un choix valable, à nos yeux, car « observer » le voyageur sur le terrain ou participer à son séjour serait, même avec son accord, très intimidant – voire peu naturel – et inutilement invasif surtout dans le contexte de la rencontre avec autrui. Par ailleurs, notre objet de recherche exige en soi que le sujet raconte des expériences personnelles et, à la limite, intimes, ce qu'il serait difficile de faire en groupe ou encore dans le cadre d'une entrevue dirigée dont les questions seraient très spécifiques. Il nous est donc apparu nécessaire d'ouvrir un espace au dialogue et à la description de détails, en plus de manifester une écoute attentive. C'est donc le récit de vie « thématique<sup>178</sup> » qui nous a semblé être la stratégie adéquate pour accéder au discours du voyageur. Et ce, afin d'explorer avec lui les dimensions d'étude, ainsi que la reconstitution de la structure diachronique de son voyage – une qualité spécifique du récit de vie. De plus, les entretiens narratifs<sup>179</sup> nous donnent plus de liberté pour intervenir si le besoin d'approfondir un thème en particulier se présente ou s'il s'avère nécessaire de poser de nouvelles questions pour suivre nos intuitions de chercheurs. Maintenant voyons en détail les fondements des récits de vie.

### 3.2.1 Le récit de vie thématique

Les « histoires de vie » et les autobiographies étaient très employées par la sociologie empirique de l'École de Chicago des années 1920 et 1930. Mais ce n'est qu'en 1976, que Daniel Bertaux introduit

<sup>177</sup> Gina Stoiciu, Notes de cours FCM 7103 : *Méthodologie générale*, hiver 2007.

<sup>178</sup> À l'instar des recherches de Luce Des Aulniers sur le sujet, le récit de vie sera thématique, s'il porte sur un aspect de « l'expérience de vie », ou encore transversal (ledit aspect pouvant se présenter à divers moments de la « biographie »). Cf. Des Aulniers, Luce. *Une anthropologie de la menace. L'organisation de la vie avant la mort dans deux configurations culturelles québécoises*. Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et culturelle, sous la direction de L.-V. Thomas, Université de Paris V Sorbonne, 1989, 902 p., 4 tomes. (Devenue thèse d'État).

<sup>179</sup> Daniel Bertaux, *Le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 60.

en France l'expression « récit de vie ». Bertaux explique, dans son ouvrage *Le récit de vie* (2005), que l'approche ethnosociologique<sup>180</sup> utilise l'étude d'un fragment particulier de la réalité socio-historique afin de comprendre le fonctionnement interne d'un objet social, ses mécanismes, ses rapports et ses logiques. Pour ce faire, on concentre l'étude sur un *monde social* ou sur une *catégorie de situation*<sup>181</sup>. Dans cette démarche, encore une fois on ne cherche pas à vérifier des hypothèses posées *a priori*, mais plutôt à élaborer un modèle de fonctionnement de l'objet sous la forme d'hypothèses plausibles. Le recours aux récits de vie apporte ce qui fait défaut à l'observation directe et constitue un instrument remarquable d'extraction des savoirs pratiques<sup>182</sup>.

L'auteur propose une conception minimaliste du récit de vie<sup>183</sup> : il y a *du* récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à un chercheur un fragment de l'expérience vécue. Le verbe « raconter », notamment, est incontournable, car il dénote que le discours énoncé a pris la *forme narrative*. Pour bien raconter une histoire, le sujet doit décrire les contextes, camper les personnages, expliquer leurs interactions et leurs relations, exprimer ses impressions et porter des jugements à propos des situations. Ces éléments font partie de la narration et ils contribuent à la construction des significations.

Nous pouvons maintenant résumer l'esprit des récits de vie d'un point de vue ethnosociologique :

[...] remonter du particulier (individu) au général (social) grâce à la mise en rapport de cas particuliers, de ce qu'ils contiennent de données factuelles replacées dans leur ordre diachronique, d'indices descriptifs ou explicatifs proposés par les sujets, grâce à la découverte de récurrences d'un parcours de vie à l'autre et à la *mise en concepts et en hypothèses* de ces récurrences<sup>184</sup>.

Ajoutons à cette mise en lien des récurrences une autre mise en lien proposée par Des Aulniers dans le caractère thématique du récit, c'est-à-dire l'observation de divers phénomènes relatés qui requièrent une structuration interne et non pas seulement une sommation de convergences.

Dès lors s'ouvre l'ensemble de la démarche d'analyse, qui démarre dès le premier entretien.

---

<sup>180</sup> Combinatoire des méthodes éprouvées en anthropologie depuis un siècle, via l'ethnographie (cf. F. Laplantine) et la sociologie par le découpage d'un objet en « fragments ».

<sup>181</sup> Un *monde social* se construit autour d'un type d'activité spécifique, qu'elle soit professionnelle, culturelle, sportive, associative ou autre. Dans cette conception, la société globale est un macrocosme constitué de mésocosmes – mondes sociaux –, constitués eux-mêmes de microcosmes. Une *catégorie de situation* n'implique pas la formation d'un monde social. Il s'agit plutôt d'une activité ou d'une situation sociale commune à plusieurs individus qui « engendre des contraintes et des logiques d'action qui présentent bien des points communs, où elle est perçue à travers des schèmes collectifs, où elle est éventuellement traitée par une même institution » (Bertaux, p. 19-21).

<sup>182</sup> Bertaux, *Le récit de vie*, p. 12, 22.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 27 (l'auteur souligne).

### 3.3 De la théorie à la pratique : les aspects techniques du terrain

#### 3.3.1 Le « design » de la recherche

Après avoir défini le cadre conceptuel de la recherche et les dimensions de l'altérité que nous souhaitons explorer, nous étions prêts à passer à l'enquête de terrain. À ce moment, nous devions trouver des participants pour notre projet. Pour ce faire, nous avons envoyé un courriel (voir Appendice E) aux gens de notre cercle d'amis, leur expliquant que nous étions à élaborer une recherche sur le voyage et que nous recherchions des candidats répondant à nos critères de sélection. Certains de ces critères étaient directement reliés au voyage ou à l'altérité, d'autres ont été établis de façon purement intuitive. En voici la liste :

- Spécificités reliées aux candidats : hommes ou femmes, **francophones**, âgés(es) de **25 à 45 ans**.
- Type de socialisation lors du voyage : avoir réalisé un séjour **seul**.
- Durée du voyage : de **6 à 12 mois**
- Destination du voyage : pays ou continent où la langue diffère de la langue maternelle du voyageur.

À la suite de ce courriel, quinze personnes intéressées ont répondu à notre appel. C'est parmi celles-ci que nous avons choisi nos quatre participants : Ariane, Jean-Christophe, Philippe nous ont été recommandés par des amis, et nous connaissions déjà Roberto pour l'avoir rencontré il y a quelques années dans un cours de portugais à l'université. C'est ainsi que nous avons sélectionné des voyageurs qui avaient séjourné en Asie.

Et par où commence-t-on lorsqu'on se retrouve seul sur le terrain? Bertaux propose que, dans un premier temps, le chercheur déploie des efforts pour se faire accepter par le microcosme qui constitue son objet d'étude afin d'établir un rapport de confiance. Il doit répondre honnêtement et de manière convaincante aux questions posées par les membres de la communauté et construire son *identité de chercheur*<sup>185</sup>. Dans notre cas, l'immersion s'effectuant non pas dans une communauté mais dans une thématique relatée et fouillée par un interlocuteur, nous avons fait un premier contact par téléphone afin d'éclaircir les possibles questionnements des futurs participants et fixé un rendez-vous pour un premier entretien. Tous les participants ont aimablement accepté de procéder à l'entrevue chez eux, ce qui nous a permis de mener les entretiens dans une bonne ambiance et de prendre le temps nécessaire,

---

<sup>185</sup> Bertaux, *Le récit de vie*, p. 55.

sans être interrompus. Une fois qu'ils étaient d'accord pour nous raconter leur histoire, le « contrat » était scellé (voir plus loin le cadre éthique) et nous procédions à l'entretien.

Ces rencontres se sont déroulées entre le 5 février et le 15 mars 2009, à deux reprises pour chacun des participants, et elles duraient entre une heure et demie et deux heures, chaque fois. Par la suite, nous avons repris contact par courriel avec elles afin d'obtenir certains détails. Tous les entretiens ont été enregistrés sur bande audio et, par la suite, transcrits intégralement.

### 3.3.2 L'entretien narratif

La principale technique à laquelle nous avons eu recours pour la collecte de données a été l'entretien narratif ou semi-directif, le caractère de « directif » étant issu du fait que chacun de nos interlocuteurs a été interrogé à partir des mêmes dimensions, mais – ce qui relève du « sens » – pas dans le même ordre pour chacun. Avant de réaliser notre premier entretien, nous avons pris connaissance du *Petit guide de « choses à éviter et à privilégier » dans le terrain en général et dans les formulations de questions*<sup>186</sup>, précieux à nos yeux en raison de sa justesse et de son utilité. La lecture de ce document nous a aidés à atténuer l'« angoisse » – selon les termes de Devereux – face à notre objet et à l'enquête de terrain. Lors des entrevues, il nous a semblé important de tenir un *journal de bord* en plus de nous référer à notre *Guide d'entretien* (cf. Appendice D), et tous deux nous ont accompagnés tout au long de la recherche. Le *guide* n'est pas un questionnaire détaillé, mais une trame organisée de questions-clés concernant les thèmes et les dimensions dégagés lors de notre travail de conceptualisation et qui nous a servi de liste de vérification pour nous assurer de « couvrir » l'ensemble des dimensions à l'étude. Le *journal de bord* est un document dans lequel le chercheur note une variété de renseignements : sur lui-même, ses impressions, ses réactions, la qualité des rapports lors de ses premiers contacts, des nouvelles questions, mises en lien spontanées, etc. Il constitue la « mémoire vive » de la recherche du fait qu'une fois l'enquête de terrain terminée, le chercheur peut y retrouver l'atmosphère et les réflexions que le contexte a pu créer en lui<sup>187</sup>.

<sup>186</sup> Ce document a été conçu par Luce des Aulniers dans le cadre du cours *Identité et altérité en terrains*, hiver 2009.

<sup>187</sup> Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, p. 137.

Pour lancer l'entretien, nous avons posé une question ouverte qui servait de « filtre<sup>188</sup> » et de fil conducteur. Notre tâche consistait d'emblée à inciter la personne à nous raconter son expérience en lui laissant la liberté de parcourir la question à sa manière et selon sa propre logique. Pour bien accompagner son interlocuteur, le chercheur doit bien sûr toujours garder une écoute attentive, comme nous l'avons déjà mentionné, et manifester son intérêt pour ce qu'est raconté en interrompant son interlocuteur le moins possible. Alex Mucchielli souligne que « l'attitude non directive s'exprime à travers un ensemble de techniques de communication interpersonnelle et de procédés non verbaux ». Il mentionne les techniques d'appels à l'expression : « le silence attentif, l'encouragement sans phrases; le paralangage de compréhension<sup>189</sup> ». Les mimiques, les grognements approuvateurs, le regard, etc., démontrent que le chercheur est centré sur l'autre et concrétisent l'empathie. Et ce, sans parler des reflets (de ce qui vient d'être dit) accompagnés de questions d'approfondissement.

Ainsi, une fois que l'entretien est bien amorcé, le chercheur peut intervenir avec quelques questions : relances, sollicitation d'explications, reformulations. La reformulation, faite selon les règles de l'art, « non seulement apporte à l'interlocuteur la certitude qu'il est compris, mais encore permet la compréhension authentique, par l'intervieweur, de ce qu'il veut dire ou de son univers vécu<sup>190</sup> ». Parfois l'entretien peut être émotionnellement éprouvant. Il est alors fortement recommandé de revenir sur un des moments « positifs » afin de replacer l'interlocuteur dans un « bon » état d'esprit.

L'importance du travail du chercheur repose sur l'organisation du contenu de ce qui lui est dit. Il a également la responsabilité d'orienter, ou le cas échéant, de réorienter l'entrevue selon ses objectifs. En théorie, les lectures, les entretiens et l'analyse des récits se poursuivent simultanément, et ce, jusqu'à ce que le point de saturation soit atteint. On arrive à la saturation « quand aucune donnée suffisamment nouvelle ne ressort des derniers entretiens ou observations pour justifier une augmentation du matériel empirique<sup>191</sup> ». Dans notre cas, cette question ne s'est pas posée alors qu'elle est cruciale quand l'objet d'étude porte sur un phénomène en regard duquel nos interlocuteurs sont des acteurs privilégiés. Du reste, à la saturation nous avons préféré la fiabilité, c'est-à-dire, entre autres, la conformité la plus étroite possible avec les significations attribuées aux éléments de leur récit par nos interlocuteurs.

<sup>188</sup> Selon Daniel Bertaux, le sujet est d'abord invité par le chercheur à « considérer ses expériences passées à travers un *filtre* » (2005 : 39). Ce filtre est établi selon les intérêts de la recherche et selon les dimensions à explorer. Il est aussi utile pour préciser que l'objectif est de comprendre un phénomène social et non les enjeux propres à la situation de la personne en particulier. Ce qui est à nuancer dans notre cas, au sens où les enjeux individuels, outre leur caractère idiosyncrasique et psychologique, peuvent faire écho à une « mouvance sociale ».

<sup>189</sup> Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, p. 129.

<sup>190</sup> Rogers et Kingier cités par Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, p. 129.

<sup>191</sup> Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, p. 75.

### 3.3.3 Analyse-interprétation des récits

Le Gall estime que d'une certaine façon l'analyse commence dès la collecte des récits, car le chercheur n'est pas indifférent à ce qu'il a avancé théoriquement ni aux propos de son interlocuteur. Nous avons aussi touché mot précédemment qu'au cours de l'entretien, le chercheur peut effectivement modifier l'orientation du récit afin d'en savoir plus et ainsi enrichir le moment final de l'analyse<sup>192</sup>. Nous estimons en outre, toujours sous les traits « semi » de ce type d'entretien, que la dite orientation peut s'effectuer au vu et à l'entendu d'éléments de récits forcément non compris dans les dimensions de départ, puisqu'il s'agit d'expériences singulières. Bertaux, entre autres, nous encourage à procéder à l'analyse des récits de vie dès que commencent les premiers entretiens. Il est essentiel de les réécouter, de les transcrire<sup>193</sup>, de les lire et les relire, de les analyser, et de replonger dans les notes du journal afin d'arriver à une représentation de « ce qui se passe réellement » au sein de l'objet social étudié. Chaque analyse séquentielle contribue à la construction évolutive du guide d'entretien et à la « formation » du chercheur et influence également le choix des personnes à interviewer ultérieurement (ce qui n'a pas été notre cas). Enfin, c'est par la comparaison des récits que le modèle s'esquisse et se consolide. Pour notre part, nous ne prétendons pas à l'élaboration d'un modèle, mais visons plutôt une structuration cohérente de constats et de propositions en lien avec notre question de recherche.

Ainsi, lors de l'analyse, nous ne cherchons pas à extraire toutes les significations que le récit peut contenir, mais uniquement celles qui sont pertinentes à notre objet et qui prennent le statut d'*indices*. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que le récit de vie est un discours qui parle aussi des *réalités* extérieures au sujet sous une forme narrative. De ce fait, c'est le travail du chercheur de retrouver la structure *diachronique* de ce qui est évoqué, c'est-à-dire la succession temporelle des événements, des situations et des actions<sup>194</sup>. Bertaux explique que cette structure peut présenter quelques distorsions dues aux erreurs de mémoire, confusions, compressions ou dissimulations volontaires de l'interlocuteur.

#### 3.3.3.1 L'analyse de contenu proprement dite

La méthode que nous avons privilégiée pour traiter le matériau brut ramené des entrevues est l'analyse de contenu. Dans son livre *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu* (1990), René

<sup>192</sup> Didier Le Gall, « Les récits de la vie : approcher le social par le pratique ». In Jean-Pierre Deslauriers, *Les méthodes de la recherche qualitative*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987, p. 40.

<sup>193</sup> Ne serait-ce que pour vérifier si chaque dimension à l'étude est investiguée, et ce, d'une rencontre à l'autre.

<sup>194</sup> Bertaux, *Le récit de vie*, p. 70, 72.



L'Écuyer avance simplement que le but de toute analyse de contenu est de « déterminer la signification exacte du message étudié ». Il insiste sur le fait que ce type d'analyse vise essentiellement à saisir « ce que l'auteur du message a voulu dire exactement, non pas par rapport à l'interprétation subjective du chercheur, mais bien par rapport au point de vue de l'auteur même du message<sup>195</sup> ». On retrouve ici l'exigence préalable d'un questionnement fouillé. Cette logique rejoint l'approche de l'anthropologie interprétative de Clifford Geertz. Selon lui, le rôle de l'anthropologue ne se limite pas à décrire les faits et les codes culturels, mais consiste à les interpréter à partir des expressions propres à ses interlocuteurs. L'interprétation étant une forme d'explication qui « porte son attention sur ce que les institutions, les actions, les images, les déclarations, les événements, les usages, tous les objets habituels d'intérêt veulent dire pour ceux dont ils sont les institutions, les actions, les usages, etc.<sup>196</sup> ». Ainsi, l'enjeu principal de cette approche est « la compréhension de ce que pensent et ressentent les gens au cœur même des situations et des événements qu'ils vivent<sup>197</sup> ». On retrouve ici le lien de filiation entre la tradition anthropologique et le mouvement de la recherche qualitative.

De plus, en prenant comme référence les travaux précédents de six auteurs<sup>198</sup>, L'Écuyer est arrivé à identifier les dénominateurs communs de leurs techniques. Il propose alors un *modèle général des grandes étapes de l'analyse de contenu*. Les six étapes de ce modèle sont les suivantes : 1) lectures préliminaires et établissement d'une liste d'énoncés; 2) choix et définition des unités de classification; 3) processus de catégorisation et de classification; 4) quantification et traitement statistique; 5) description scientifique comprenant l'analyse quantitative et l'analyse qualitative; 6) interprétation des résultats<sup>199</sup>. Précisons que l'étape 4 ne s'applique pas à notre recherche et que la description qualitative se trouve au sein même des récits.

Par ailleurs, la catégorisation se subdivise en trois autres volets plus spécifiques : modèle ouvert ou de catégories induites, modèle fermé ou de catégories prédéterminées et modèle mixte. En ce qui nous concerne, nous suivons la démarche du modèle mixte, que L'Écuyer décrit ainsi : « une partie des catégories est préexistante dès le départ et le chercheur laisse également place à la possibilité qu'un certain nombre d'autres soient induites en cours d'analyse<sup>200</sup> ».

<sup>195</sup> L'Écuyer, *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu*. Québec: Presses Universitaires du Québec, 1990, p. 14.

<sup>196</sup> Clifford Geertz, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF, 1986, p. 30.

<sup>197</sup> Jean-François Dortier, *Dictionnaire des sciences humaines*, p. 481, sous « Geertz, Clifford ».

<sup>198</sup> Les auteurs privilégiés par L'Écuyer sont : Bardin (1977), Clapier-Valladon (1980a, b), Giorgi (1975a, b), Mucchielli (1974, 1979), D'Unrug (1974), et Van Kaam (1959). Pour plus de détails à propos des critères de sélection de l'auteur, voir L'Écuyer (1990), p. 53.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>200</sup> L'Écuyer, *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu*, p. 66.

Alors, comment avons-nous appliqué cette technique? Tout d'abord, nous avons lu attentivement plusieurs fois les huit verbatim afin de nous familiariser avec les particularités de chacun. Ensuite, nous avons procédé à l'*indexation*, qui vise à organiser et à systématiser les contenus des entretiens. Pour réussir le mieux possible cette opération, nous avons repéré dans chaque verbatim des « unités syntagmatiques » (paragraphes, parties de paragraphe ou énoncés) d'où se dégageait un thème particulier, et nous avons indiqué dans la marge un code signalant ce thème et qui renvoyait aux dimensions du *Guide d'entretien* (cf. Appendice D). Cette première indexation a été validée par notre directrice de recherche pour deux entretiens. Après avoir codifié tous les récits, nous nous sommes aperçus qu'il y avait des dimensions auxquelles notre guide d'entretien ne faisait pas référence et qui étaient récurrentes dans la majorité des récits : nous avons donc complété notre guide d'entretien en y ajoutant de nouvelles catégories pour ces dimensions (le nom de ces catégories est suivi de la lettre « N », pour signaler qu'elles sont « Nouvelles »).

Pendant l'indexation, nous avons déjà commencé, intuitivement, à noter des constats individuels. Une fois l'indexation terminée, nous avons repéré dans les verbatim tous les énoncés (ou blocs d'énoncés) correspondants à chaque dimension et nous avons colligé les séries d'énoncés dans un nouveau document pour chaque participant. Découper le contenu et colliger les données sous la dimension correspondante nous a également permis de commencer à percevoir les convergences et les divergences entre les récits des différents participants.

Ensuite, nous avons réduit le nombre de catégories, nous les avons raffinées afin d'éviter les redondances. Tout ce travail a servi de préalable à l'étape suivante, soit celle de l'analyse thématique. Les catégories finales du guide d'entretien seront, à partir de maintenant, désignées comme des thèmes. Dans la réorganisation du matériel pour l'analyse thématique, chaque thème devient « un dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens<sup>201</sup> ». À la suite de ce premier découpage thématique, nous nous sommes plongés dans le contenu de chaque récit afin de faire ressortir les constats individuels et les traits dominants.

Après avoir franchi ces étapes, nous avons débuté la rédaction de chaque récit. Et si nous avons décidé de présenter dans le chapitre IV cette première analyse de manière individuelle, c'est pour permettre au lecteur de saisir les particularités de chaque voyage selon le point de vue et l'interprétation propres à chacun de ces quatre voyageurs.

---

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 64.

Enfin, c'est au chapitre V que nous effectuerons la *métanalyse* : le croisement des constats de l'analyse thématique des quatre récits avec les concepts exploratoires issus des chapitres I et II. Il s'agit d'une analyse transversale qui met en lumière les constats majeurs du terrain en les plaçant sous la loupe théorique et en faisant émerger des aspects complémentaires. Pour procéder à cette *métanalyse*, nous avons, dans un premier temps, colligé chaque constat individuel issu de la première analyse sur des fiches blanches. Dans un deuxième temps, nous avons repéré ce qui était commun à tous les participants ou à au moins trois des quatre participants, et nous l'avons noté dans sur des fiches de couleur différente (jaunes). Ensuite, nous avons repris notre tableau qui compile les principaux concepts explorés au cours de notre recherche (cf. Appendice C) et avons copié chacun de ces concepts sur des fiches vertes. Nous avons fait la relecture des chapitres théoriques avec les fiches jaunes en main et noté les nouvelles pistes ou nuances ainsi que les nouveaux thèmes qui étaient ressortis sur le terrain. Finalement, nous avons relu les analyses thématiques, cette fois avec les fiches vertes (principaux concepts) en main. Ce travail de vérification et de dégagement accompli, nous avons procédé à la rédaction des principaux constats de notre recherche.

### 3.4 Éthique de la recherche

Lorsqu'on mène une recherche impliquant des humains, on doit suivre un code d'éthique, c'est-à-dire des valeurs et des principes d'action qui nous guident en tant que chercheurs. Pour Alex Mucchielli, ces valeurs « sont celles du respect et du bienfait de la personne, du consentement éclairé, de l'évaluation des avantages et des risques pour les participants, du choix juste et éclairé des participants et de la confidentialité des données recueillies<sup>202</sup> ». Ainsi, par respect pour les participants, il est primordial de préserver – s'ils le souhaitent – leur anonymat et de leur garantir que leurs efforts serviront à quelque chose. Ces « pactes », plus ou moins implicites ou explicites, tiennent lieu de « contrats de confiance » entre les chercheurs et leurs interlocuteurs.

Nous avons mené notre recherche sous l'égide des valeurs mentionnées ci-dessus. Avant la réalisation de notre enquête de terrain, nous avons pris connaissance des normes d'éthique et de déontologie de l'Université du Québec à Montréal<sup>203</sup>. Nous en signalons les points essentiels dans leurs grandes lignes : 1) Le respect de la personne; 2) La recherche du bien pour autrui et la non-malfaisance; 3) L'équité; 4) Le choix réfléchi du sujet de l'étude; 5) L'évaluation et la réduction des risques par

<sup>202</sup> Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives*, p. 77.

<sup>203</sup> En ligne : <http://www.recherche.ugam.ca/ethique/humains-memoire-these.htm> et <http://www.recherche.ugam.ca/ethique/humains-cadre-normatif-texte.htm#3>

rapport aux avantages anticipés; 6) Le consentement libre et éclairé des participants (incluant une description de ce que l'on attend du participant; le nombre, le lieu et la durée des entrevues; la participation volontaire de la personne); 7) Le droit de retrait et soutien; 8) Le droit à la protection de la vie privée (anonymat et confidentialité dans le traitement et la diffusion des résultats). Ainsi, le formulaire de consentement qui a été remis aux participants répond à ces normes et il est présenté à l'Appendice F.

En outre, la combinatoire entre le souci de rigueur – d'une part, déontologique et, d'autre part, scientifique –, se lit à travers ce qui peut s'apparenter à la validité. Selon Des Aulniers, il s'agit de « comprendre ce que vivent réellement les participants », de refléter cette compréhension lors des entretiens et dans l'analyse et de le traduire, éventuellement, dans une théorisation<sup>204</sup>. Ainsi, la validité interne de la recherche tient dans la préparation (établissement des critères de participation, attention aux biais de sélection, traduction opérationnelle des concepts [ici, dans le *Guide d'entretien*]), dans la collecte (connaissance des objectifs de la recherche et des précautions déontologiques par les participants, enregistrement sonore, évolution de l'entretien allant de la description à la maïeutique), et dans l'analyse (enregistrement des notes d'entretien, indexation des verbatim, itération des constats et dégagement des thèmes, mises en lien à plusieurs niveaux des significations induites, entre elles et avec la littérature de départ de la recherche)<sup>205</sup>. Notons que l'application de ces étapes dans le cadre de notre recherche a été détaillée au point 3.3. et que nous en constaterons le résultat dans les pages qui suivent.

---

<sup>204</sup> Des Aulniers, « Pillage en douce ou radicalité attentive. L'ethnographie en situation de menace », *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol 9, Automne 1993, p. 128.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p.128-131.

## CHAPITRE IV

### ANALYSE DES ENTREVUES RÉALISÉES EN TERRAIN

La présentation successive des récits de nos collaborateurs obéit à une logique fort simple. En premier lieu, accolé au nom se trouve ce qui a émergé comme thème dominant, et ce, pour brosser un rapide portrait. Suit une structuration des récits qui relève d'abord d'une organisation temporelle (avant, pendant, après le voyage) et, plus finement, d'un dégagement thématique qui découle à la fois du *Guide d'entretien* et d'une première analyse dont émanent de grands constats. Il s'avère enfin que les récits, par leur longueur, rendent compte d'une congruence avec un des aspects de l'altérité que nous privilégions, c'est-à-dire l'importance que revêt le temps accordé à la rencontre avec l'Autre.

## ARIANE

### **4.1 Ariane : le don de soi, sans s'oublier soi-même, et le respect de l'Autre**

#### 4.1.1 Portrait

Ariane est une Québécoise de trente ans qui travaille dans l'industrie du tourisme depuis dix ans. Elle travaille actuellement au sein d'une entreprise comme conseillère en voyages. Auparavant, elle a dirigé sa propre entreprise d'organisation de voyages privés « sur mesure ». Son expérience de voyage remonte à l'âge de 17 ans, soit au moment où elle est partie au Guatemala. Elle a exploré plusieurs pays, dans cinq continents, et elle souvent a travaillé bénévolement dans des projets humanitaires afin d'entrer en contact avec les autochtones des régions concernées.

Elle se considère tolérante, ouverte et se dit très consciente de son comportement face aux autres, mais, dit-elle, « je ne suis pas quelqu'un qui se laisse faire ». Spontanée et rêveuse, elle aime se donner à fond. Elle est sensible et à l'écoute de sa « petite voix ».

Ariane a un discours très fluide et cohérent. Elle parle de voyage de manière naturelle, avec moult anecdotes et détails. Son faciès est également expressif, son ton de voix est doux et son langage corporel harmonieux.

#### Le voyage objet du récit

Ariane est partie un an, en septembre 2004. Elle a passé six mois en Inde et au Népal et six mois en Asie du Sud-Est. Elle avait 25 ans, et c'était la première fois qu'elle partait seule pour un long séjour. Cette fois, elle n'avait pas de projet de bénévolat prédéterminé.

Lors de ce voyage en Asie, Ariane s'est vue comme une voyageuse plutôt que comme une touriste, « mais peut-être que je réagissais souvent en touriste ». Lorsqu'elle part deux ou trois semaines, parce que son emploi ne lui permet pas un plus long séjour, elle se sent plutôt touriste, ce qui n'est pas négatif, car, finalement, c'est ce qu'elle est. « En même temps, j'agis de la même façon, c'est juste que je ne peux pas décider de rester longtemps dans un endroit, de travailler. Mais les gens doivent me voir de la même façon. [...] J'essaie d'agir en voyageuse dans le sens le plus respectueux. » Elle essaie d'être en forme mentalement, afin d'être capable de s'ouvrir aux autres. « L'esprit d'un voyageur va

prendre toutes les informations possibles, va respecter l'habillement, va essayer d'entrer en contact avec les gens, d'apprendre un peu la langue, de goûter la nourriture. »

Voyager est important, voire essentiel, pour Ariane. C'est sa manière d'être heureuse. C'est de ses longs voyages qu'elle tire la plus grande part de ses expériences.

#### 4.1.2 Avant le départ

##### 4.1.2.1 La décision de partir : un tournant existentiel

Dans l'année qui a précédé son départ, Ariane était revenue vivre à Montréal après avoir passé un an en Angleterre et deux années en France. Dans ce dernier pays, malgré le fait qu'elle était bien entourée d'amis, sa vie a été « intense », due à une relation amoureuse difficile et à l'emploi qu'elle occupait. « C'était le temps que je revienne parce que je n'étais pas bien. Je me suis permise un an ici [à Montréal] pour me guérir de différentes façons. » Elle a suivi une thérapie. Son voyage en Asie a été décidé à la dernière minute, lorsqu'elle a senti qu'elle allait mieux mentalement et qu'elle n'était plus aussi vulnérable. Lors de ses voyages précédents, elle avait souvent eu l'impression de fuir et elle se rendait compte finalement, à son retour, que les problèmes étaient encore là. Ainsi, elle affirme que ce voyage en Inde « n'était pas une fuite; j'avais essayé d'arranger des choses dans ma tête et c'était comme un cadeau que je m'offrais à moi ».

Ariane considère aussi que cette occasion a constitué une chance unique de prendre le temps de partir et d'être toute seule, car « en étant en couple ou entre amis, on se permet moins [...] toute seule on rencontre plus les gens ». Si elle se dit tolérante et pas butée, elle ajoute que, lorsqu'on voyage avec quelqu'un, on doit cependant faire des compromis. « C'est bien aussi d'aller où tu veux. Ou si tu rencontres quelqu'un et qu'on décide de faire quelques jours ensemble, si je ne me sens pas bien [...] ou j'ai l'impression que j'ai vécu ce que j'avais à vivre avec cette personne-là, je continue ma route ailleurs. »

##### 4.1.2.2 Préparation du voyage : un voyage de longue durée et à la dernière minute

Ariane avait obtenu un visa emploi-vacances pour aller travailler en Australie, mais elle n'a finalement pas eu le goût de le faire. Un reportage sur l'Inde à la télévision a fait germer dans sa tête l'idée d'un séjour dans ce pays, et c'est peu de temps après qu'elle a décidé d'y aller. Le temps de préparation a été très court comparativement à celui de ses autres voyages; elle n'a quasiment pas eu le temps d'y

penser. Sans plan ni itinéraire précis, « je me suis laissé porter. [...] Je suis quelqu'un pour qui plus que six mois dans la vie, c'est trop loin. Donc ça a été une belle spontanéité. »

#### 4.1.2.3 Imaginaire associé à l'Inde et sources de celui-ci : le défi de l'étrange

Ariane avait tout de même eu l'occasion de discuter de ce pays avec des collègues de travail et également avec des gens qui y étaient déjà allés. Mais, malgré ce qu'on lui avait dit, elle a été surprise : « On ne peut pas s'attendre à ce qui y est. Pour moi, l'Inde, c'est une autre planète. [...] Je me disais que c'était une destination que j'allais faire plus tard, parce que ça prend un bon bagage de voyages avant. [...] Oui, j'avais des idées de l'Inde, mais pas tant que ça, je n'avais pas eu le temps d'y penser vraiment en détail. [...] Je ne peux pas dire que j'avais peur, mais je me disais que je n'étais pas prête. » Voyager en Inde en tant que femme représentait un défi supplémentaire pour elle. Avant de partir, elle s'est informée à propos de ce qu'il faut et ne faut pas faire, afin de respecter la culture d'accueil. La culture et l'histoire sont des dimensions qu'elle préfère apprendre sur place.

#### 4.1.2.4 Attentes formulées : laisser une bonne impression

Étant donné notamment que son voyage en Asie a été décidé à la dernière minute et que le temps de préparation a été court, Ariane souligne qu'elle n'avait pas beaucoup d'attentes. Une fois rendue en Inde, elle aurait eu envie de participer à des projets humanitaires afin d'entrer en contact avec les gens du pays, comme lors de ses autres voyages. Au sujet de ses rencontres en pays étrangers, elle est consciente, voire soucieuse, de l'image projetée : « J'aimerais que les gens aient une bonne idée, une belle idée, pas de moi, mais de moi en tant que voyageur ».

#### 4.1.3 L'expérience du voyage

##### L'ailleurs

##### 4.1.3.1 Premières impressions de l'ailleurs et contact initial avec autrui : une immersion abrupte

Ariane décrit son arrivée à Delhi comme un chaos : « Même si c'est la capitale, il y a encore beaucoup des quartiers où c'est très [...] traditionnel, avec des *tuk-tuk* partout, des klaxons sans arrêt. Alors on se demande c'est quoi le but de klaxonner; les vaches sacrées sont partout dans la rue; les senteurs, c'est quelque chose qu'on ne peut pas comprendre avant de partir. » De plus, elle était exténuée après les heures du voyage en avion : « Déjà on ne dort pas bien dans l'avion, c'est long. » Elle est arrivée tard dans la nuit et s'est fait aborder par les conducteurs de taxi. Dans l'auto, le chauffeur lui a raconté des histoires; il lui disait que son hôtel avait brûlé, qu'il ne le trouvait pas, etc. afin de l'amener à l'hôtel



d'un ami et obtenir une commission. « Je ne me suis pas bien sentie, peut-être que j'étais fatiguée aussi », conclut-elle. Ensuite, un gars qui travaillait à la réception de l'hôtel l'a appelée quelques fois pendant la nuit, pour finalement aller cogner à sa porte. « Je n'ai pas ouvert et je n'ai pas pu dormir. On s'entend qu'il aurait pu ouvrir la porte. Ça a été ma première nuit en Inde. »

#### 4.1.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : sur l'assise d'une sensation de « liberté »

Après quelques jours d'organisation à Delhi, Ariane est partie vers le Népal et le nord de l'Inde. « Je voulais apprendre sur la culture tibétaine. [...] Je voulais aller dans le désert; je suis beaucoup attirée par les déserts, c'est l'endroit où je me sens le plus... c'est une sensation qui ne s'explique pas. » Elle remarque aussi que son état d'esprit était différent des fois précédentes : « Je me suis laissé porter. [...] c'était une sensation de liberté que je n'ai pas trouvée dans d'autres voyages. »

#### 4.1.3.3 Entre l'ici et l'ailleurs et entre l'ailleurs et l'ailleurs : la comparaison des dissemblances, sans jugement de valeur

Une fois sur place, le voyageur est en mode « comparaison ». Premièrement, ce qui est comparé c'est l'ici et l'ailleurs. En racontant son expérience dans le désert, Ariane mentionne (ou semble prendre conscience) que « c'est le silence, vraiment le silence, *ici* c'est jamais totalement silencieux ». Plus tard, elle parle de la réaction des gens au tsunami qui a frappé l'Indonésie en 2004 : « La vie là-bas n'a pas du tout la même valeur. Ça peut être triste, mais ils acceptent la mort, c'est une étape après la vie... *Nous*, non, on a peur de ça et on n'en parle pas. » Enfin, elle aborde aussi le plan personnel : « En général ma santé est meilleure en voyage qu'*ici*. Je pense que dans mon cas c'est par rapport au stress et au sommeil. »

Deuxièmement, le voyageur fait aussi la comparaison entre l'ailleurs déjà visité et l'ailleurs où il se trouve. Par exemple, Ariane était habituée de voyager en Amérique du Sud « où le contact avec les hommes et les femmes est le même, je parle espagnol, alors il n'y avait pas la barrière de la langue, c'était facile. En Inde, les hommes, ils parlent anglais un peu, les femmes, non, et c'est leur mari qui va répondre. » En ce qui concerne d'autres régions, comme le Kerala et le Tamil Nadu, elle dit : « Dans le Sud, c'est chrétien, rien à voir comme ambiance [par rapport à l'Inde], les plantations de thé, la mer, ça c'était plus facile. » Quand elle parle du Népal, elle dit que c'est plus relax que l'Inde : « C'était comme deux mondes. »

#### 4.1.3.4 Le rapport au temps : un présent incomparable, entier

Pendant un an, ce qui était important pour Ariane, c'était le moment présent. Elle l'a souligné à plusieurs reprises : « Je vivais au jour le jour. Pour avoir cet état d'esprit, il faut avoir du temps. » Elle aime mieux lire et apprendre sur place, prendre des guides : « je préfère assimiler pendant que je vois. L'esprit est justement là pour apprendre plein de choses; si tu veux, tu as le temps. » En plus, « c'est drôle d'avoir autant de temps dans une journée, quand tu voyages à long terme comme ça, tu as des projets mais... autant de temps. »

Par rapport aux services, elle estime qu'il n'y avait aucune ponctualité; le trajet de neuf heures en prenait 36, par exemple, ce qui n'a pas l'air de l'avoir dérangée.

#### 4.1.3.5 Le rapport à l'espace : alternance de lieux aérés et d'autres densément peuplés

Le rapport à l'espace renvoie à différentes dimensions. Premièrement, Ariane fait référence aux espaces géographiques, des endroits où elle allait pour prendre le temps de réfléchir : « Si j'avais la chance, j'allais me promener en nature, dans la forêt, dans le désert. »

Deuxièmement, l'espace concerne également la distance physique entre les personnes. « La notion de "la bulle" n'existe pas en Inde, il existe ici et on le voit quand les gens prennent l'autobus, ils respectent une espèce d'espace entre les gens... ça me fait rire. Ailleurs, sauf dans certains pays d'Europe, ça n'existe pas vraiment. Si on ne l'a jamais expérimenté [le manque d'espace], on ne peut jamais comprendre ce que c'est. Même ici on le vit quand on est serré avec les gens, on ne se sent pas bien. Là-bas, même si on se dit que c'est différent, ça peut être lourd... en plus il y a la chaleur. La différence c'est qu'ici, des fois, on est collés dans l'autobus, mais personne fait vraiment exprès, tout le monde essaie de faire attention. Là-bas, ça n'a aucune importance, même si les gens sont les uns par-dessus les autres, ce n'est pas grave. Juste pour aller acheter un billet de train... Déjà les gens sont couchés partout dans la gare où la notion de la "file d'attente" n'existe pas... Il faut faire sa place. [...] Même en étant polie, ils embarquent par-dessus de toi... Ça m'est arrivé plusieurs fois de me choquer... "Ça suffit!" L'espace n'existe pas en Inde. Même quand je me promenais dans la forêt, je n'étais quasiment jamais toute seule, il y a toujours quelqu'un qui va ressortir. Dans l'autobus, la première fois c'est surprenant; les parents vont asseoir les enfants sur tes jambes... déjà qu'on est trois, quatre sur le banc... sans te le demander. C'est juste drôle. [...] C'est sûr que tu es toujours collée avec les gens. Quand les femmes ou les enfants te touchent, c'est différent, mais les hommes... Est-ce que c'est parce que c'est tassé ou autre chose? Ça arrivait dans les autobus qu'un homme était éveillé et tout à

coup tombait "endormi" sur moi... "Non, non!" [...] Le manque d'espace, c'est difficile et il n'y a pas de solution, soit tu acceptes, soit tu ne voyages pas là. »

Troisièmement, il y a l'espace urbain et l'espace rural. Dans les espaces urbains et plus touristiques, le rapport à l'Autre est différent. Ariane est consciente qu'il y a des endroits plus touristiques qu'elle aime visiter. Toutefois elle n'y séjourne pas longtemps. « Les régions touristiques, oui, mais je trouve que ça rend les gens... Ils savent comment ça marche, je me sentais plus accaparée, il y a tellement des touristes. » Elle sait bien que dans les villes, les habitants du pays ont tendance à la considérer comme une touriste. À propos du Myanmar, elle dit : « Parce que justement ce n'est pas un pays touristique, les gens étaient tellement simples, souriants, on sentait qu'ils étaient sincères. » Elle ajoute que ces gens-là ne sont pas désabusés comme en Thaïlande. Les beaux moments dont elle se souvient le plus ne sont pas ceux qu'elle a passés dans un hôtel, sur le bord de la plage. Ses plus beaux souvenirs du voyage se rapportent à des conditions plus difficiles : « les moments chaleureux avec les gens étaient dans des conditions plus de base, des places assez isolées ».

#### 4.1.3.6 L'exotisme : attention contemplative, étonnement et émerveillement

Pour Ariane, l'exotisme est différent d'une fois à l'autre. « Tout dépend de ce que je vais chercher en voyage et où je suis rendue au moment de partir à l'aventure. » Parfois, son état d'esprit et sa forme physique lui ont permis de pousser les limites de sa tolérance et de vivre des situations extrêmes. D'autres fois, elle a pris le temps de s'écouter, et « sa tête » ne lui a pas permis de se dépayser autant, car elle ne se sentait pas réceptive aux autres. « L'exotisme pour moi, c'est de sortir de mon confort, de me mettre dans une nouvelle situation où j'ai moins ou peu de repères. Que ce soit au niveau de l'environnement naturel et/ou culturel. » Selon elle, le plus « troublant » et en même temps le plus « significatif », c'est le contact avec les gens. On s'habitue plus facilement à la différence de climat, dit-elle, ainsi qu'à la faune et à la flore étrangères : « J'apprécie leur beauté, leur ingéniosité et leur silence », mais « ces éléments ne touchent pas autant nos valeurs ».

L'Inde, le Népal et la Thaïlande étaient des pays exotiques à ses yeux au moment de la découverte. « Ils le sont encore, mais peut-être un peu moins, car j'ai continué à voyager. » Sortant de thérapie et considérant ce voyage davantage comme une récompense, « je crois que tout m'est apparu exotique ». Bref, elle était facilement enchantée par les choses simples ou les événements issus du hasard.

Dans un long séjour comme celui-là, où l'on se déplace beaucoup, la différence entre chaque région constitue pratiquement comme un autre voyage. « À tous les jours, il va y avoir des moments qui t'étonnent; des bons moments dans un temple, les senteurs, la foule, des choses qui sont lourdes. » Le trek de dix jours dans la région de Kalaw, au Myanmar, a été merveilleux. « C'est très calme, on entend juste les cloches des ânes qui transportent la marchandise, c'est loin pour se rendre. [...] Les gens portent du *tanaka*, ils font des ronds sur les joues pour se protéger du soleil et comme signe de beauté, c'est jaune-blanc... ça c'est particulier. C'est un des moments où je me suis bien sentie avec les gens. À cet endroit, la terre est très rouge, il y avait beaucoup de fleurs, les gens cultivaient, on se promenait à travers les terres, Le soir, on restait dans le monastère avec les petits moines et les enfants qui dormaient. Des fois le soir, on se rencontrait avec le chef du village. [...] Les gens sont chaleureux, très souriants. Ça a été un des plus beaux moments... c'était loin. »

#### La rencontre de l'Autre

##### 4.1.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : casse-tête et inventivité

Lorsqu'on ne parle pas la langue du pays, la communication peut devenir compliquée. « J'essaie toujours d'apprendre un peu la langue, mais déjà en Inde, il y a 21 dialectes principaux et je pense qu'il y en a mille autres. » Ariane a appris un peu le hindi parce que ce n'est pas une langue très difficile, et le tibétain à cause du bout de temps qu'elle a passé avec les enfants dans le Nord. Mais, dit-elle, si « souvent la communication est difficile, ce n'est pas à cause de la langue ». C'est plutôt un déterminant culturel : « en étant femme, ils n'ont pas le goût de négocier avec moi ».

Cependant, la communication n'est pas exclusivement verbale. « Souvent elles me touchaient les cheveux, on ne se comprenait pas et on se parlait par signes. Ce que je comprenais, c'est qu'elles me disaient que j'étais belle, dans le temps j'avais les cheveux longs, et ce n'était rien de sexuel, c'était juste le contact. » Ariane souligne que les enfants aussi touchaient sa peau, pas seulement pour la couleur, mais aussi pour les poils. Elle considère qu'en Inde les gens sont très curieux, ce qu'elle trouve correct. Par contre, le problème avec les hommes, c'est qu'ils ont un regard très insidieux et qu'ils la touchent beaucoup. Donc, la communication passe beaucoup par les gestes. « Je ne parlais pas la langue, ils ne parlaient pas anglais, mais c'est surprenant quand tu prends le temps, que tu es patiente, ça ne me dérange pas de répéter et répéter ou trouver une autre façon de le dire... finalement, on se comprend. » Lorsqu'elle est revenue à Montréal, les gens de son entourage ont remarqué qu'elle faisait beaucoup de bruits avec sa bouche, en imitant les actions. « Ça devient une façon de s'exprimer à long terme. » Elle relate qu'il y a souvent eu des moments où ils ne discutaient pas nécessairement à

cause de la barrière de la langue, mais ils communiquaient tout de même par le contact des yeux, les rires, les gestes... que ce soit, par exemple, cuisiner avec la grand-mère ou jouer avec les enfants. Elle a trouvé très pratique les petits livres de langues où les mots sont écrits avec la phonétique : « Je prononçais la phonétique et s'ils savaient lire, ils pouvaient comprendre un peu. On communiquait avec le livre et ils trouvaient ça drôle. »

#### 4.1.3.8 Rencontre et reconnaissance de l'Autre : l'essence du voyage

La rencontre avec autrui implique le dialogue, l'ouverture et l'écoute. Au début, on pense, comme nous venons de le souligner, qu'on ne peut pas communiquer à cause de la langue, mais finalement on se rend compte que le contact avec les gens ne tient pas qu'à la langue. En voyage, c'est important pour Ariane d'essayer de comprendre comment les femmes vivent. « C'est difficile pour nous de comprendre, mais [au moins, il faut] essayer d'avoir [un] contact avec les femmes. » Parfois il s'agit juste de s'asseoir sur le bord du feu avec la grand-mère qui te parle, même si tu ne comprends pas. « Peut-être elle ne se rend pas compte, mais ça n'a pas d'importance... Elle a envie de parler et tu es là pour l'écouter. » Rencontrer les gens de la place, « c'est là ou jamais ». Ainsi, afin de satisfaire son goût ou désir de travailler avec les enfants, elle est retournée dans le Nord pour rencontrer ceux-ci par l'entremise des moines tibétains qu'elle avait connus auparavant. « Les gens, c'est ce qui est le plus important. Je remarque que ce sont toujours les souvenirs que je garde le plus. [...] Les rencontres où je vais vraiment oublier... dans ma tête, c'est clair que je voyage pour ces moments-là. » Parfois, il ne s'agit même pas d'une longue relation. Elle peut durer quelques minutes, quelques heures ou quelques jours seulement... ce sont « des gens de passage qui m'ont appris quelque chose sans le savoir ». Dans la rencontre il faut être ouvert, « des fois, tu vois que les gens veulent t'approcher, mais ils ne savent pas comment ». Il faut ouvrir les yeux et regarder un peu. « On peut entrer en contact avec des gens du coin très sympathiques, même dans l'hôtel. » D'autre part, il s'agit d'être sensible aux expériences de vie des gens avec qui nous faisons connaissance. « Quand tu rencontres au Cambodge des gens de plus de trente ans, qui ont peut-être été enfants-soldats, tu ne les approches de la même façon. »

On retrouve ici ce qui devient un leitmotiv de la rencontre : « C'est tellement important pour moi d'essayer le plus possible de laisser une bonne impression. Je ne suis pas chez nous, ce n'est pas ma place, alors j'essaie de ne pas laisser mes marques. » Pour ce faire, elle est très respectueuse envers la culture d'accueil, s'informe et pose des questions lorsque l'occasion se présente. Il faut se laisser une chance. Dans la relation « je pense que ça vient des deux côtés. [Eux], des fois, ils ne comprennent pas la façon qu'on agit; c'est la même chose, des fois, nous, on ne les comprend pas. » Alors, même si elle peut « faire des gaffes » dans sa façon de réagir ou dans sa manière d'approcher les gens, elle pense

que « le monde apprécie les efforts que tu fais ». Par exemple, parler quelques mots dans leur langue même si la prononciation n'est pas correcte. Ils rient de toi, mais ce n'est pas grave. Elle essaie d'être à l'écoute de son interlocuteur dans les limites de la langue, mais elle est un peu méfiante : « Oui, tu écoutes les gens, tu as envie de rentrer en contact avec eux, mais si ça devient un peu plus intime... Vont-ils me demander quelque chose? Je trouvais ça plate, d'avoir cette idée, mais je pense que c'est l'accumulation [d'expériences de ce type, en voyage]. »

Sur la question de la patience, Ariane explique qu'elle a toujours fait de son mieux pour être le plus patiente possible, en essayant aussi de se faire respecter. « Mais il y a des moments, peu importe le pays... Je sais que les gens qui veulent interagir avec toi ne sont pas au courant quand tu es fatiguée, ou malade, ou quand ça fait cent fois qu'on te demande la même chose la même journée... » Il lui est arrivé quelquefois de perdre patience, et même si elle haïssait cela, sa réaction était plus d'ignorer. « Longtemps, en voyageant, je m'en voulais. [...] Je me dis que je ne suis pas la dernière à venir ici, il faut faire attention à plein des choses. Avec le temps, j'accepte plus que des fois ça arrive que je perde patience et ma façon, c'est d'ignorer, quand je sens que je vais exploser... ou de rester dans ma chambre d'hôtel. Des fois aussi c'est la chaleur, les senteurs. » Les autres voyageurs lui disent qu'elle n'est pas obligée de répondre tout le temps « non merci » aux vendeurs. « Non, je ne suis pas obligée, sauf que pourquoi pas? Lui aussi essaie de survivre ou est intéressé à me poser une question [...] au moins de lui répondre, des fois dans leur langue. »

Parler de ce qu'on pense aux autres à propos de leur culture peut être une situation difficile. Parfois elle se sentait à l'aise de le faire, « avec des gens avec qui j'étais plus intime », dit-elle, « ou que je voyais qui étaient plus ouverts d'esprit, ou qui avaient voyagé un peu ». Avec son ami thaïlandais elle pouvait discuter avec une touche d'humour à propos de ce qu'elle trouvait différent. Au début, en Inde, elle disait ce qu'elle pensait avec les hommes : « Je leur disais que je n'étais pas bien, que je n'étais pas d'accord, parce qu'ils te touchent [...] Finalement pour me rendre compte que, dans une situation homme-femme, ils ne sont pas prêts à entendre une réponse, ça ne les intéresse pas de savoir ce que tu penses. » Après, soit elle les ignorait pour se protéger, soit elle leur parlait en français avec un sourire. « Ils ne comprenaient pas et moi, ça me faisait du bien de dire ce que je pensais. » Elle ne les agressait donc pas par son attitude. Il y a d'autres situations où c'est très interdit de dire ce qu'on pense. Comme la fois qu'elle voulait travailler avec les enfants au Népal. « Je veux aider la cause, mais la culture est très différente. Je ne suis pas choquée, mais ça te fait la peine. Ça sert à rien que je dise quelque chose, de toute façon il n'y a pas d'ouverture de l'autre côté. [...] Ça été une expérience bizarre, j'ai été fortement invitée à quitter par la police indienne. »

4.1.3.9 Occasions de rencontre : facilitées ou compliquées, selon les mœurs culturelles, et originales et créatives grâce sa condition féminine

On conçoit que la rencontre avec les habitants d'un pays n'est pas toujours facile ou possible. Sans pousser trop, Ariane essaie souvent d'établir un premier contact par les enfants : « Ils sont naïfs, ils vont t'approcher et après tu peux entrer en contact avec les parents. J'ai rencontré des familles d'ici qui voyageaient là-bas, et le fait qu'ils avaient des enfants était un point commun... C'était tellement facile, les femmes parlaient de leurs enfants. » Nous l'avons soulevé au point 4.1.3.7, la rencontre avec les femmes en Inde a été difficile; le seul contact qui pouvait s'établir c'était dans les douches. « Là je trouvais que c'était une autre ambiance, loin de leurs maris qui prenaient toute la place, elles papotaient ensemble, elles riaient et avaient du *fun*. Ça arrivait aussi dans les places où on peut se baigner. » C'était une expérience où les femmes découvraient quelque chose de nouveau, comme les enfants, et sans la présence masculine : « dès qu'il y avait un homme, c'était différent. C'est culturel. »

Par contre, le contact avec les femmes au Népal a été plus facile. Leur façon d'être en public, d'interagir, était différente. Les mœurs leur permettent plus de liberté. Dans la ville, par exemple, il y avait des annonces sur la contraception. En général, les gens vivent dans de petits villages, et « les femmes plus "modernes" se sentaient moins mal à l'aise de rentrer en contact avec moi par des blagues, etc. ». En Asie du Sud-Est, la rencontre a également été facile, peut-être uniquement parce que ces femmes ont l'habitude d'être en contact avec le public. En Inde, même le marchand de sous-vêtements est un homme. Comme dans les pays musulmans, dès que tombe l'obscurité, il n'y a plus de femmes dans les cafés. Elles sont à la maison. « Il n'y a pas de contact en public, même les hommes et les femmes... Les hommes ensemble, oui. On dirait que, comme il n'y a pas beaucoup de contact en couple, ils vont l'avoir plus entre amis du même sexe. »

Les femmes travaillent dans le public, à la maison, dans les champs. « Au Sud-Est, les femmes sont plus présentes, les hommes peut-être un peu plus paresseux. » En Thaïlande, au Vietnam et au Cambodge, il y a beaucoup de prostitution; il y a plus de femmes dans les rues et les bars. « Les femmes venaient plus me voir; elles sont ricanieuses, affectueuses... C'était plus amical. »

Pendant trois semaines, elle a fait au Népal le trek des Annapurna, de village en village. Au lieu de se rendre dans les villages plus touristiques et dans les petits hôtels, elle arrêta juste avant et là, elle demeurait chez les gens. « Ils peuvent te vendre la soupe au bord du chemin. J'arrêtais pour une soupe et là ils m'offraient une place pour dormir. Je ne dormais pas super bien avec le froid et tout. Pour moi,

ce n'était pas une question de sous, mais une question d'expérience. [...] Ils disaient qu'ils recevaient les gens, mais ce n'était pas organisé. » En randonnée, elle a rencontré aussi des femmes, avec des charges lourdes sur les épaules et avec leurs enfants, « j'essayais de trouver un sujet [de conversation] » raconte-t-elle.

Ariane a aussi trouvé d'autres façons pour rencontrer les gens. Par exemple, elle a pris des cours de cuisine ou de massage. Elle a apporté aussi des photos pour les enfants. « Des photos de ma famille, de la neige, des choses que je pense qu'ils ne connaissent pas et là, on peut parler beaucoup. Ils me posent des questions. » Et avoir avec soi un instrument de musique, même si on ne sait pas en jouer, c'est une belle façon d'entrer en contact avec les gens. « Tu peux être juste dans un coin, les gens vont avoir envie d'essayer. Ce n'est pas pour faire un spectacle, mais pour entrer en contact. » Elle s'est procurée une petite carte du monde au Myanmar afin de montrer aux gens d'où elle venait. « La première fois que j'ai montré ma carte, on prenait le thé le soir et finalement, ça a fait ça quasiment dans tous les villages, juste le chef comprenait le concept que la Terre est ronde. » Enfin, elle raconte cette belle anecdote autour d'un tricot : « Autre chose, c'est que je n'ai jamais appris à tricoter et un jour une femme tibétaine qui était assise à côté de moi tricotait et m'a montré une première façon de faire. Après je me suis acheté [de] la laine et à chaque fois que j'étais dans le bus ou [dans] le train, [ou] à côté d'un temple, je me mettais à tricoter. Finalement, chaque femme que j'ai rencontrée, des fois c'étaient elles qui me le demandaient, elle tricotait une partie. Des fois c'était juste pour le contact, on se regardait, elle me racontait quelque chose dans ses mots. J'ai trouvé que c'était une super bonne idée. »

Par ailleurs, dans certaines situations, et tout dépendant de la culture locale, elle a dû fixer ses limites dans l'approche avec les hommes. « Il m'est arrivé plusieurs anecdotes difficiles, surtout avec les hommes, qui m'ont fait peur, mais qui auraient pu arriver n'importe où. [...] Mais sinon, la plupart du temps, c'est juste une curiosité, ce n'est pas fait avec une mauvaise intention. » En ce qui concerne les obstacles à la rencontre, Ariane croit que ceux-ci sont relatifs aux coutumes. « Ce sont des choses dont tu peux t'informer à l'avance. Je fais des gaffes tout le temps sans le savoir. [...] [Il faut] respecter les limites parce que [sinon] souvent il y a des choses qui peuvent choquer les gens. » Les salutations par exemple : « On se touche les mains ou pas? Dans certaines cultures, on ne se regarde pas les yeux... Selon l'âge de la personne, il faut la saluer d'une certaine façon. En Asie, il ne faut pas montrer ses pieds. » Faire attention à l'habillement, au toucher, aux gestes. S'informer pour éviter d'insulter les gens par rapport aux invitations, à la nourriture, à la boisson, etc. « Mais encore là, il faut se laisser une chance. »



Par ailleurs, en voyage, on ne rencontre pas que des gens de la place, mais aussi d'autres voyageurs. Elle a rencontré beaucoup de gens qui faisaient leur séjour seuls, « mais je sentais qu'ils cherchaient quand même et dès qu'il y avait quelqu'un avec qui ça *fittait*, ils s'accrochaient. Et c'est normal parce que des fois c'est difficile à certains endroits, ou on a envie de partager avec quelqu'un. » Elle a donc l'impression que les gens, et même des couples, allaient vers elle parce qu'elle n'avait pas « l'air de chercher ». Finalement, le contact se faisait plus naturellement avec les touristes, même s'ils ne se connaissaient pas beaucoup. « On fait confiance rapidement à d'autres touristes, inconsciemment, plus qu'à des gens de la place. » Et ce, sans savoir pourquoi, car les fois où elle s'est fait voler des choses, elle a eu presque la certitude que c'était par d'autres voyageurs. Et ce n'est pas non plus parce qu'elle ne voulait pas faire la connaissance d'autres touristes, « parce que je peux autant apprendre d'autres cultures. Mais les Occidentaux me ressemblent plus, donc ce sont des gens que je pourrais rencontrer ici. » Avec les autres voyageurs, on vit des expériences, on tient des conversations; on peut parfois mieux comprendre et ils peuvent nous aider si on a de la misère à apprivoiser une nouvelle situation. Au bout de quelques jours, quelques semaines, on reste en contact avec certains « mais ce ne sont pas les gens dont je me souviens le plus... C'est vraiment les gens sur place ».

À plusieurs endroits, Ariane a aussi rencontré des guides ou certaines personnes qu'elle connaissait déjà pour différentes raisons, ce qui lui donnait la chance de se « retrouver en famille ». Même si dans la famille on ne parlait pas anglais, « la personne traduisait et je pouvais pousser [la conversation] un peu plus ». Dans d'autres occasions, elle avait des contacts qui lui ont été recommandés par quelqu'un d'autre, avec qui finalement elle n'a pas passé longtemps. « Je me sentais mieux dans les moments où je ne connaissais personne, j'ai rencontré des gens à qui je sentais que je pouvais faire confiance. »

#### 4.1.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels (N) : le respect mutuel et la compréhension comme mot d'ordre

Dans une autre culture, Ariane essaie de comprendre comment ça se passe. Par exemple, elle a observé que dans les négociations avec les marchands indiens ou sur les places publiques « la femme n'a pas la même valeur; alors ils n'ont pas envie de parler avec toi... c'est toujours de te faire respecter. En même temps tu comprends que c'est la culture, tu dois faire attention à la manière dont tu parles... mais il faut se faire respecter parce que, de toute façon, il faut se parler. » On ne peut pas s'engueuler avec eux parce qu'ils « sont des gens qui s'enflamment très rapidement ». Par ailleurs, il faut souvent payer des « extras » pour avoir un service quelconque. « Les Indiens sont très forts là-dessus », sinon

tu attends. Ariane a pris le parti de ne pas jouer le jeu, « pas par rapport à l'argent, mais par rapport aux principes ».

En ce qui a trait à l'expérience qu'a fait Ariane des autres cultures, elle a aussi mentionné, par exemple, que pour les Tibétains l'important « c'est la culture de l'esprit... le corps n'a pas d'importance. [...] C'est très réservée comme culture, très doux, passif. » Les Thaïlandais sont bouddhistes et « ils vont "remettre ça" dans les mains de Bouddha : "si on est pauvre c'est parce que Bouddha l'a voulu". Ils ne vont pas nécessairement s'aider. » Ce qu'elle aime des Birmans, c'est, qu'à la différence des Thaïlandais, ils « vont vraiment penser : "ça dépend juste de nous si on veut une vie meilleure". Ils essaient des choses pour être heureux. [...] J'ai trouvé que c'est un peuple qui avait du caractère, mais en même temps très doux. »

Toutefois, il s'agit de se mettre dans la peau de l'autre pour se rendre compte que, même sur le plan conceptuel, la perspective n'est pas la même. À titre d'exemple, on se souvient comment Ariane s'est bien rendu compte que seul le chef a compris le concept de la Terre ronde quand elle a montré sa carte du monde aux gens d'un petit village. Les autres connaissent « leur village, peut-être la capitale s'ils ont entendu parler... mais le concept que la Terre est ronde, ça veut rien dire pour eux. Le fait que tu viens de là, oui, ils comprennent que je suis différente, mais pourquoi je suis différente... je ne sais pas. » Ce sont des expériences merveilleuses. Elle ne s'est pas dit : « Voyons! Ils ne comprennent pas ça! » Non. Elle a plutôt pensé : « C'est quand même un concept, on ne peut tout de même pas parler de la même façon. Expliquer des concepts, c'est compliqué. »

(N) Inde : l'altérité extrême

Pour Ariane, nous l'avons souligné d'emblée, l'Inde est une autre planète. « C'est très ambivalent comme sensation. » Souvent elle va dire aux autres que « ça prend un bon bagage de voyages » avant de choisir cette destination et qu'il peut parfois s'avérer préférable de remettre ce voyage à plus tard. Ce pays est immense, très peuplé et les extrêmes y coexistent. On y trouve beaucoup de gourous qui ne sont pas nécessairement très équilibrés, selon elle. La drogue est forte et présente. « La mode du yoga, de l'ashram, ça n'est pas négatif... Je pense alors que c'est facile, pour quelqu'un qui est influençable et un peu plus passif, de perdre la carte. [...] Mais c'est vrai que c'est une destination qui fait peur. » Elle n'a pas compris, par exemple, comment les femmes vivaient; le contact n'a pas été suffisant, « mais c'étaient des beaux moments que je me souviens d'avoir ri avec elles ». Lorsqu'elle est partie vers le Sud-Est, elle avait besoin « après d'un long séjour en Inde, d'être à un endroit plus facile, plus touristique ».

#### 4.1.3.11 Regard de l'Autre sur soi (N) : hypersexualisation des Occidentaux

En voyage, nous sommes par ailleurs exposés au regard que les autres posent sur nous. Les Indiens en général aiment penser que les Occidentaux sont très « sexuels ». « Souvent ils nous approchaient... et en étant plus jeune et toute seule, dans leur tête, j'étais là pour "ça". » Les gens sont très curieux. Cela, elle le comprend, mais le problème avec les hommes, comme nous l'avons mentionné précédemment, c'est qu'ils ont un regard très insistant et qu'ils la touchent beaucoup : « c'est un regard que je n'avais jamais senti ». Par contre, en Thaïlande « c'est un autre monde », personne ne nous remarque, surtout dans le Sud où c'est très touristique. « Il y a un autre respect, c'est une autre attitude. »

L'autre aspect de ce regard sur Soi réside dans le fait qu'aux yeux des habitants du pays, nous sommes des touristes et « ils savent comment ça marche ». En Inde, elle a senti à plusieurs reprises que « malheureusement ils ont toujours une idée derrière la tête... ils voulaient quelque chose. Je comprends, pour certains, c'est la survie, ils essaient d'avoir des sous comme ils peuvent. » Mais c'est probablement parce que les touristes ont toujours agi ainsi envers eux et qu'ils tentent leur chance. « C'est dommage. »

#### 4.1.3.12 Réflexions en solitaire : bilan des expériences vécues, appréciées

À quoi pensait Ariane lorsqu'elle trouvait des moments de solitude? 1) À maintes reprises elle pensait à des situations vécues pendant la journée : « Si j'avais été impatiente avec quelqu'un, j'essayais de voir pourquoi j'avais réagi comme ça, j'aurais donc voulu mieux contrôler mes émotions. » 2) Le soir, elle faisait des plans pour le lendemain. « Des fois tu te demandes, le soir, c'est quoi le but... qu'est-ce que tu vas apprendre? » 3) Les anecdotes comme celle de la carte du monde au Myanmar, lui ont fait réaliser que « c'étaient des beaux moments où tu te sens loin. Tu partages des choses différentes... c'est le moment présent. » 4) Normalement avant de dormir elle écrivait son journal, une habitude exclusive au voyage. « J'écrivais comment je me sentais... si j'en avais besoin. [...] J'ai jamais senti le besoin d'écrire un journal à tous les jours, même je trouve ça lourd, alors c'étaient plus des lignes, des émotions, quand j'avais peur de mal réagir. » 5) Elle notait aussi les choses qu'on trouve drôles sur le coup, mais auxquelles on ne pense plus après plusieurs mois. 6) Et puis, « il y a des nuits où j'ai eu assez peur. Je ne suis pas quelqu'un de peureux, [mais] il y a eu des moments où j'ai moins dormi. »

Elle a utilisé diverses méthodes pour décanter ses réflexions. Par exemple, passer du temps avec les enfants : « Avec eux je ne pense plus à rien. [...] Ça remet les choses en place, c'est simple, je n'ai pas

de questions existentielles qui me passent par la tête. » Elle aime également se promener en nature, dans la forêt, dans le désert. Il lui est arrivé souvent d'aller dans les temples, qu'ils soient bouddhistes ou autres, de s'asseoir devant une bougie. D'autres fois, elle occupait son temps par la musique. En Inde « j'ai pris des cours de tabla pendant un mois et je me pratiquais un peu le soir. » « Je ne me souviens pas de moments où je me suis ennuyée. Je me disais peut-être que c'était une chance que je m'étais donnée. »

#### Quotidienneté et survie élémentaire

##### 4.1.3.13 Insertion dans le quotidien : une tentative de participer aux projets humanitaires

Après un certain temps de voyage, Ariane s'est installée dans sa petite routine : laver ses vêtements, développer des photos, écrire des cartes, aller sur Internet, etc. Quand elle est restée dans le Nord de l'Inde, elle était hébergée par un monastère tibétain, où elle avait l'occasion de manger avec les moines. Là, « je me promenais, j'allais voir les enfants... Il y a un orphelinat pour les garçons pour devenir moines. [...] En bas, il y avait une école mixte d'orphelins. Souvent j'allais en ville pour acheter de la laine que je donnais aux adolescents qui avaient un projet pour faire des vêtements... ou [acheter des matériaux pour] les garçons [qui] avaient monté un jardin. » Il y avait certains petits projets qu'elle pouvait réaliser avec eux, néanmoins, « je ne pouvais pas être toujours dans leur quotidien malheureusement ».

En voyage, Ariane accorde une grande importance aux repas et à tout ce qui implique culturellement la nourriture. Elle en profite, elle prend le temps de manger. « Je gagne du poids quand je voyage. » Aussi, lorsque l'occasion se présente, elle prend des cours de cuisine sur place. Elle est végétarienne, alors parfois ça peut être compliqué. Par exemple, au Laos : « J'étais invitée chez une famille dans un petit village et puis, ils avaient acheté de la viande parce qu'ils me recevaient. Je sais que c'est cher et qu'ils n'en mangeaient pas souvent dans cette famille... Là je ne vais pas commencer à leur dire : "Excuse, je suis végétarienne." » Dans ce genre de situations, elle fait preuve de tolérance et d'ouverture et elle mange donc la viande, en faisant tout simplement attention à la cuisson du poulet et du bœuf. Elle mentionne la variété des plats nationaux en Inde et au Vietnam. Mais ce n'est pas juste une question de plats, « c'est aussi le fait de se rassembler autour d'un repas; pour certaines cultures, c'est vraiment important. Même après un an, je ne m'ennuyais pas de manger la bouffe d'ici. »

Les moyens de transport dont elle se servait étaient les mêmes que ceux qu'utilisent les habitants du pays : autobus, train et transport public. De plus, elle ne logeait pas dans des hôtels, car son budget était limité, préférant la plupart du temps les auberges, les *guest houses* et même le logis des habitants.

#### 4.1.3.14 Rythme du voyage : négociation, surveillance et autoprotection quotidiennes

Après les mois passés au Népal et en Inde, Ariane était fatiguée physiquement. Quand elle est arrivée en Thaïlande, « je revenais de l'Inde, je dirais épanouie, mais ça avait drainé beaucoup d'énergie ». Quelques fois, la journée, surtout en Inde, était épuisante. « C'est drôle à dire parce que c'est un voyage et il n'y a pas de travail, mais des fois, oui, la chaleur, [...] la petite lutte quotidienne... de négocier, de se protéger pour ne pas se faire toucher, de surveiller ses trucs... On ne pense pas à ça, en voyageant toute seule, il y a juste toi. » Il y avait des soirs qu'elle dormait même avec son couteau, afin de se sentir en sécurité. En Asie du Sud-Est, c'était un autre voyage, « en Thaïlande, c'était facile ».

Après son trek de trois semaines, elle s'est retrouvée complètement « crevée », mais physiquement, elle était contente d'elle-même et, en plus, elle avait fait de belles rencontres. Au sujet des fois où elle a été malade, elle dit : « Ça tombait quand j'étais avec un autre voyageur, alors, au moins, il prenait soin de moi. [...] Je me disais : "une chance qu'il y a quelqu'un". »

#### 4.1.4 Le retour du voyage

##### 4.1.4.1 Réintégration à l'*ici* : facilitée par la perspective des nouveaux projets

Le retour du voyage s'est bien passé pour Ariane. Lorsqu'elle part, elle est consciente qu'en revenant, il y aura un moment d'insécurité et qu'il s'agit de l'accepter. L'idéal, c'est de s'engager tout de suite dans un projet. « Je suis assez efficace. J'avais déjà un travail qui m'attendait, un appartement aussi avec une amie; c'est sûr que ça je l'avais organisé avant de revenir. » En général, elle se réadapte assez vite; ça lui prend une ou deux semaines pour régler des papiers, chercher un travail, un appartement. Elle trouve toujours une solution. « C'est sûr que, si tu n'as rien, deux semaines après tu veux déjà repartir et que tu te demandes ce que tu fais ici. Je me sentais bien et j'ai pris ça tranquillement. »

Ses amis et sa famille lui ont dit qu'ils avaient eu peur qu'elle revienne avec un point dans le front (comme les femmes indiennes) et qu'elle se mette à marcher nu-pieds sur le mont Royal. « Voyons! Non! [...] Quand je reviens, j'essaie de garder ce que je trouve bon pour moi, mais je ne sens pas le besoin... autant par l'habillement, la bouffe, [de changer] tout, tout, tout. Là-bas, c'est ça... Mais ici, je l'intègre un peu, mais je ne sens pas le besoin de vivre à l'indienne 24 heures par jour. »

#### 4.1.4.2 Interprétation de l'altérité : intégration des qualités à sa personnalité

Évidemment Ariane a tiré un apprentissage de son expérience du voyage. « En général, je ne m'en fais pas beaucoup avec les choses de la vie, en ce sens qu'il n'y a pas grand chose qui me dérange... Les réactions des gens, aller à tel endroit ou tel autre. » Elle a toujours plein de projets qu'elle veut réaliser et mettre en place, alors elle ne s'inquiète pas de choisir une chose avant une autre. « Je pense que c'est, entre autres, grâce à ce voyage-là, que *pff*... Par rapport à ce que j'ai vu et ce que j'ai expérimenté, les situations auxquelles j'ai été confrontée, que c'est lourd, quand ce n'est pas facile. » Ainsi, elle pense que lorsqu'on est en santé, physiquement et mentalement, il n'y a pas de problème. Il y a toujours une solution, il n'y a rien de grave. Elle a appris à être plus tolérante. « J'ai mon opinion forte sur certaines choses, mais je ne suis fermée à rien. » Dans les moments plus sombres, quand elle a des obstacles à surmonter dans ses relations humaines, elle se souvient de ce qu'elle a vécu : « Ces centaines de souvenirs des gens en voyage... Ça me calme. [...] Essayer de ne pas s'en faire avec la vie. L'Inde, je pense que ça m'a appris ça. »

#### 4.1.4.3 Raconter le voyage aux autres : prendre le temps pour rassembler les bribes de son expérience

Ce voyage a été pour Ariane tellement différent des autres, qu'elle en parle encore de temps en temps. Mais « un voyage ne se raconte pas, c'est difficile ». Au début elle trouvait ça difficile parce que les gens la bombardaient avec des questions. « Ce n'est pas négatif, mais souvent je leur disais que je n'avais pas nécessairement des mots à mettre sur ce que j'avais vécu... C'est encore en cheminement dans ma tête. On dirait que je préfère attendre pour y mettre les bons mots. Ça vient par *flash*, par expérience. » Souvent lorsqu'elle était dans l'avion, elle écrivait les réponses aux questions que les gens allaient lui poser. « On me posait des questions que je ne voulais pas ou qui me décevaient. Je trouvais ça plate. » Elle regarde ses photos juste avec sa mère parce qu'elle « prend le temps et elle a la patience ». Maintenant c'est rare qu'elle va les montrer aux autres, « c'est long pour les gens, surtout s'ils n'y sont pas allés... Les commentaires qu'ils me faisaient et leur façon de regarder mes photos... comme ça [elle fait un geste d'indifférence], ça me faisait de la peine et ça me choquait un peu. Ah... Je n'ai pas le goût! » Parfois lors des soupers avec des amis, elle va les mettre sur l'ordinateur en *slideshow*; ça donne l'occasion de raconter des histoires. Sinon, « les photos sont pour moi mon meilleur souvenir de voyage ».

Mais, malgré tout, « j'ai toujours raconté mon voyage parce que c'est important pour moi, sans avoir l'air prétentieuse. Je ne raconte pas pour épater les autres. Ça fait beaucoup partie de ma vie, c'est une grosse part de mes expériences; pour moi c'est comme raconter si j'étais ici. »

#### 4.1.4.4 Nouvelles attentes : le voyage comme motivation pérenne

« C'est rare que je dis que je veux retourner à un endroit », toutefois, Ariane aimerait retourner en Inde et au Népal. D'ailleurs, elle a toujours un projet de voyage qui prend forme : « Ça m'aide beaucoup au travail, ça me motive... C'est ma motivation première. Si je ne pouvais pas voyager, je n'aurais pas ce travail-là. »

## JEAN-CHRISTOPHE

### 4.2 Jean-Christophe : voyage initiatique à tonalité identitaire

#### 4.2.1 Portrait

Jean-Christophe, âgé de 28 ans, est originaire de Sherbrooke. Il occupe un poste en gestion de programmes d'immigration au sein du gouvernement fédéral. Son horaire de travail est à temps compressé, c'est-à-dire, il travaille des quarts de 10 heures sur une base de 37 heures et demie par semaine et il profite de l'étalement de salaire. Cela lui laisse la chance de profiter de longs congés et de pouvoir partir en voyage plusieurs mois par année. Il a grandi en voyageant; en effet, ses séjours à l'étranger ont commencé alors qu'il était très jeune. À 15 ans, il a fait, seul, le tour de la Gaspésie en auto-stop. Ensuite, il a vécu les cinq premières années de sa vie d'adulte à l'extérieur de sa ville natale.

Le récit de Jean-Christophe est riche en anecdotes et, pendant l'entrevue, il est arrivé que ses souvenirs l'émeuvent. Il a la parole facile. Ses idées sont éparpillées, il est volubile, mais son discours est cohérent.

#### Le voyage objet du récit

À 21 ans, Jean-Christophe est allé en Asie pour la première fois. Par la suite, il y est retourné sept fois. Étant donné que la culture et la langue chinoises lui sont plus familières, il a préféré concentrer son récit sur ce pays. Le premier séjour, d'une durée de cinq mois lui a permis de parcourir plusieurs pays : Singapour, Malaisie, Kuala Lumpur, Thaïlande, Vietnam, Laos, Népal, Birmanie et Chine. Ensuite, en 2002, après avoir passé quatre mois en Europe, il est retourné en Asie pendant six mois : il a traversé la Mongolie, la Chine (deux fois); il a voyagé du Tibet au Népal à pied, puis de Lhassa à Katmandu. Dans le cadre de ses études universitaires, il a effectué un troisième voyage de quatre mois. Les séjours postérieurs ont duré un ou deux mois, avec pour seul but de continuer à connaître la culture chinoise. Ainsi, le récit de Jean-Christophe porte principalement sur ses deux premiers voyages en Asie, même s'il fait parfois référence au troisième.

Pour Jean-Christophe, voyager est une seconde nature. « Moi, je trouve mon confort dans le fait de passer beaucoup de temps au même endroit, ou de retourner à un endroit. » Selon lui, voyager n'implique pas nécessairement le déracinement, mais plutôt une sorte d'ancrage, défini par un espace-



temps différent. « Je suis volage et volatil. Autant à la maison qu'en voyage. Je ne voyage pas pour fuir, mais plutôt pour me retrouver. » Il se dit un « voyageur romantique ». « Je recherche mes émotions “anciennes”, celles que j’ai ressenties lors de voyages précédents, et ensuite je tente de les revivre et de me rappeler des détails... Puis je me laisse aller. »

#### 4.2.2 Avant le départ

##### 4.2.2.1 La décision de partir : subterfuge de l’ennui

Après avoir terminé le cégep, Jean-Christophe décide de quitter sa ville natale pour aller travailler une année dans les Rocheuses. Il dit ne pas avoir vécu une adolescence très joyeuse : « Je n’étais pas nécessairement sportif, je ne profitais pas de la nature comme je le fais maintenant. J’ai eu un peu de problèmes dans ma famille, des problèmes de santé, etc. Pis j’étais un peu tanné. » En plus, il trouvait sa ville ennuyante : « Je viens de Sherbrooke, c’est un petit milieu. [...] Tu as un cercle d’amis, mais c’est tout, tu n’as pas grand-chose d’autre à faire. Je trouvais que j’avais fait le tour de ce que j’avais à vivre ici. » En travaillant dans l’Ouest, il a économisé assez d’argent pour aller en Nouvelle-Zélande avec un visa emploi-vacances. « J’étais supposé partir deux ans ou deux ans et demi. Je voulais aller en Indonésie, traverser l’Australie et me rendre en Nouvelle-Zélande. Après, mon but, c’était de me trouver un job sur un voilier et d’aller jusqu’à la Terre de Feu. [...] Ça aurait été mon tour du monde. » Finalement, l’itinéraire a changé, et après huit mois de travail en Australie, il est allé en Asie pour la première fois. Le choix de cette destination a été motivé par des raisons circonstancielles, car il allait rejoindre une amie qui y séjournait deux mois.

##### 4.2.2.2 Préparation du voyage : adaptation à l’imprévu

Le premier voyage en Asie a été décidé à la dernière minute, alors Jean-Christophe a tout organisé en un mois.

##### 4.2.2.3 Imaginaire associé à l’Asie et sources de celui-ci : évolution issue des voyages effectués et des intérêts personnels

Avant sa première visite en Asie, Jean-Christophe avait seulement entendu quelques anecdotes sur le Népal et l’Inde et vu – sur Internet, à la télévision et dans les livres – que quelques images de ces pays. Ainsi, il confirme : « Je n’avais rien de fixe, c’est peut-être pour ça que j’ai autant aimé. » Par contre, pour ses séjours subséquents, il avait beaucoup lu sur la Chine, car il était très intéressé par la culture de ce pays. De plus, il avait commencé des études universitaires concernant ce pays.

#### 4.2.2.4 Attentes formulées : à la recherche des valeurs « inversées »

Par rapport aux gens : « J'espérais juste qu'ils [les Asiatiques] ne soient pas comme les Occidentaux. J'aime bien ça ici, mais, en général, je ne me sens pas très content d'appartenir à la catégorie des "Occidentaux", car on est un modèle assez unique de manque de compassion et d'intérêt. [...] Alors, j'imaginai qu'en Asie, où tout est plus dense, le contact ne serait pas nécessairement plus humain, mais plus vrai, dénudé d'artifices. »

#### 4.2.3 L'expérience du voyage

##### L'ailleurs

4.2.3.1 Premières impressions de l'ailleurs et contact initial avec autrui : effrayants, nécessitant un ancrage au déjà « connu »

L'arrivée de Jean-Christophe en Asie a eu lieu à Singapour : « C'étaient de longues minutes après avoir traversé la douane, je respirais l'air, il faisait 45 degrés, je ne comprenais pas ce qui se disait autour de moi, car je ne comprenais pas le chinois. Je pense que pour la première fois de ma vie j'ai senti un peu de peur. » Toutefois, il estime que cette ville a été un bon endroit pour se plonger dans l'ambiance de l'Asie : « Le Singapour est aussi aseptisé [que l'Australie] et leur système, basé sur le système britannique, ressemble au nôtre... C'était une bonne place pour arriver, comme un entre-deux; tu t'habitues à la chaleur et au monde, ainsi qu'au contact. » Ensuite, il suffit de trouver les « bonnes » personnes « qui vont te guider de la bonne manière pour aller à l'hôtel ou qui vont t'aider ».

4.2.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : bonheur et quête de la simplicité

Pendant les premiers jours, Jean-Christophe a ressenti les premiers effets de sa confrontation à la différence : « J'étais dépaysé, mais ce n'était pas un mauvais dépaysement... Rarement j'avais été si heureux. [...] Peut-être j'idéalisais, mais je trouvais que les gens étaient à la hauteur de ce que j'attendais des Asiatiques » (cf. 4.2.2.4). Il lui a donc été nécessaire de s'adapter : « À moment donné, il faut que tu oublies un peu qui tu es. [...] À partir du moment où je suis ailleurs, mes barrières tombent un peu. [...] En voyage, tu as plus la volonté d'essayer. »

Son principal intérêt en Chine, au Népal et en Mongolie, consistait à aller dans les montagnes et dans les communautés de minorités ethniques afin de retrouver la simplicité de la vie : « Pour moi, l'ailleurs, c'est dans la montagne. [...] En montagne il n'y a pas de commerces ou presque pas. Là c'est vraiment ton instinct de survie. Il faut que tu penses à beaucoup de choses, tu ne peux pas utiliser tout

ton bois à brûler parce qu'il n'y en a pas beaucoup. Dès que tu as un peu d'argent, tu fais venir le gaz, un peu de bouffe. [...] Les gens qui sont assez chanceux pour avoir une couple d'animaux, des yaks ou des vaches, vont les utiliser à fond : ils font du fromage avec le lait, du yogourt, et ils vont utiliser le poil. Ils vont même ramasser la merde, pas pour faire du compost, ils la font sécher sur les murs de la maison, ils la tapent, font des galettes, ça sèche au soleil et le reste c'est du combustible. Ils vivent sans électricité, ils sont totalement bien, ils n'ont pas besoin de plus que ça. »

En outre, il remarque qu'il existe une différence dans les activités qu'il a pratiquées avant et après avoir appris à parler le chinois. « Au début, je me promenais avec mon *Lonely Planet* et je me tenais avec des touristes et des Anglais. Quand je suis retourné, je rencontrais encore des touristes, mais j'étais leur interprète, pour les intégrer. Au lieu de rester dans l'auberge à boire, on se promenait, on s'assoyait dans le parc pour passer l'après-midi en regardant les matchs de mah-jong. [...] Avant, je voulais voir des places, après j'allais à l'université pour parler, je cherchais des classes et j'allais rencontrer les étudiants... on faisait des sessions de questions sur la culture. C'est vraiment une immersion. »

Un de ses passe-temps était de prendre des photos : « En même temps, je me suis rendu compte que j'en avais trop pris. Il y avait des places où j'allais juste pour prendre une image, et je réalise que peut-être j'aurais dû juste prendre le temps de m'asseoir à regarder et à écrire comme avant. » Il aime aussi observer les gens, faire ce qu'il appelle du *people watching* : « [En regardant les gens ici,] je peux voir des comportements que j'ai. Ça me permet de me voir à travers eux, comment les gens me perçoivent. Mais quand tu es dans une autre culture, ça ne marche pas, et tu regardes juste pour analyser. »

#### 4.2.3.3 Entre l'*ici* et l'*ailleurs* : une comparaison à l'avantage de l'*ailleurs*

Jean-Christophe fait souvent des comparaisons entre sa culture d'origine et la culture chinoise. Premièrement, il parle de son style de vie : « Ma vie en Asie... ma vie... ce que je vis là-bas, et comment je le vis, est à l'opposé de ce que je vis ici. Ici ma vie est compliquée, ma job est compliquée, mes relations sont compliquées, tout est compliqué. » Deuxièmement, il remarque une différence de valeurs : « Là-bas, il n'y a pas de morale... Ben, [ils n'ont] pas les mêmes barèmes. Il y a beaucoup de morale au niveau des relations humaines, le sens du respect, etc.; mais il n'y a aucun respect au niveau des animaux ou de l'environnement. » Aussi en Chine, « il y a un méga-esprit communautaire que même nous dans la ville, où on est moins d'habitants par kilomètre carré, on n'arrive pas à créer ». Troisièmement, dans la rencontre avec autrui : « Si, ici, je suis dans le métro ou dans l'autobus, je ne vais pas nécessairement chercher à établir le contact avec les gens, je vais écouter ma musique. Tandis

que là-bas, je parle au monde. Tu fais une *joke*, tu parles... les gens qui te fixent, tu leur dis "salut" et ils viennent te parler. Ici, j'essaie de rester loin. »

#### 4.2.3.4 Le rapport au temps : optimisation de l'emploi et de l'appréciation du temps

« Quand je suis en voyage, je suis en voyage. » Jean-Christophe essaie toujours d'avoir une discipline et d'optimiser son emploi du temps afin de pouvoir faire beaucoup d'activités. « En général, je me levais le matin pour aller faire du jogging, déjeuner. Je n'aime pas me lever après neuf heures du matin, je trouve que c'est du gaspillage, même si je n'ai pas dormi beaucoup. » Aussi, « quand je suis ailleurs, je trouve que le temps passe mieux. [...] J'apprécie mieux, je suis plus contemplatif. » De ce fait, le temps devient aléatoire : « Le seul lien au temps que j'ai quand je suis en voyage, c'est que je sais qu'il y a 24 heures, qu'éventuellement il faut que je bouge d'une place à l'autre, pis que j'ai un billet de train à acheter. Tu as certains délais. Je vais faire des choses dans une journée et je vais oublier de dîner, pis à moment donné je regarde l'heure, il est six heures du soir... *Wow!* »

#### 4.2.3.5 Le rapport à l'espace : tributaire du nombre d'habitants et indice de leurs relations

En Chine, le rapport à l'espace se tient dans les extrêmes : « Soit de grands espaces ou sinon, on ne parle même pas d'espace, on parle de claustrophobie. C'est hors des échelles qu'on connaît ici. » En conséquence, même si parfois c'était difficile, Jean-Christophe changeait ses barèmes afin de mieux s'adapter. « Moi, à part de vivre dans un pays où il y a de l'espace, je passe la moitié de la semaine dans le bois. Au chalet, il n'y a personne, je n'ai pas de voisins, le soir je n'entends aucun bruit, je *checke* les étoiles, il n'y a pas une voiture qui passe. » En plus, « j'ai un peu de misère avec la sueur, les microbes, je suis un peu hypocondriaque... Ça m'écœure d'être dans un métro où il fait 40 degrés, avec cinq mille personnes, et que le monde sue. Je n'aime pas ça, je me sens inconfortable. » De plus, les Chinois utilisent beaucoup l'espace public. « Les gens ne sont pas souvent chez eux. Ils mangent beaucoup au resto, trois fois par jour. Ils utilisent les parcs, les autobus, n'importe quoi. [...] Là-bas, les gens sont plus extravertis. Si, ici, tu penses que quelqu'un parle fort au téléphone, tu n'as rien vu. Les Chinois crient au téléphone et tout le monde en même temps. Ici on a de la gêne un peu. [...] Même quand tu prends un taxi, le chauffeur de taxi va péter, va roter, va cracher, il crie. [...] Ici les gens vont faire la file pour attendre l'autobus, là-bas non. Là-bas, ça se frappe, il faut jouer du coude. [...] À la limite, tu trouves ça drôle, mais c'est *tough* quand même, le rapport à l'espace. »

#### 4.2.3.6 L'exotisme : étonnement initial et émerveillement renouvelé

L'exotisme se vit pour Jean-Christophe comme « la sensorialité poussée à son max ». Cependant, « pour moi, comme j'ai voyagé souvent, loin et longtemps, l'exotisme veut plutôt dire *être dépaycé*. Et pour moi, c'est [un état] difficile à atteindre. » Dans le cas de l'Asie, « la première fois, j'étais encore très jeune, j'avais peu d'expériences de vie et de voyage, donc tout a été exotique. La Mongolie pour son climat, la barrière de la langue, son mode de vie, etc. La Chine, pour avoir traversé un *no man's land* à pied pour m'y rendre, pour avoir vu des lépreux, pour avoir survécu à 45 degrés à l'ombre. » Même après avoir visité huit fois la Chine, ce pays lui paraît encore exotique selon certains aspects. « Le fait que j'ai appris la langue fait en sorte que j'ai accès à tout un bagage auquel le profane n'aura pas accès. Pour moi, l'exotisme dans ce cas-là, c'est le simple contact avec les gens. »

Lors du premier voyage, tous ses sens ont été mis à contribution : « Tout ce que je mangeais goûtait plus, c'était comme décuplé, exponentiel. » Par exemple, « je me levais le matin et j'allais m'acheter un ananas au coin de la rue et il me semble qu'il goûtait bon; le soir, boire la bière en mangeant un plat de poulet épicé au bord de la mer... Je n'avais jamais vécu ça de cette manière. » Aussi, en parlant d'émerveillement, il affirme que les plus belles images dont il se souvient sont liées à la montagne. Soit un pré vert à 4000 mètres d'altitude avec des yaks qui broutent, un pic de 8000 mètres à l'Everest ou une avalanche dans l'Himalaya. « Pour moi, c'est la beauté de ça. En montagne, on dirait que l'herbe est plus verte, la neige est plus blanche. »

En même temps, il y a des irritants. « Une chose qui me choquait, c'était de me faire demander à Bangkok ce que je voulais baiser : un chien, un cochon, un enfant de deux ans, six ans, une femme, un transsexuel, etc. » Autre situation majeure : « Il n'y a aucun Chinois qui a du souci pour l'environnement. Les gens en bateau qui lancent leurs trucs par dessus bord, tu en vois tout le temps. [...] L'eau n'est jamais bonne à boire, il faut acheter tout le temps de l'eau de source, il y a des bouteilles partout. [...] Les abus, les usines qui versent leurs produits chimiques dans la rivière. Ce sont des choses qui choquent, qui font en sorte que je ne pourrai jamais être part entière de leur société. »

#### La rencontre de l'Autre

##### 4.2.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : porte d'entrée de l'inclusion sociale

Lors des deux premiers voyages que Jean-Christophe a faits en Asie, la langue lui a imposé des limites. En Malaisie et au Vietnam, il parlait en anglais et au Laos, plutôt en français. « J'avais appris à dire quelques mots dans leur langue pour au moins saluer les gens. Je ne vais nulle part sans apprendre au

moins quatre, cinq mots : “Allô, comment ça va?” Ça, les gens apprécient. Ça démontre au moins un intérêt. » Sinon, il communiquait par des gestes ou des dessins.

À partir du troisième séjour, il avait appris le chinois, ce qui a totalement transformé son rapport à la culture. « Tu ne peux pas comprendre la Chine si tu ne parles pas le chinois. [...] Là, j’ai réalisé comment la langue, c’était important. J’étais comme un poisson dans l’eau... Tu comprends que leur façon de faire et d’aborder, ce n’est pas comme ici [il n’explicite pas vraiment la différence]. Parfois, ils ont peur de t’approcher parce que tu es différent. Quand ils voient que tu parles leur langue, il n’y a plus de gêne et ils deviennent les plus amicaux au monde. Parler la langue, ça change tout... le rapport à l’autre. [...] Ça m’a ouvert les portes et j’ai fait des contacts. » Toutefois, parler la langue peut également devenir épuisant : « Ça demande beaucoup, surtout quand tu parles une autre langue, tu réfléchis; la conceptualisation, ce n’est pas la même chose, il faut que tu t’expliques beaucoup. [...] Si tu veux dire que tu n’aimes pas telle affaire, tu essaies de ne pas le dire littéralement, de faire des nuances, mais ça ne s’explique pas bien et à la fin tu es complètement crevé. »

#### 4.2.3.8 Rencontre et reconnaissance de l’Autre : remaniement des repères découlant de la connaissance de la langue

En retournant en Chine et en parlant avec les gens, « j’ai compris ce que j’avais manqué la première fois. C’est facile de juger les gens selon ce que tu penses, quand tu as une idée. Je me suis fait dire que les Chinois étaient des colons et que tout ce qu’ils faisaient, c’était pour annihiler le peuple tibétain. Je n’avais pas compris qu’il y avait une différence entre les Chinois et leur gouvernement. À force de retourner et de parler au monde pour mieux apprendre la langue, j’ai compris. » Pendant le troisième voyage, Jean-Christophe a rencontré des étudiants afin d’échanger sur divers sujets et se familiariser avec leur façon de penser. Il répondait à toutes les questions qu’on lui posait « pour avoir l’air le plus ouvert possible, pour pouvoir établir de bons contacts. J’aime penser que, quand je vais rencontrer quelqu’un, il va se souvenir de moi. »

Selon lui, la relation avec autrui est, à quelques exceptions près, reliée à nos propres besoins : « En voyage, tu ne peux pas passer très longtemps avec les gens que tu rencontres, c’est ça le voyage aussi. » La réalité, c’est qu’à moment donné, « tu te tannes. Chaque personne que tu rencontres, c’est un peu la même chose. [...] Tu ne veux pas passer ta journée à rencontrer des gens, tu cherches quelque chose de spécifique. » Cela dépend aussi de nos intérêts : « Ce que je voulais, c’était de rencontrer les gens plus âgés, qui ont connu la Chine à une autre époque, qui pouvaient plus me parler de moments marquants de l’histoire. » Ou, « quand je suis à quelque part et que mon but c’est de perfectionner la

langue, je vais rencontrer quelqu'un. Mais je ne cherche pas à connaître toute la vie de cette personne. C'est juste qu'à travers la vie de cette personne, je vais être capable d'aller tirer ce que je cherche. Pour vrai, ce n'est pas pour être méchant, mais j'ai assez d'amis dans la vie. C'est tout le temps le *fun* de rencontrer de belles personnes, mais quand tu rencontres des gens *cool*, tu le sens et ça devient naturel. Des gens avec qui tu t'entends bien. Je ne cherche pas non plus à rencontrer un meilleur ami à chaque fois. J'établis un contact, je vais voir les limites de ce que je peux faire avec cette personne. » Il peut arriver aussi que les gens ne veuillent pas parler non plus, « ils font semblant de ne pas comprendre ta façon de parler. Ceux qui te parlent sont plus ouverts et cela me motive à continuer. »

D'autre part, exprimer son opinion n'est pas toujours facile à faire. Une fois, Jean-Christophe et son amie se promenaient dans un village au Laos et ils ont rencontré un jeune homme qui parlait français. Il les a invités à aller chez lui; il y avait cinquante personnes assises à la table et ils sont restés à manger. « Les gens nous posaient des questions sur notre pays... "Quand vous êtes-vous mariés?"... Nous, on expliquait que dans notre pays les gens ne se marient plus. On ne voulait pas leur dire que oui, elle était mon amie, mais qu'elle était un peu plus aussi... Des fois, on camouflait la réalité pour ne pas les choquer. Parce que j'ai déjà choqué des gens sans m'en rendre compte, juste par mes réponses ou ma façon d'être. » Dans d'autres situations, « la langue, ce n'est pas assez, parce que tu ne partages pas la même culture. [...] J'ai eu des discussions très vives avec des Chinois sur des sujets [à propos desquels] on ne coïncidait pas... comme la liberté. Ce n'est même pas que tu ne peux pas dire tout ce que tu penses. En Chine, il y a des concepts qui n'existent même pas. "Liberté" si tu traduis mot par mot du dictionnaire français au chinois, ce n'est pas la même chose. [...] Ça dépend des sujets, on ne traite pas de la même façon la politique, les relations sociales, les relations hommes-femmes. [...] La langue ne suffit pas pour tout exprimer, alors il y a des limites. La seule chose que je pense qui peut remplacer ça, c'est le temps qu'on donne ou que tu passes avec la personne. »

Il considère aussi être plus empathique ailleurs que dans son propre pays. L'empathie « c'est la compréhension de la situation de l'autre... Ça serait lié aussi à la compassion. » Par exemple, en Inde, « quelqu'un de caste inférieure qui ramasse la merde, tu ne vas pas aller lui parler de voyage, ce n'est pas approprié. Je ne suis pas sûr que cette personne soit dans une situation de vivre une espèce de rêve à travers ton récit. Des fois, les gens, qui ne peuvent pas voyager à cause de l'argent ou pour X raisons, vont vivre un peu à travers tes histoires, mais il y a des gens à qui tu ne peux pas dire ça. »

#### 4.2.3.9 Occasions de rencontre : en harmonie avec le voyageur « différent », rire et échanger avec les habitants du pays

Jean-Christophe est parti seul; cependant, il rencontre souvent d'autres voyageurs « parce que les soirées deviennent longues. Le jour, c'est correct, car tu peux te divertir, mais c'est le soir que ça devient long. » D'ailleurs, il se sentait plus en sécurité en étant avec quelqu'un pour parcourir de grandes distances. « Par contre, j'essayais de choisir des gens qui n'étaient pas communs [de même origine que moi]. En Chine, j'ai voyagé un bout de temps avec une Japonaise, c'est plus sympathique que voyager avec un Canadien... parce que c'est une Japonaise. Un autre bout de temps, j'ai voyagé avec des Israéliens. [...] Tous les Israéliens que j'avais rencontrés avant, je trouvais qu'ils l'étaient complètement... quasiment à la limite d'être mesquins. J'ai rencontré une *gang* qui était vraiment *cool*. Je me suis dit : "Je vais passer du temps avec eux, ça va me faire changer un peu mon idée, ils vont peut-être m'expliquer des choses". [...] J'ai déjà voyagé aussi avec un Nord-Coréen. Lui, pour qu'il devienne mon ami, il a fallu que je lui dise que mon rêve dans la vie serait que les États-Unis explosent... Je trouvais ça irréal. »

La rencontre avec les Asiatiques était, en général, avec des personnes liées à l'industrie du tourisme. « C'était difficile de rentrer en contact avec des gens qui voulaient juste te parler. [...] Mais, c'est arrivé souvent qu'on s'est fait héberger chez les gens. » Aussi, Jean-Christophe a compris qu'en Asie la meilleure façon d'établir un contact, c'est souvent avec l'humour : « Je m'en fous d'avoir l'air imbécile et de me mettre dans une position afin que l'autre rie, et là, ça devient facile, le contact, même si on ne peut pas communiquer vraiment. [...] Finalement, on se demande toujours les mêmes choses. Les gens se rendent compte que tu n'es pas si différent. » En Mongolie, il s'est promené quelques jours dans une vieille ambulance avec un chauffeur. Ensuite, il a rencontré un guide accompagné de sa petite fille de dix ans et de deux chevaux. Ils sont arrivés jusqu'au Kazakhstan ensemble. « C'était la fille, Numin, qui parlait anglais et qui faisait l'interprète entre moi et son père. Après, on est revenus sur nos pas et finalement, ils se sont arrangés pour me trouver une jeep qui allait m'amener à la capitale. »

Lorsqu'il était en Chine, on l'a mentionné précédemment, il a rencontré des étudiants universitaires. « À la gare, il y a des gens qui viennent de partout en Chine. Je connais Beijing comme le fond de ma poche, alors je *spotais* les groupes d'étudiants chinois et j'allais leur parler en faisant une *joke*. Mettons qu'ils prenaient le train à dix heures le soir, donc je leur proposais de faire un tour de la ville et je payais leur consigne et le souper, car ils n'avaient pas d'argent... et je pratiquais. » À un moment donné, il a rencontré dans le train une femme haut placée au ministère des Finances : « La fois suivante que je suis allé à la ville, elle a envoyé quelqu'un me chercher à l'aéroport et j'ai eu mon *appart* à



Beijing. Je me sentais mal parce que c'est du parti communiste... Mais, tu te fais inviter à des soupers, j'allais dans les meilleurs restos avec ses amis, on se ramassait cinquante à la table, à boire comme des fous. » En général, « ce que je cherchais c'était de me faire inviter en quelque part ou de réussir à inviter quelqu'un en quelque part. Je me suis retrouvé vraiment dans de belles situations. Tu rencontres quelqu'un dans la rue : "Tu es occupé? – Non. – Veux-tu qu'on aille manger ou prendre une crème glacée?" Tu parles, c'est vraiment *random*, après ça tu ne revois plus cette personne. »

#### 4.2.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels (N) : apprentissage issu de l'expérience et comparaison entre cultures

Après avoir été exposé plusieurs fois aux différentes cultures asiatiques, Jean-Christophe a découvert quelques mœurs qu'il sait maintenant devoir respecter. Par exemple, « en Asie, [ne pas] faire perdre la face à quelqu'un, c'est la chose la plus importante dans la culture, c'est ça qui régit un peu les relations sociales ». Par rapport à la modestie : « Il y a une façon de répondre, si par exemple quelqu'un te dit que tu fais bien quelque chose, tu dois dire : "Non tellement pas, je suis loin de ça." Tu ne dis pas "merci". » En outre, « les Chinois vont s'offusquer si tu dis quelque chose de déplacé ou quelque chose de pas correct; ils sont *rough*. Après c'est difficile de regagner la confiance. » Lorsqu'il étudiait à Beijing, il habitait dans des résidences universitaires. Il y a eu quelques bris qu'il a rapportés à la personne responsable. « À un moment donné, j'ai dit, peut-être qu'avec mon accent : "Il me semble que ça arrive souvent, c'est qui votre réparateur? Je pourrais peut-être lui apprendre comment ça marche." [...] La personne était vraiment frustrée, car c'était comme de dire : "vous êtes complètement incompetent, vous n'avez rien à faire". Pour le reste de la session, je l'ai perdue, elle ne me faisait plus de faveurs. » À l'égard des valeurs familiales, il remarque ceci : « Il y a aussi l'entraide, la piété filiale, le côté familial. Comme au Japon, dans une même maison, tu as la grand-mère, le grand-père, la mère, le père, les enfants. Et les enfants vont rester là jusqu'à 30, 32, 35 ans... Au moment où ils se marient, ils partent. »

Il a aussi beaucoup aimé son expérience au Japon : « J'ai trouvé fabuleux le Japon, malgré que c'est extrêmement complexe aussi. » Comprendre les codes sociaux, c'est important, voire vital. « Des fois, c'est difficile de savoir ce que tu peux et ce que tu ne peux pas faire. Un jour, je me promenais dans la rue, et là-bas au lieu de te donner des *flyers*, ils impriment la publicité dans des paquets de *Kleenex* et ils donnent ça au monde. J'en ai pris un et je me suis mouché; là, d'un coup, tout le monde autour de moi arrête de marcher et me regarde. Tu ne peux pas faire ça en public, c'est extrêmement impoli. [...] Quand tu manges, c'est bien vu de faire du bruit avec ta bouche et de rien laisser dans ton assiette. [...] C'est implicite que si tu es à quelque part et qu'il y a une personne âgée, tu la laisses passer; si elle est

en arrière, tu la laisses passer devant toi, même s'il y a encore cinquante personnes devant toi. » Contrairement à ce qu'il pensait, le Japon est un pays plus conservateur que la Chine : « Ils sont beaucoup plus proches de leurs racines, de la piété filiale, de l'amour de la patrie, etc., parce qu'ils sont plus intacts. [...] Je suis allé en Chine avant d'aller au Japon, puis j'avais l'idée inverse de chaque pays. Je pensais que la Chine, ça serait très conservateur, valeurs ancestrales... et que le Japon serait débridé, que je verrais des putes, pis finalement, ce n'est pas ça du tout. »

#### (N) Inde : l'altérité extrême

L'Inde, c'est un autre monde : « Quand tu arrives en Inde, c'est *rough*; tu as besoin d'une période d'adaptation : langue, bouffe, odeurs. En plus, c'est crasseux et sale. [...] Le système de castes prend beaucoup de place. Il y a des gens qui ne voudront pas te parler parce qu'ils appartiennent à une certaine caste. Tu tombes dans un autre registre. [...] Tu ne vas pas voyager en Inde comme tu voyages ailleurs. Ça prend une coche d'ouverture d'esprit de plus. »

##### 4.2.3.11 Regard de l'Autre sur soi : entre curiosité de bon aloi à curiosité invasive

L'idée que Jean-Christophe avait des Asiatiques (cf. 4.2.2.4) s'est vite arrêtée : « Je n'avais jamais été en minorité ailleurs, et lorsque tu es en minorité, c'est différent, car tu as le regard des autres qui n'est pas le même. Je me suis toujours considéré normal, car ici je fais partie de la majorité, je n'ai jamais eu des regards posés sur moi comme ça. Au début, je pensais que les gens me trouvaient sympathique parce que j'étais différent; finalement, tu te rends compte qu'ils ne sont pas intéressés par ce que tu es, mais par ce que tu représentes. » Il considère qu'en général les gens voulaient tirer quelque chose de lui. « En Asie, il y a des gens qui cherchent à te "fourrer". C'est difficile de sortir de cette relation, parce que tu es l'Occidental... le Blanc. » D'un autre côté, les gens sont extrêmement curieux. « Je dormais dans un train et quand je me suis réveillé, il y avait des gens qui me flattaient le cou, qui me touchaient la pomme d'Adam, les poils de bras. Des hommes, des femmes, surtout des hommes [...] C'est vraiment fatigant! Parce que tu n'as jamais un moment libre. Tu es sollicité à tous les moments de la journée; dans la rue tu te fais aborder tout le temps, tu te fais regarder, tu te fais épier, tu te fais quêter. Mais ce n'est pas la fin du monde; j'aime mieux ça qu'aller à quelque part et me faire ignorer. »

##### 4.2.3.12 Réflexions en solitaire : les risques de se plonger dans les zones plus ou moins sombres du soi

En voyage, Jean-Christophe écrit beaucoup : « Je regarde une image et je la décris en mots, en détail. » L'écriture est aussi une manière de mettre en forme, et du coup, de relativiser afin de mieux

comprendre ses expériences. « Des fois, je pensais que les gens étaient cons, mais ça, c'était parce que je ne comprenais pas. Aussi, des fois, tu es peut-être juste jaloux parce que les autres ont du *fun* et que tu ne comprends pas la langue. Tu es comme à la merci de toi-même, ça devient noir et, pour ça, c'est bon, l'écriture. Ça m'a permis de rester sain d'esprit. » D'ailleurs, la raison pour laquelle il a appris le chinois, qu'il est retourné en Chine et que maintenant c'est un pays qu'il apprécie, c'est parce qu'il en est parti fâché la première fois. « Je disais systématiquement à tout le monde de ne pas aller en Chine, que c'était la merde et que les gens étaient cons. Après je me suis dit que non, que peut-être j'avais manqué quelque chose. » Il remarque spontanément que depuis qu'il a appris la langue, il n'écrit plus. Comme parler avec les autres lui demandait beaucoup d'effort avant qu'il apprenne la langue, nous pouvons penser qu'il n'écrit plus, ou moins, parce qu'il en avait moins le temps.

#### Quotidienneté et survie élémentaire

##### 4.2.3.13 Insertion dans le quotidien : nomade qui échange et qui emprunte la socialisation-repas

En parlant de routine, on peut dire que le voyage à pied devient une routine en soi. « J'ai traversé le Tibet jusqu'au Népal et après je me suis rendu au canevan de l'Everest; j'ai marché pendant un mois et demi. Alors tu te réveilles à six heures du matin, tu "pactes" ton sac, tu déjeunes, tu marches huit, dix heures, tu trouves une place pour dormir, tu manges, tu dors et tu recommences. » Pendant cette période, il a rencontré des nomades qui arrivaient à cheval au milieu de la nuit et qui rentraient dans sa tente pour se réfugier. De la même façon, ça lui est arrivé de passer la nuit dans une yourte, en compagnie d'inconnus qui ont partagé leur nourriture et leur boisson avec lui : « Ils t'aident en espérant qu'un jour quelqu'un les aidera s'ils en ont besoin. [...] Des fois, tu n'as rien et quand tu as quelque chose, tu le partages avec les autres. Au marché, il n'y a pas de légumes; quand tu en trouves, tu ne les gardes pas pour toi tout seul. »

Afin de s'intégrer à la culture ou au quotidien des autres, Jean-Christophe se faisait souvent inviter chez quelqu'un. « J'allais de bonne foi si quelqu'un m'invitait chez lui, même si j'étais dans des endroits un peu bizarres... Ça finissait toujours bien. Tant que ça ne devient pas une orgie ou une situation pas sécuritaire, c'est correct. Parce que les gens qui sont propices à t'inviter facilement chez eux, ne sont pas nécessairement les plus *clean* ou avec la petite famille. Souvent ils vont t'inviter prendre un coup. Je suis déjà allé à une fumerie d'opium, c'était la déchéance totale... Mais c'était intéressant pareil. »

Manger peut aussi être un instrument de socialisation en Chine. « Manger te permet de rencontrer du monde. Cela peut changer ton voyage et les gens veulent que tu apprécies le repas. Avant je ne savais pas quoi commander et, dans le premier voyage, je trouvais que je n'avais pas bien mangé. J'ai l'impression que manger c'est un moment important de la journée. Ici on a un peu dévalorisé ça; là-bas tu prends le temps de souper à chaque soir. Ça démontre comment ils sont. Ici, on commande notre petite assiette; là-bas, les tables sont tournantes et tout le monde mange ensemble. »

#### 4.2.3.14 Rythme du voyage et survie comme mot d'ordre (N)

À l'époque de ses premiers voyages, Jean-Christophe n'avait pas beaucoup d'argent. Il restait souvent chez quelqu'un qu'il connaissait, sinon il avait son équipement de camping et il dormait là où il le pouvait. Les gens qu'il rencontrait en général étaient des personnes liées à l'industrie du tourisme. Dans ce cas, le contact cherchait à satisfaire « tout ce qui concerne ton instinct de survie comme manger, dormir, te déplacer, etc. »

Après avoir passé la journée à se promener et à parler dans une langue étrangère, le soir, il était complètement épuisé. « En Chine, je dormais plus, parce que ça me fatiguait plus. Fait que, rendu le soir, je rentrais [à la résidence universitaire], je prenais une douche qui durait genre vingt minutes et après ça je ne voulais pas parler à personne; je mettais de la musique, je me couchais dans mon lit, je lisais un livre pendant trois heures au lieu de sortir avec des amis. [...] En Mongolie, je dormais avec des gens; en Chine, je dormais tout seul; c'est ça qui m'a sauvé et m'a permis de rester six mois en Chine; il faut que tu aies un peu d'intimité parce que le reste du temps tu n'en as pas. Tu es tout le temps avec des gens. Je trouve ça difficile même de penser à des moments où j'ai été tout seul, à part le soir. »

En ce qui a trait aux épreuves physiques, il mentionne qu'il est tombé très malade au Népal : « J'ai *toughé* ça une couple de semaines, mais je perdais beaucoup de poids. Pis tu sais, je vomissais beaucoup, c'était comme une grosse gastro, sauf que c'était tropical... alors j'ai décidé de revenir. »

#### 4.2.4 Le retour du voyage

##### 4.2.4.1 Réintégration à l'ici : la tête ailleurs

Il précise qu'au retour du premier voyage, pour lui, l'Asie, ce n'était pas fini : « J'avais vu tellement de belles choses. [...] Je n'ai pas arrêté de penser à retourner à partir du jour où j'ai quitté, jusqu'au moment où je suis reparti. » Il s'est donc concentré à travailler et à économiser l'argent pendant huit

mois afin de pouvoir retourner. Après le deuxième voyage, « je suis revenu m'installer ici et j'ai commencé mon bac. J'étais *down* et je trouvais ça *tough* [il ne précise pas pourquoi]. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à y retourner encore. »

#### 4.2.4.2 Interprétation de l'altérité : le bien-être trouvé pour soi, voire pour son identité

L'Asie représente le bonheur pour Jean-Christophe. « Une fois dans ma vie, je me suis senti aussi bien, tellement bien, et après ça je n'ai jamais réussi à retrouver ça... sauf quand je suis retourné sur mes traces et que j'ai fouillé un peu... J'ai démêlé des choses. [...] Quand tu as 21 ans, tu apprends à vivre, tu as tes premiers poils... Tout est nouveau. »

Qu'est-ce qu'il retient de ses voyages? « Tout. C'est ça qui fait la personne que je suis en ce moment. Sauf que j'oublie des fois, ou je perds patience pour des conneries; quand je sais qu'en voyage, c'est le pain de tous les jours. C'est ça qui a construit ma personnalité. Je suis tout le temps parti; c'est ça, par exemple, qui a changé ma vie; parce que ma vie maintenant n'est pas très matérialisée. »

#### 4.2.4.3 Raconter le voyage aux autres

Les gens ne s'intéressent pas aux expériences de voyage. Ainsi, « toi, tu t'y intéresses dans le cadre de ta recherche, mais en général les gens ne me posent pas de questions par rapport à mes voyages. J'ai deux ou trois amis qui ont voyagé comme moi. J'ai été dans quarante pays, et je ne compte pas le nombre, mais quand même... Les gens ne sont pas intéressés... Les jeunes, un peu, quand on a des affinités. »

#### 4.2.4.4 Nouvelles attentes : retrouver une forme de sens, le chinois, et faire un film

Lorsque Jean-Christophe s'est préparé à partir pour son deuxième voyage, il l'a souhaité meilleur que le premier : « Pas nécessairement mieux, mais je pensais que j'étais plus mature pour le faire. [...] Je voulais un peu aller retrouver ce que j'avais laissé. J'avais laissé une partie de moi derrière. Je me disais qu'il fallait que je retourne avant que ça s'efface. »

Aussi, « il y a eu un moment de ma vie où mon seul but était de devenir très bon en chinois, pas pour travailler et faire de l'argent – je suis heureux dans ce que je fais – mais juste pour dire qu'il y a eu une chose que j'ai voulu faire dans ma vie. Et pour dire que je fais partie de la *gang*. En Chine, quand tu dis que tu es Canadien, ils vont tout le temps te dire deux noms : Norman Bethune et Dashan. »

Il veut notamment continuer à voyager et désire retourner au Tibet, au Japon et au Népal. Il aimerait aussi apprendre d'autres langues. « J'aimerais vivre cette vie jusqu'à soixante-dix ans. [...] C'est un *drive*. » Il a de nouveaux projets en tête : « Je vais essayer de faire peut-être une autre chose... Un petit film, un peu dans le style de *Ce qu'il reste de nous*<sup>206</sup>, mais moins engagé. Il y a beaucoup d'autres enjeux. Il y a plein de problèmes que personne ne connaît. »

---

<sup>206</sup> *Ce qu'il reste de nous*, film réalisé par François Prévost et Hugo Latulippe, ONF, Canada, 2004, 76 min 37 s.

## PHILIPPE

### 4.3 Philippe : voyage pragmatique

#### 4.3.1 Portrait

Philippe est un Montréalais de trente ans. Il est ingénieur mécanique dans le secteur métallurgique et détient un poste de consultant en gestion de projets. Il a eu l'occasion de voyager assez jeune avec ses parents; ils sont allés ensemble quelques fois aux États-Unis et en Europe. À l'âge de 21 ans, il a fait son premier séjour d'un mois, seul en Europe.

Lors de notre premier entretien, Philippe répondait aux questions d'une façon brève et ponctuelle. Au cours de la deuxième rencontre, son récit était plus détaillé.

#### Le voyage objet du récit

À 28 ans, il est parti sept mois en Asie et deux mois en Australie. Il est allé au Japon, en Chine, au Vietnam, au Cambodge, au Laos, en Thaïlande et en Malaisie.

Philippe se considère comme ouvert aux cultures et se dit disposé à faire de nouvelles expériences. Il n'a pas peur de s'aventurer hors des sentiers battus. Il aime prendre le temps de découvrir un endroit et de frayer avec la population locale. D'après son discours, il semble être une personne pragmatique, souvent il va faire référence aux aspects « pratiques » du voyage plutôt qu'à l'introspection.

#### 4.3.2 Avant le départ

##### 4.3.2.1 La décision de partir

Philippe travaillait comme ingénieur dans une entreprise de moulage de pièces plastiques. C'était son deuxième emploi et, après un an, il s'est rendu compte qu'il n'aimait ni l'entreprise ni son travail. « Ça aurait pu être bien, mais il n'y avait aucune direction dans l'entreprise pour faire changer les choses et espérer que ça aille mieux... Pis j'ai décidé de partir. » De plus, il voulait depuis longtemps voyager. Après avoir terminé son baccalauréat en 2002, il n'avait effectué qu'un voyage de quatre mois en Europe.

À l'époque, le contrat professionnel de son ami qui habitait à Tokyo arrivait à échéance, alors ce dernier a voulu aussi partir en voyage. Ainsi, ils se sont organisés pour partir ensemble. Au départ, la destination était plutôt l'Europe de l'Est ou l'Amérique du Sud. « L'Asie, ça ne m'intéressait pas tant que ça. Mon ami l'avait visité un peu et j'en profitais. » Mais, « quelques mois avant [le départ], son contrat a été prolongé et il a eu l'occasion d'aller travailler à Londres. Donc, il ne voulait plus partir, mais moi j'ai décidé de partir quand même. [...] J'avais déjà organisé tout pour l'Asie, j'avais tout lu sur l'Asie et ça m'intéressait de plus en plus. »

#### 4.3.2.2 Préparation du voyage

Philippe a passé quelques mois à magasiner son billet d'avion et à s'informer sur l'Asie en général. Il n'avait pas un itinéraire bien précis, mais il savait quels pays il visiterait.

#### 4.3.2.3 Imaginaire associé et sources de celui-ci

« Sincèrement, je ne m'imaginai rien du tout. [...] Je n'avais pas imaginé comment les gens étaient non plus », explique Philippe. En ce qui concerne l'Asie en général, il s'était informé en consultant des livres de voyage et des forums de voyageurs sur Internet. « Sur Internet, j'ai découvert un site qui s'appelle *Wikitravel*; l'information, là, est beaucoup plus à jour ou c'est la même que celle qu'il y a sur *Lonely Planet*. [...] J'ai quelques sites d'auberges où tu peux voir les commentaires d'autres personnes. »

#### 4.3.2.4 Attentes formulées

« Je m'attendais surtout à ce que les gens soient gentils et *open* avec les touristes, mais c'est tout. Je n'avais pas d'autres illusions [sic] sur comment ça allait être. »

### 4.3.3 L'expérience du voyage

#### L'ailleurs

##### 4.3.3.1 Premières impressions de l'ailleurs et contact initial avec autrui : choc linguistique et accueil avenant

L'arrivée au Japon a été un choc pour Philippe : « C'était tout un choc parce qu'au Japon, c'est une écriture différente. [...] Je ne comprenais aucun mot de la langue, je ne comprenais aucun signe, je ne comprenais rien. Et il y avait très peu de personnes qui parlaient autre chose que le japonais. [...] »



C'était ma première fois dans une culture aussi différente... C'est assez spécial. » En plus, « des Asiatiques, j'en ai vus, mais là, ne voir que des Asiatiques, c'était quand même un choc visuel ».

Son ami lui avait déjà donné quelques recommandations à suivre en arrivant à l'aéroport : « Tu achètes ton billet de train pour touriste à l'extérieur du pays. En arrivant à une gare de train là-bas, tu vas au bureau et ils te donnent une passe avec une photo. [...] En rentrant, il y a quelqu'un qui est venu quasiment me prendre par la main, a pris mon passeport, mon billet, elle a tout rempli devant moi, elle m'a redonné la passe... Ça a pris quelques minutes et c'était fait. Ça a vraiment été facile. »

#### 4.3.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : rencontres sur la base de loisirs privilégiés

Après avoir passé deux semaines au Japon avec son ami, Philippe est parti seul en Chine. À Beijing, son adaptation s'est faite aisément : « En quelques jours, parce que je suis arrivé à une auberge de jeunesse. [...] C'était presque plein, mais pas trop de monde, pis les gens qui travaillaient là étaient très gentils. Tous des Chinois, il n'y avait pas d'expatriés. »

Il est resté huit jours à Beijing, mais il aurait aimé y séjourner plus longtemps : « C'est une très belle ville. Une ville qui bouge, où il y a plein de choses à voir, plein de musées. C'est aussi le *fun* juste de marcher dans les rues, voir les gens jouer aux cartes, jouer aux échecs sur un coin de rue, se promener dans le parc... C'est vraiment bien. » Lorsqu'il était en « mode vacances », Philippe visitait surtout les musées et les lieux touristiques. Après, « je m'arrêtais plutôt dans des cafés, je marchais simplement dans la rue, je regardais, je magasinai un peu ». En général, sa curiosité faisait en sorte qu'il avait envie « d'aller visiter, d'aller voir le pays, pas de me saouler tous les soirs ». Un autre de ses intérêts pendant ce voyage était la plongée sous-marine. Il s'est installé quelques mois à l'île de Ko Tao où il a travaillé dans une école de plongée. Ensuite, il est allé à Ko Similan pour embarquer dans un *liveaboard* : « On se logeait, on mangeait, on plongeait... La première plongée était à six heures trente du matin, on sortait de l'eau, on mangeait, on se reposait, on plongeait... Ça, cinq fois par jour. C'est vraiment intéressant. »

En ce qui concerne la photographie, il dit : « Je ne suis pas très photo, donc j'en ai pris... mais pas tant que ça. [...] Pas de moi, un peu des gens. Beaucoup de paysages et de monuments... même les gens, je n'ai pas tant que ça. » Au début, il prenait beaucoup de photos, mais avec le temps cette activité a pris moins de place. « Ici, je ne sors pas mon appareil tous les jours pour prendre des photos. C'est long, dix mois. »

#### 4.3.3.3 Entre l'*ici* et l'*ailleurs* et entre l'*ailleurs* et l'*ailleurs* : la comparaison oscillant entre ressemblances et différences

Lors de nos entretiens, Philippe a établi des comparaisons, mettant en évidence les ressemblances entre plusieurs villes. Par exemple, il a mentionné que les habitudes de vie des gens dans les grandes villes sont très similaires. « Les gens habitent dans des appartements, des condos, des petites maisons un peu reculées. Ils travaillent dans de gros *buildings*. Il y a des restos chics ou étrangers, les bars, c'est la même chose partout. Dans les bars à Tokyo, Beijing, Bangkok, Kuala Lumpur et en Australie, c'est la même musique qui joue, les gens boivent sensiblement la même chose, même groupe d'âge. »

Il a également comparé l'Orient à l'Occident. Dans les services touristiques, la manière d'aborder le public est différente. « En Chine, tu as souvent plein de gens qui viennent autour de toi, qui veulent t'amener à leur hôtel, leur resto, ou te vendre leur tour organisé. » Par contre, « en Australie, comme ici ou en Europe, c'est toi qui décides d'aller dans une agence ou à l'hôtel que tu as choisi. C'est la personne qui va aller à la petite agence pour se faire proposer des tours; ce n'est pas quelqu'un en dehors de la porte qui va prendre tous les touristes par la manche pour les faire rentrer. »

#### 4.3.3.4 Le rapport au temps : extensible

« Le temps, en Asie, il faut qu'il soit extensible. » Philippe prenait donc le temps de faire ce qu'il désirait de façon spontanée. Aller en quelque part aujourd'hui ou demain; faire telle ou telle activité ne se présentait pas comme une contrainte dans le temps, car il avait la certitude de pouvoir le faire à un moment donné. « En Asie, il faut que tu sautes sur la vague, elle va t'amener où elle va vouloir t'amener. » En ce qui concerne la ponctualité dans les services, il ne s'énervait pas non plus : « Les Asiatiques vont essayer de t'avoir sur les prix. Tu vas payer trop cher pour ce que tu achètes, mais tu vas recevoir le service, ça c'est sûr. Tu ne sais pas de quelle façon tu vas le recevoir, le *timing* ne va peut-être pas être ce que tu veux, mais tu vas l'avoir. »

#### 4.3.3.5 Le rapport à l'espace : contrastes intra-Asie

Dans les espaces publics au Japon, « il y a beaucoup de monde, mais il n'y a personne qui se touche. Les trottoirs sont pleins, mais il n'y a jamais personne qui va s'accrocher. Ils sont habitués de vivre serrés comme ça, alors il n'y a personne qui se touche. » En Chine, c'était plus chaotique qu'au Japon : « Les Chinois sont très désordonnés, au contraire des Japonais qui sont quand même très ordonnés. Pour les Chinois, la file d'attente... ils ne connaissent pas ça. Ils vont faire ce qu'ils veulent quand ils le veulent. S'ils vont dans une direction et que tu es dans leur chemin, ben il faut que tu te tasses parce

qu'ils vont passer sur toi. [...] Ils sont quand même conscients de ce qu'il y a autour d'eux et ils s'attendent aussi à ce que les autres réagissent de leur façon. »

À l'égard du rapport avec les habitants des régions rurales : « Les gens sont plus ouverts dans les petits villages. Plus ouverts sans nécessairement te vendre quelque chose, mais ils essaient de t'accommoder, point. »

#### 4.3.3.6 L'exotisme : devant la différence, attention relativisée

Pour Philippe, l'exotisme c'est « ce qui est franchement différent de ma vie normale ou habituelle. Une culture différente, une architecture différente, un mode de vie différent, une *vibe* différente, une religion majoritaire différente, une langue complètement différente, une écriture complètement différente. » L'Asie lui semblait à la fois très exotique et très familière : « Du point de vue de la culture, du mode de vie, de la religion, de la langue, etc., avec les locaux... tout ça c'était très exotique. Cependant, il y a beaucoup de choses communes partout dans le monde qui ne font pas très exotiques. Les *McDos*, les *PFK*, les films *Blockbuster*. Les centres commerciaux à "l'occidentale" avec des magasins *Gucci*, *Armani*, *Dior*, *Gap*, etc. »

Philippe n'a pas parlé plus spécifiquement de moments où il s'est senti émerveillé ou étonné. Toutefois, il a mentionné que c'est le rapport à l'argent, de la part des Asiatiques, qui était le plus désagréable dans son voyage.

### La rencontre de l'Autre

#### 4.3.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : un obstacle mineur, mais quotidien

Dans les situations de survie élémentaire, Philippe se débrouillait bien sans connaître la langue : « Ce sont des choses de base que tu as besoin. Dans les hôtels et dans les auberges de jeunesse, les gens parlent anglais... il n'y a pas trop de problème. Une fois que tu es logé, nourri, et que tu peux te déplacer... ça va. Ensuite tu trouves toujours quelqu'un qui parle un peu la langue de la place, puis tu vas en quelque part avec cette personne. » Dans les restaurants au Japon, « des fois ils ont des menus en anglais, mais surtout beaucoup d'images. [...] À l'entrée, ils ont des comptoirs avec les plats en plastique et tu montres en pointant ce que tu veux. » En Asie du Sud-Est, il communiquait principalement en anglais. Au Vietnam, par exemple, « on parle beaucoup plus l'anglais, c'est beaucoup plus touristique ».

En Chine, apprendre quelques mots « à part “bonjour” et “merci”... c’est très difficile. [...] Le mandarin est commun partout, sauf que l’accent est très différent. Puis, vu que c’est une langue tonique, tu fais une petite erreur dans le ton et ils ne comprennent pas du tout; ils ne font pas d’association pour les différents tons. Donc, ils ne peuvent pas comprendre que tu veux dire une autre chose. Donc, je ne m’essayais pas trop. » Parfois, les gens tentaient de lui parler en chinois : « Ça marchait pas. Tu faisais signe que tu ne comprenais pas et ils te répétaient plus lentement. Quand ils voyaient que tu ne comprenais pas, ils essayaient avec quelques mots, mais ça ne marchait pas encore. Ils essaient de te l’écrire dans sa main... ça marche pas plus. C’était quand même plus cocasse qu’autre chose, mais je ne savais pas de quoi ils parlaient. Des fois, ils voulaient t’offrir quelque chose, du thé ou de l’eau chaude, des fois, ils te le montraient. »

#### 4.3.3.8 Rencontre et reconnaissance de l’Autre : sur une base de codes touristiques, repéré comme étranger, mais ouvert

L’interaction de Philippe avec les Japonais était plus limitée qu’avec le reste des Asiatiques : « Les Japonais sont très racistes envers les Blancs. Le Blanc, c’est correct comme touriste et quand il dépense son argent; mais autrement, pas trop de contact. » Dans les services, « il fallait que tu ailles leur parler, ils ne venaient pas vraiment te voir. Ils essayaient de répondre à tes questions ou à tes interrogations, te servir pis ça s’arrêtait là. » Au contraire, ailleurs en Asie, les gens étaient plus chaleureux, « ils voulaient plus te parler, pas nécessairement pour passer plus de temps avec toi, mais pour essayer de jaser ». Un jour, à Beijing, alors qu’il se promenait dans la ville avec d’autres voyageurs, il a rencontré un vendeur de cartes postales. Après que ce dernier a insisté quelques fois pour leur vendre ses cartes qu’on ne voulait pas acheter, le vendeur a commencé à parler avec eux. « On a jaser avec lui dix, quinze minutes. Son premier rapport, c’était de nous vendre des cartes postales, après la conversation était vraiment intéressante. [...] Il nous a expliqué qu’il était prof d’anglais et on a eu de la misère à le comprendre... On n’en revenait pas qu’il était prof d’anglais. Il parlait de ce qu’il faisait, il voulait plus pratiquer son anglais qu’autre chose, mais quand même il voulait discuter avec des Occidentaux. Il nous montrait des trucs sur les cartes postales, on parlait un peu de politique. »

À d’autres occasions, ses conversations avec les habitants étaient surtout axées sur les différences culturelles ou les activités des gens, « c’était plus à titre informatif que d’opinion. [...] On discutait de tout et de rien, comme lors d’une nouvelle rencontre ici. »

Philippe a trouvé difficile d'exprimer son opinion à propos de sujets avec lesquels il n'était pas d'accord : « Il n'y avait pas grand-chose que je n'aimais pas de leur culture. Mais c'était quand même difficile de dire : "je trouve ça ridicule". Des choses que j'aimais, oui. » Souvent, c'étaient les autres personnes qui abordaient le sujet et il en profitait pour en parler plus.

#### 4.3.3.9 Occasions de rencontre : entre étrangers en premier lieu et rapports ambigus avec les habitants du pays

La plupart des gens que Philippe a rencontrés étaient d'autres voyageurs. « Je rencontrais des gens à l'auberge de jeunesse avec qui je me promenais un peu. Il y a une fille que j'ai revue plusieurs fois parce qu'elle faisait sensiblement le même voyage que moi; je l'ai revue pendant trois mois à d'autres endroits en Asie. » Il a aussi passé trois semaines avec un ami de Montréal qui est allé le rejoindre au Vietnam. Sinon, il s'agissait de personnes qui lui avaient été présentées par quelqu'un d'autre : « La belle-sœur de mon ancien coloc qui habitait à Pékin, je l'ai vue quelques fois, on est sorti dans les bars, dans les parcs. [...] J'ai une amie qui avait fait son projet de maîtrise au Vietnam, fait qu'elle m'avait donné le nom d'une fille avec qui j'ai passé un peu de temps, je suis allé prendre un café, manger. À un moment donné, elle est venue avec un collègue de travail. [...] J'ai rencontré des amis d'amis aussi, c'étaient des Français qui travaillaient à Bangkok. »

D'autre part, même si la rencontre avec les habitants du pays était un peu plus difficile, il a réussi à avoir un contact avec eux. Après trois mois de voyage, Philippe et son ami ont pris un tour guidé dans le delta du Mékong. « On était un groupe de vingt, trente, [...] on visitait une place où ils faisaient pousser des fruits exotiques. [...] On jase un peu avec le guide et il commence à pleuvoir. On ne peut pas retourner tout de suite au bateau, les touristes étaient... un peu chiants. [...] Le guide vient nous voir et nous dit : "Venez avec moi". On est allés dans la maison de ceux qui faisaient pousser les fruits, on a partagé le repas avec les autres. Pendant que les touristes s'engueulaient, nous, on était en train de manger avec le guide. Il y avait de la soupe, une bouteille d'alcool de riz avec un petit verre, pis là tu prenais le verre, tu en versais et tu en servais à la personne après toi. La personne buvait et le verre faisait le tour. Il était dix heures le matin... on a eu la difficulté à se lever parce qu'on avait passé comme une demi-heure à boire... On a bu et c'était intense. On discutait avec ces gens-là de ce qu'ils faisaient, [...] le guide parlait anglais, les autres non; c'était plus avec le guide qu'on parlait. [...] Après le guide a regardé l'heure et "bon on y va". [...] Nous, on a eu du bon temps. »

Et lorsqu'il n'était pas avec un groupe, y a-t-il eu des Asiatiques qui ont essayé de simplement discuter avec lui? « Peut-être ont-ils essayé, mais très peu [...] Une fois, j'étais en moto avec un ami et on

s'arrête dans une rue pour sortir une carte. On voulait aller dans un temple et on voulait voir si on s'en allait dans la bonne direction. Il y a quelqu'un qui s'est arrêté à côté de moi qui voulait m'aider, pis je l'ai envoyé chier. J'étais tellement habitué à ce que quelqu'un s'arrête à côté de moi pour essayer de m'arnaquer, ou me vendre de quoi... à un moment donné tu fais : "non, non, va-t-en, c'est beau". [...] En fait il n'a pas été là longtemps, il est parti rapidement. Alors je me suis rendu compte qu'il voulait vraiment juste m'aider. S'il avait voulu vraiment me vendre quelque chose, il serait resté et aurait insisté plus longtemps. » Après cet incident, il a porté plus attention aux intentions des gens. Ainsi, Philippe conclut que les embûches de la rencontre découlent de la perception qu'ont les habitants du pays des touristes et vice-versa : « Vu que souvent les touristes se foutent un peu des locaux pour X raisons, ça fait aussi que les locaux se foutent un peu. »

#### 4.3.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels

Philippe a l'impression que la Thaïlande, le Vietnam et le Laos sont des pays très agressifs sur le plan touristique. « Les Asiatiques sont peut-être plus nouveaux au tourisme. Le Vietnam s'est ouvert au tourisme dans les années 1990. Mais au Cambodge et au Laos, ça ne fait pas si longtemps. Ils ne savent pas encore comment agir avec les touristes. Ils pensent justement que c'est en agressant le touriste qu'ils vont vendre plus. Au contraire, je n'ai pas envie de retourner au Cambodge à cause de leur façon d'agir, et leur façon de charger des prix de fous. »

En termes de société, le Vietnam est, selon lui, un pays très conservateur. Cependant, « les jeunes, disons de trente ans ou moins, veulent beaucoup s'émanciper de la tradition. C'est vrai qu'il y en a encore des filles qui veulent se marier jeunes et déménager, qui habitent chez leurs parents tant qu'elles ne sont pas mariées. Mais il y en a aussi qui veulent justement faire changer les choses et vivre un peu plus à l'occidentale. Les filles veulent avoir une carrière et travailler aussi. Ça, c'est dans les grandes villes. Dans les petites villes et dans les villages, c'est moins vrai. » Concernant les codes de conduite, le pays où il y aurait le plus de manières à respecter serait le Japon. « La Chine, oui, mais un peu moins. Au Japon, c'est vraiment l'extrême. [...] Les Japonais sont très, très, très traditionnels; autant ils sont ouverts technologiquement, autant ils sont "fermés" dans leur culture, les relations interpersonnelles, les civilités, si on veut. »

#### 4.3.3.11 Regard de l'Autre sur soi : à la fois présent, empathique, méfiant

Le regard de l'Autre en soi, « je l'ai senti dans les façons que les gens avaient de voir, de regarder les Blancs. Justement, les Japonais ne les regardaient pas, comme s'ils n'existaient pas. » En Chine, « ils

te regardaient parce qu'ils n'avaient pas vu de Blancs ou qu'ils n'en voyaient pas souvent. Au début, tu ne fais que marcher dans la rue et tout le monde te regarde; tu penses que tu as quelque chose... Gars comme filles te regardent. [...] À un moment donné, tu ne le remarques plus. Mais au début, c'était spécial que tout le monde te porte autant d'attention. »

Comme nous l'avons souligné précédemment, Philippe se sentait perçu comme de « l'argent sur pattes ». Les Asiatiques « pensent qu'on fait l'argent comme de l'eau. [...] Ils voient des Blancs, qui sont là une, deux, trois semaines en vacances et qui ne font que dépenser. C'est normal que leur perception soit ça. » Dans les marchés, les hôtels, tout devait se négocier, « mais tu ne peux pas négocier un vrai prix, ils vont te charger le prix extra-touriste ». Au Cambodge « c'était une arnaque à chaque fois ». Pour se rendre d'une ville à l'autre, il y avait des extras : « La voie pour aller au Laos n'est pas très touristique, il n'y a pas d'autres avenues, alors quand tu es là, tu payes. Rendu à la frontière, le chauffeur ne veut plus avancer si tu n'as pas l'argent. En voiture, ça t'a pris cinq heures pour arriver là, tu ne sais pas à combien de temps est la prochaine ville... Tu donnes l'argent. » Dans ces situations, « au début, je me sentais agressé. Mais à un certain moment, ça ne me dérangeait plus parce que je me suis fermé aussi à ça. [...] Il fallait que je garde une certaine distance pour ne pas me faire agresser. »

En Thaïlande, les filles sont plus intéressées aux hommes : « Pour se vendre, soit en prostitution, soit pour plus, pour presque se marier et partir ou se marier et rester là. Mais c'est l'Occidental qui va faire vivre la fille. [...] Et les hommes asiatiques sont un peu plus réticents justement à cause de ça, parce qu'ils perçoivent les touristes comme voleurs de femmes. »

#### 4.3.3.12 Réflexions en solitaire : peu investies

Philippe n'a pas tenu un journal de voyage. Sa façon de décanter ses réflexions consistait à parler avec les gens rencontrés sur place, « avec les gens qui vivaient la même chose que moi ». Parfois, il écrivait à ses amis et à sa famille ou il les appelait.

#### Quotidienneté et survie élémentaire

##### 4.3.3.13 Insertion dans le quotidien : facilitée par le mimétisme, notamment via la consommation alimentaire

Bien qu'il ait mentionné qu'approcher autrui était parfois difficile, Philippe essayait de se mêler à la population, plus particulièrement aux activités de celle-ci. Il allait dans les marchés pour s'acheter des



fruits, il mangeait dans les endroits typiques, il prenait l'autobus ou le train avec les habitants de l'endroit, etc. En Thaïlande, « au début j'allais à la place la plus simple. J'allais dans une rue faite pour les touristes... Il y a plein de marchands qui vendent du linge, des souvenirs, des livres, pis des restaurants touristiques. [...] À un moment donné, j'ai eu envie d'autre chose, alors je suis allé à un endroit plus thaï où il y avait des expatriés aussi. »

Sur le plan culturel et au niveau de l'intégration, la nourriture joue un rôle très important. La plupart du temps, Philippe mangeait dans les restaurants traditionnels et non touristiques, « parce que c'est là que tu peux le plus goûter à la vraie nourriture, à ce que les gens mangent vraiment, et côtoyer d'autres personnes de la place ». Parfois il était logé dans des auberges où il avait accès à une cuisine; cependant, il trouvait plus pratique d'aller manger dans les petits kiosques sur la rue plutôt que de faire l'épicerie et cuisiner. « En Thaïlande, ce qui est très typique, c'est que sur certaines rues, surtout le soir quand il y a peu de voitures, il y a des petits kiosques sur roulettes comme à New York pour les *hot dogs*. Mais ce sont des soupes, des sautés, des brochettes ou des trucs comme ça. Ils ont des tables en métal avec des chaises. Tu t'assoies à une table et tu commandes la bouffe de trois, quatre personnes différentes. [...] Les gens se commandent un peu n'importe quoi; tu vas au dépanneur du coin pour la bière, ils vont te donner un verre... Donc ça, c'est le "*fast food*". Un repas comme ça, pas de bière, c'est 1 \$, 2 \$. Pourquoi aller à l'épicerie où ça va te coûter peut-être le même prix? À l'épicerie, il faut que tu choisisses les choses ou que tu aies beaucoup d'ingrédients. Tandis que là, il le fait pour toi. » Sinon, il y a aussi les vendeurs clandestins de soupe. Une fois, en arrivant d'un voyage en train, il était environ six heures du matin et tout était fermé. « Il y avait une femme sur le coin de la rue qui servait des soupes aux escargots. Elle avait un bâton en bambou et deux paniers. Elle nous a mis deux bancs en plastique, comme pour les enfants... D'ailleurs, dans les restos, c'est comme ça aussi; il n'y a pas de table, rien. Elle te sert la soupe, elle n'a pas le droit non plus de faire ça, (j'ai déjà vu des femmes comme ça partir à courir quand la police se promenait), on a mangé la soupe et, les deux, on a été malades tout l'après-midi... C'est plus drôle, mais c'était bon. » Il y a des aliments qu'il n'a pas essayés, tels que des insectes ou du chien : « J'aurais pu, mais je ne voyais pas l'intérêt. À certains endroits, je pense que c'est plus un attrape-touristes qu'autre chose. Il n'y a pas beaucoup d'endroits en Chine où ils mangent du chien. Ce n'est pas répandu; c'est la spécialité de certaines petites régions et ce n'est pas n'importe quel chien non plus... Ça serait comme manger du renard. C'est une sorte spécifique d'animal, ça s'appelle un chien, ça ressemble à un chien, mais ce n'est pas un caniche. » Il conclut : « J'ai rarement été déçu par la nourriture en Asie. Il y a eu juste deux fois où je n'ai pas aimé. »



Par ailleurs, il a aussi profité de la cuisine occidentale. Dans les auberges de jeunesse, le déjeuner était compris : « des œufs et du bacon ». Il a parfois fréquenté les restaurants occidentaux : « Je suis allé parce qu'ici, par exemple, je ne mange pas des trucs italiens tout le temps. Fait qu'à un moment donné, j'avais aussi envie d'autre chose. Mais juste passer deux, trois semaines, je n'en mangerais sûrement pas. » Aussi, le *McDo* représente pour lui une source d'information : « Ben, j'ai essayé *McDo* pour voir si c'était la même chose. [...] Dans chaque pays, il y a des particularités sur le menu. Donc, en Asie, surtout en Chine, les Chinois n'aiment pas beaucoup les frites, donc ils servent des *cups* de maïs en grain. [...] Aussi tu vois le prix du *Big Mac*... il y en a partout dans le monde. Tu peux un peu voir avec le prix, c'est quoi le niveau de vie que les gens peuvent avoir. *McDo* fait des *Big Mac* pour que la plus grande majorité des gens puissent en acheter. C'est intéressant d'aller au *McDo* pour ça. Bon, je suis allé quelques fois et quand j'étais malade aussi, mais ça c'est parce que j'étais sûr. »

Pour les déplacements entre les villes, il prenait souvent le train et l'autobus au tarif économique : « J'étais sur un budget quand même serré, je prenais la classe en dessous de la classe touristique et là, j'étais mêlé aux Chinois. » En ville, il se promenait en métro et en transport public local. Au Vietnam et en Thaïlande, il s'est promené aussi en motocyclette : « On pouvait aller où on voulait, pour un prix fixe. »

S'adapter aux habitudes de la population est également une manière de faire partie du quotidien de l'endroit où l'on est. Par exemple, pour traverser la rue au Vietnam, « tu ne peux pas attendre qu'il n'y ait plus de motos. Il faut que tu traverses lentement, pis il ne faut pas que tu t'arrêtes, parce que les gens vont t'éviter. Ils ne conduisent pas vite, donc ils vont avoir le temps de réagir. Tu marches d'un pas constant, tu t'arrêtes quand tu es rendu de l'autre côté. » C'est ainsi en ce qui concerne le respect des codes de conduite en certains pays. Au Japon, il faut enlever ses souliers en rentrant dans la maison de quelqu'un : « Il y a des cases pour mettre les souliers d'une certaine façon, alignés vers l'extérieur de la porte. Il n'y a jamais une personne qui va marcher dans une maison, celle de quelqu'un d'autre ou la sienne, avec des souliers qu'elle a portés à l'extérieur. C'est le comble de l'irrespect. » On utilise des pantoufles pour aller à la salle de bain. « C'est très, très mal vu de faire du bruit dans la toilette. Alors, souvent, tu vas avoir de l'eau qui coule pour camoufler les bruits. » En ce qui concerne les façons de saluer, « c'est la personne la plus senior ou la plus importante qui se penche le moins. Je ne vois pas vraiment la différence quand deux personnes se saluent, mais pour eux c'est très, très important. » Lorsqu'il y a échange de cartes professionnelles ou de papier, « ils vont prendre le bout de papier avec les deux mains et quand tu le reçois, tu le reçois à deux mains, il faut que tu le lises, c'est très impoli de ne pas lire ce qui est écrit sur la carte ». Selon la façon dont les gens tiennent les

baguettes, « tu vois tout de suite le niveau de société. Quelqu'un de haut placé dans la société va tenir ses baguettes le plus haut possible. » Ailleurs en Asie, c'est très mal vu de toucher les pieds de quelqu'un ou de pointer avec les pieds. « Ça, c'est un peu partout en Asie, mais ce sont des choses avec lesquelles tu deviens familier rapidement. Ce sont des choses que tu notes. Tu ne poses pas de questions et tu le fais. »

Lorsque Philippe est resté trois mois en Thaïlande, il habitait une petite cabane dans un secteur peu touristique et il s'est installé dans sa nouvelle routine. Il est allé à Phuket pour suivre des cours de plongée. Finalement, il a été engagé dans un centre de plongée où il a travaillé en échange de sa certification de *Divemaster*. « Les cours théoriques, c'était le matin et l'après-midi, j'allais assister au cours sur le bateau. Toutes les plongées étaient gratuites parce que je travaillais, je nettoiais l'équipement, j'aidais les instructeurs pendant leurs cours, sur le bateau, etc. [...] Des fois, il y avait des Français, donc j'allais avec eux. [...] Il y avait quelques Québécois, quelques Thaïs, on avait bien du *fun*. »

#### 4.3.3.14 Rythme du voyage : alternance entre exploration et repos

Après quatre mois de voyage, Philippe était fatigué et il ne désirait qu'aller à la plage : « J'avais envie de plage, de petite île, de vie tranquille pendant une semaine dans un hamac. [...] Même si des fois je restais un peu plus longtemps à des endroits, c'était quand même aux trois jours que je changeais de place. J'étais fatigué de faire ma valise à chaque fois, de repartir et de rencontrer d'autres personnes. [À Phuket], j'étais content de rester sur place quelques mois. » Plus tard, en Australie : « Je n'avais pas envie de travailler, j'avais envie de revenir aussi. J'étais fatigué de voyager, j'étais fatigué d'être loin, j'étais fatigué d'être dans les auberges de jeunesse avec toutes les autres personnes qui boivent tous les soirs. Les Irlandais et les Anglais qui commencent à boire à onze heures du matin, qui finissent à quatre heures du matin et qui recommencent tous les jours... Donc j'étais beaucoup tanné de ça. »

#### 4.3.4 Le retour du voyage

##### 4.3.4.1 Réintégration à l'*ici* : une réoccidentalisation progressive

On peut dire que le retour de Philippe s'est fait en deux étapes. La première s'est effectuée au cours de son séjour en Australie, ce qu'il appelle son retour à l'occidentalisation. « J'ai eu un choc quand je suis arrivé en Australie, parce que je retournais dans un pays occidental; et aussi, parce que ça ressemblait beaucoup à Montréal, énormément... Je me promenais à Sydney et c'était comme si je me promenais à Montréal. L'aspect des rues, le nom des places, comment c'est agencé, une place. Évidemment, c'est

sur le bord de l'eau, il y a un pont qui ressemble au pont Jacques Cartier, le IMAX... Ça ressemblait beaucoup, mais ce n'était pas chez moi. Mais le gros choc, c'était le retour à l'occidentalisation. Point de vue nourriture, point de vue prix, coût de la vie. J'étais habitué à dépenser 15 \$ par jour et là ça me coûtait le double juste à dormir. Aussi sur les gens... quoique... C'est plus vraiment la bouffe et le coût de la vie. » En même temps, afin de rester là-bas six mois, il cherchait un emploi ou un contrat en ingénierie : « C'était comme si j'étais revenu ici [à la maison] sans être ici. C'était la fin de mon voyage en Asie, et le retour à une vie un peu plus normale. C'était une tentative de ça. » Finalement il n'a pas trouvé d'emploi qui l'intéressait et il avait un contrat potentiel avec une entreprise à Montréal.

La deuxième étape correspond à son retour à Montréal. Deux jours après son arrivée, on le recevait en entrevue pour du travail et, une semaine plus tard, on l'embauchait. « Ben, c'était facile et difficile en même temps. J'habitais chez mes parents. Je devais préparer du linge, voir quelques amis avant de commencer à travailler et me préparer à aller travailler. [...] Le retour s'est fait brusquement, mais je suis rentré rapidement dans la routine, et aussi c'est un peu ça que je voulais... Ben, que je voulais... qui me manquait. »

#### 4.3.4.2 Interprétation de l'altérité : au-delà de l'ouverture de l'esprit, l'indescriptible

Philippe considère que son voyage en Asie lui a apporté une ouverture d'esprit : « C'est sûr que j'ai changé... C'est un peu difficile à mettre des mots là-dessus. C'est sûr que j'ai appris à *dealer* dans des situations différentes, à analyser plus une situation quelconque. [...] Peut-être plus une ouverture sur le monde, une ouverture sur les autres cultures, sur les différences des niveaux de vie. C'est ça qui m'est resté... Pas que c'est à peu près tout; mais le reste est un peu encore inconscient... Ce n'est rien de tangible. »

#### 4.3.4.3 Raconter le voyage aux autres : avec des bémols et comme « guide »

Il est difficile de raconter un voyage de longue durée. « J'en ai parlé un peu, j'ai montré un peu mes photos. [...] J'ai parlé à d'autres personnes qui ont voyagé dans ces endroits. Mais discuter de ça avec quelqu'un qui ne voyage pas, c'est un peu plus difficile, ils ne vont pas nécessairement comprendre ce que j'ai vécu. [...] Souvent on me demandait : "Quel est le pays que tu as le plus aimé? Qu'est-ce que tu as fait? Quelle est la plus belle statue que tu as vue?" Mais [le voyage] c'est plus qu'un monument. » Alors, il a plutôt parlé à des gens qui voulaient aller en Asie, pour leur donner des recommandations sur les endroits, ou pour exprimer son opinion par rapport aux inquiétudes des futurs voyageurs.

#### 4.3.4.4 Nouvelles attentes : voyager... autrement

Philippe est revenu à Montréal parce qu'il avait envie d'y être : « Je n'ai pas envie de repartir tout de suite. [...] Aussi, partir pour longtemps... je ne suis pas sûr... Juste [pour] voyager... Je suis bien ici. Si ça avait été l'automne pour rater l'hiver, peut-être. Mais, je me suis acheté un bateau, l'été s'en vient et j'ai envie de rester ici, à Montréal. »

## ROBERTO

**4.4 Roberto : la constatation de l'ampleur****4.4.1 Portrait**

Roberto, un Salvadorien dans la mi-trentaine, a immigré au Canada à l'âge de 18 ans. Il est publicitaire pigiste pour une multinationale d'informatique, ainsi que critique littéraire pour une émission de radio. Il voyage depuis qu'il a 15 ans; il s'est d'abord rendu en Amérique Centrale, puis il a poursuivi son incursion ailleurs dans le monde.

Lors des entretiens, le regard de Roberto semblait ailleurs et son allure, nostalgique. Ses descriptions étaient riches en détails et sa mémoire des noms, des images et des sensations est absolument étonnante.

Le voyage objet du récit

À l'âge de 26 ans, Roberto est parti en Asie pendant six mois. Il a visité l'Inde, le Népal, la Thaïlande, le Cambodge et le Brunei. Il est ensuite allé travailler six mois en Australie. Étant donné que c'est le séjour en Inde qui l'a marqué le plus, il a voulu concentrer son récit sur ce pays.

Roberto voyage en général pour des raisons personnelles. C'est sa façon de combiner l'évasion et la découverte de nouvelles cultures. Il considère que son identité s'est modifiée au cours de ses voyages : « Quand j'avais 26 ans, je voulais découvrir, je voulais aller vers des nouveaux pays, je voulais m'ouvrir à de nouvelles cultures. Maintenant, ce que j'essaie de faire, c'est de retrouver des choses que j'ai déjà vécues où j'ai déjà mis le pied. Je préfère aller dans des villes où j'ai des amis, où j'ai déjà un pied-à-terre et que je connais bien, où je fonctionne très bien. » Il aime mieux voyager seul qu'en couple ou avec des amis. « J'aime bien le côté solitaire du voyage. Je trouve que j'en profite plus en étant seul et j'ai un meilleur contact avec moi-même et avec ce qu'il y a autour de moi. [...] Ça me ressourçe beaucoup. » Il aime donc séjourner de manière indépendante, car il peut avoir plus de contact avec les gens. Il estime que son caractère est porté à la rencontre; il aime rigoler avec les gens, il est respectueux et il essaie tout le temps de se comporter correctement.

#### 4.4.2 Avant le départ

##### 4.4.2.1 La décision de partir : imprévisible

Le voyage prévu à l'origine par Roberto était un séjour d'un an en France. Ayant fini son baccalauréat en philosophie, il avait décidé d'aller étudier avec l'historien Yann Le Bohec et d'obtenir un DESS en philosophie médiévale à Lyon. À l'époque, il fréquentait une Québécoise, fille d'un Français, qui elle aussi avait été acceptée dans une université dans la même ville. « Quand je me suis présenté à Lyon, j'ai commencé à avoir des problèmes avec cette fille-là et, finalement, au bout d'un mois, j'ai décidé que je quittais. [...] Je m'engueulais trop, je n'en pouvais plus, j'ai décidé que je freinais tout ça. [...] Je n'avais rien apporté là-bas. J'ai tout simplement pris mon argent, une partie de mes vêtements – envoyé le reste au Québec – et j'ai *booké* un vol pour Delhi. [...] J'étais très content. Tout ce que je voulais c'était de foutre mon camp d'Europe. »

Et pourquoi aller en Asie? Pendant l'été, son ami Patrick, qui avait déjà fait plusieurs voyages en Inde, n'arrêtait pas de lui en parler : « Si jamais tu veux vraiment te dépayser, va en Asie. Va en Inde, c'est un pays qui est cinquante ans en arrière de ce qu'on connaît en termes de civilisation. » C'est donc ça qui a réveillé l'intérêt de Roberto et, à la faveur de la rupture avec sa copine, il est parti seul en Inde.

##### 4.4.2.2 Une absence de préparation du voyage

Étant donné les circonstances, son départ de la France pour l'Inde a été précipité et la préparation a été très brève. Après le séjour en Asie, son but était de rejoindre Patrick et d'aller avec lui en Australie afin de travailler et de vendre des jeux d'adresse dans les foires ambulantes, comme ils l'avaient fait l'année précédente aux États-Unis.

##### 4.4.2.3 Imaginaire associé et sources de celui-ci : l'inédit, l'étrange (donné comme absurde)

Patrick lui avait dit : « "Écoute, tu vas te marrer, [il y aura] des choses que tu ne comprendras pas nécessairement. C'est absurde." Et c'était ça qui me charmait au départ. » Alors, « j'avais des préjugés très favorables à l'égard de l'Inde, mais je n'avais aucune idée jusqu'à quel point c'était différent ». Son ami lui avait aussi conseillé : « Après Delhi – tu restes là deux, trois jours parce que tu ne seras pas capable de le prendre, c'est trop lourd... C'est trop dur quand tu viens de l'Occident –, il faut que tu ailles dans les montagnes. Tu t'en vas au Népal si tu veux, c'est comme une version civilisée de l'Inde; et après, tu retournes en Inde et là, tu fais ton *trip*. »

#### 4.4.2.4 Attentes formulées : être décontenancé

Roberto allait en Inde avec le souhait de se retrouver en terrain inconnu : « À cette période de ma vie, ce que je voulais, c'était me dépayser. C'est-à-dire, sortir des limites des choses que je connaissais et avoir des expériences très fortes. Me retrouver dans un monde incompréhensible, un endroit où je ne comprends pas ce qui est en train d'arriver. »

#### 4.4.3 L'expérience du voyage

##### L'ailleurs

4.4.3.1 Premières impressions de l'ailleurs et contact initial avec autrui : choquants, sollicitant un mode de défense, et libération

Premièrement, Roberto est arrivé à Delhi pendant la nuit et le vol a été désastreux : « Les gens qui faisaient la nourriture pour les avions étaient en grève. Au lieu d'avoir une assiette normale [...] on nous sert un sandwich au baloné. Tout le monde clamait dans l'avion, c'était un des derniers vols fumeurs, c'était dégueulasse. J'avais pris un journal local de Delhi de la veille, et l'histoire sur la première page, c'était celle d'une petite fille de 12 ans qui avait été broyée par les escaliers roulants. »

Deuxièmement, il avait déjà été averti des dangers en Inde : « Les premiers étant les chauffeurs de taxi de l'aéroport qui sont absolument capables de te raconter n'importe quelle salade afin de t'amener dans l'hôtel d'un de leurs potes qui leur donne une commission. Surtout quand tu arrives de nuit, surtout quand c'est la première fois. Donc ils sont capables de dire qu'il y a un soulèvement armé en plein milieu du centre-ville, parce que ton hôtel est là et que le trafic est tel que tu ne peux pas passer... que c'est dangereux. [...] Ils t'amènent dans un truc qui coûte mille roupies à place de cent roupies. Et toi, en tant que touriste, tu es sensé être content et reconnaissant à l'égard de cet enfoiré-là, parce qu'il t'a amené à un endroit "sécuré" [sic]. Alors que c'est faux; alors que tu te rends compte le lendemain que tu t'es fait complètement... bon! » Les premières impressions ont été : « Tu arrives, tu te bats, tu es en terrain inconnu. » Dès son arrivée à Delhi, Roberto a eu des réflexes d'autoprotection qui lui sont restés pendant tout le voyage.

Troisièmement, par rapport à Delhi en tant que ville : « Je me souviens d'être en train de prendre mon café, le lendemain, dans un petit kiosque au milieu de Connaught Place. Il y a des colonnades, c'est mauvais pour la circulation des autos, [...] c'est un désastre. Je me souviens de regarder ce désastre-là et de voir des vaches, de voir des singes en même temps, et de me dire : "Bon! Enfin je suis à l'endroit

où je voulais être. Wow! [...] Enfin j'ai abandonné ma vie chaotique – le mois que je venais de passer en France.” [...] Pour moi, arriver à Delhi, a été une délivrance. » C'était pendant la mousson, période très humide pendant laquelle il pleut presque tous les jours. De plus, « il y avait tellement de fumée que c'était même difficile de voir sur cinquante mètres. Dégueulasse quoi. Cette espèce de smog qui te colle à la peau tellement, c'est humide... et ta peau est humide et tu transpires constamment. Je ne sais pas, mais j'étais heureux. »

#### 4.4.3.2 L'adaptation à l'ailleurs et la curiosité : perte de repères vite compensée, entre autres, par la concentration sur l'activité

Étant donné que Roberto est hispanophone, francophone et un peu anglophone, pour lui, aller à Paris, en Belgique, en Europe ou aux États-Unis, c'est comme traverser la rue : « J'ai tout le temps cette impression que je traverse la rue. Je sais ce que les gens font, je sais comment ils vont réagir si je dis telle ou telle chose, je sais quoi faire et quoi ne pas faire. » Mais en Inde, les choses ne se sont pas passées de la même façon. « D'après la description qu'on m'avait donnée de l'Inde, je m'attendais à arriver dans un pays qui est cinquante ans en arrière de tout ce que je connais. Et sur ça, je n'ai pas été déçu, parce que c'est vrai. [...] C'était formidable! » En arrivant, « tu perds complètement tes repères, tu regardes la bouffe que tu manges dans la rue, elle ne ressemble à rien; tu ne sais pas ce qu'il y a dans ton assiette. Les gens rient des choses que tu ne trouves absolument pas drôles, etc. »

Se sentir à l'aise dans un nouvel endroit serait, selon lui, accepter sa propre condition de voyageur : « Tu as tout le temps une sorte de peur que les choses ne se passent pas comme prévu, tu as tout le temps cette espèce de peur de manquer le train, le bus, de ne pas descendre au bon endroit. Mais je crois qu'à un moment donné tu finis par laisser tomber toute cette peur, puis te dire que “tu es en voyage”... Peu importe si tu manques le train, tu en prends un autre. De toute façon, il n'y a personne qui sait où tu es, il n'y a absolument personne qui t'attend le lendemain à la maison et surtout pas ce soir. »

\* \* \*

En voyage, une des activités préférées de Roberto est la photographie. Il prenait des photos des gens, des scènes de la vie quotidienne, des temples et des monuments. « Je faisais des séries de photos. À Jaisalmer, la ville en terre cuite, j'aimais beaucoup voir. L'Inde c'est un pays avec une lumière qui brûle beaucoup la caméra. J'avais un appareil photo traditionnel et j'aimais toujours sortir le film que j'avais pris pendant la journée, peu importe le nombre de photos que j'avais prises, et je mettais un ISO 400 à la fin de la journée. » Vers six ou sept heures du soir, il se trouvait un point fixe et prenait



des images de la gradation de lumière sur un temple ou sur la ville. « Ça, c'est mon trip esthétique à moi, j'aimais ça, et puis il t'en reste encore à prendre le lendemain. Tu te lèves très tôt le matin et tu commences avec un ISO 400. Tu peux faire des trucs absolument formidables avec la lumière. » Sinon, il prenait aussi des photos de touristes : « Des gens qui se prennent en photo devant un monument, je trouvais ça marrant. »

Toutefois, il y a eu des situations où il ne s'est pas senti à l'aise de capturer des images avec son appareil photo : « Rentrer dans un temple et prendre des photos à l'intérieur, surtout dans des cultures que je ne connais pas, non. Je le fais dans ma culture, dans n'importe quelle église catholique. Je ne vois pas d'un bon œil qu'un Japonais prenne des photos lors de l'enterrement de quelqu'un. Donc j'avais l'impression que j'étais ce Japonais-là. » Ainsi, lors des cérémonies de crémation sur les *ghats* au bord du Gange, dans la ville sacrée de Vârânaśi, il était présent uniquement en tant que spectateur.

Roberto prend souvent une attitude contemplative devant son environnement. Prendre le train ou l'autobus pour aller d'une ville à l'autre et regarder ce qui se passe par la fenêtre, représente pour lui un grand plaisir. Et cette attitude peut aussi réveiller de nouveaux intérêts chez le voyageur : « Je me souviens d'un rituel dans le temple de Bodhgayâ alors que les moines tournaient autour du temple en tenant un chapelet dans leurs mains. Je me souviens de m'être assis pour regarder ce rituel [...] puis d'avoir été frappé par l'angoisse que les moines occidentaux dégageaient dans leur tunique en comparaison des moines asiatiques. Les Asiatiques, c'était le sourire libre, quelque chose de très naturel, ils faisaient ça en rigolant. Alors que je voyais les Occidentaux rigides, carrés, en train de faire leur prière comme si c'était un devoir d'école. Et ça m'a rempli d'une profonde angoisse. » Cette expérience lui a donc donné le goût d'en connaître plus sur le bouddhisme et d'essayer « d'en savoir un peu plus sur les principes de base ».

#### 4.4.3.3 Entre l'*ici* et l'*ailleurs* : la comparaison sur l'émergence de l'imprévisible

Roberto considère qu'il a vécu des situations « drôles » ou « absurdes » en Inde, qu'il n'aurait jamais vécues à Montréal. « En Amérique du Nord, tu sors, tu achètes ton pain, tu reviens à la maison. On dit "bonjour", on est poli, tu vas prendre un café, etc. Tout, tout est contrôlé. Tout est dans un environnement très aseptisé, tout est sous contrôle, il n'y a pas d'imprévu. Alors que quand tu es en voyage, surtout dans des pays comme l'Inde, il y a la vie qui surgit de partout, il y a toujours de petits *pop-up*, de petites bulles d'absurde, d'imprévu qui surgissent partout. J'aime beaucoup ça. »

#### 4.4.3.4 Le rapport au temps : débonnaire et au gré des spontanéités

Roberto n'avait pas d'horaire ni de priorités, il vivait au jour le jour : « Quand moi je voyage seul, mon truc c'est plus de me dire : "je n'ai rien à faire, je vais m'occuper aujourd'hui". Si ça me tente de rien foutre, je ne fous rien. Ou, je vais aller juste prendre des *chais*<sup>207</sup>, regarder ce qui se passe, aller me promener dans telle place. Ou je vais consulter mon guide pour savoir s'il y a un temple à aller visiter pas loin, une ville. [...] Il y a eu des jours où j'avais juste envie d'aller chez le coiffeur et me faire raser la tête. De toute façon, aller chez le coiffeur se faire raser la tête est déjà toute une aventure en Inde. » En même temps, il ne se déplaçait pas beaucoup, car il aimait « prendre le temps de décanter et d'essayer d'assimiler » ce qui était en train de se passer autour de lui.

Il pense aussi que les peurs du voyageur sont reliées au temps – voire au non-respect d'un engagement ou au non-respect d'un horaire. « Une fois que tu réussis à te débarrasser de cette notion stricte du temps, de 24 heures, du temps quadrillé, c'est là que tu commences à voyager vraiment, c'est là que tu commences à plus profiter de ce que tu fais. [...] À mon avis, ça, c'est extrêmement rafraîchissant, ça te permet de relaxer. »

#### 4.4.3.5 Le rapport à l'espace : contrastes allant jusqu'à une sensation d'agression et à l'impression de petitesse devant les hauteurs

En ce qui concerne son rapport à l'espace, Roberto fait d'emblée une référence à son espace privé dans les lieux publics. En Inde, il avait l'impression qu'on envahissait son espace privé constamment et « il fallait absolument *dealer* avec ça, il fallait composer avec ça ». Quand il est allé à Bodhgayâ, il était accompagné de sa copine belge : « On a pris le train. Le trajet c'est une demi-journée. On n'avait pas réussi à trouver de billets en classe touriste, donc on était dans le train... avec les Indiens quoi. [...] Il y avait beaucoup plus de gens que ce que la capacité du train pouvait contenir. On avait des places réservées, mais évidemment tu arrives aux places réservées et il y a déjà une famille indienne d'installée. C'est déjà un désagrément. Tu es dans une espèce de compartiment de deux par deux mètres, où tu as deux sièges et une fenêtre et des couchettes sur deux niveaux. Il y avait des gens partout, quatre, cinq personnes sur chaque couchette et sur chaque place. Déjà, tu es dans un espace de quatre mètres carrés avec une vingtaine de personnes... ce qui arrive très peu en Occident. C'est absurde. Tu es pris avec ces gens; tu ne peux pas communiquer parce que ce sont des gens

<sup>207</sup> *Chai* est le mot hindi employé dans le sous-continent indien pour désigner le thé.

extrêmement pauvres et donc ils ne parlent pas anglais. [...] Ma copine avait la tête complètement rasée; elle est blanche, elle a des traits de femme et, donc, tous les hommes dans cet espace très restreint n'ont pas arrêté de rire d'elle pendant tout le trajet. C'était tout à fait normal, c'était leur façon de prendre contact avec nous. Elle était exténuée de ça; à un moment donné, tu pètes les plombs. » Autre exemple : « Quand tu essaies d'acheter un billet de train, au lieu de faire la file indienne, [...] ben, en Inde, ça ressemble plus à un régime de bananes. Des gens, à côté, te coupent, il faut que tu prennes ta patience à deux mains pour éviter de les frapper, parce que tu as juste envie de le faire. »

Le deuxième extrême qu'il a vécu s'est produit dans l'espace géographique du Népal. « C'est cette sensation absolument inoubliable d'être seul dans des espaces énormes; tu marches, tu es dans les montagnes, tu es à 3500 mètres d'altitude et là, tu vois des montagnes qui font encore 3000 mètres devant toi. C'est une espèce de truc qui fait peur, qui est très étrange, qui est extrêmement effrayant. Tu te promènes dans un espace qui te dépasse, en fait. [...] Mais je me souviens aussi de cette sensation de liberté énorme. Le fait de se retrouver dans des endroits énormes, énormes, énormes... où tu ne vois pas la fin. Tu es en dehors des limites. »

Finalement, il y a aussi le rapport à autrui dans les espaces urbains et dans les espaces ruraux. Dans les grandes villes, on n'a pas beaucoup de contact personnel avec les Indiens : « À Delhi, on a un contact commercial, on est en touriste. » Par contre, lorsque Roberto se promenait dans des villages plus éloignés, il considérait que « plus tu recules, plus le contact est authentique. Lorsque les gens ont moins de rapport avec le tourisme, ils sont beaucoup plus curieux. Ils n'ont pas eu de mauvaises expériences encore, on est à l'époque de l'innocence du tourisme de masse et donc, ces gens-là ne savent pas jusqu'à quel point ça peut être dommageable à certains moments. »

#### 4.4.3.6 L'exotisme : attention aux écarts culturels, étonnement, plongeon indescriptible et perplexités

Roberto définit l'exotisme comme « l'ensemble de sensations et de situations de la vie qui, par leur caractère provocateur par rapport à ma propre culture, me permettent de mieux assumer – par contraste – ce que je suis, en tant qu'être humain issu d'un groupe culturel spécifique, tout en m'ouvrant à des horizons culturels nouveaux ». De ce fait, le premier regard qu'il jette à l'ailleurs est toujours surprenant à ses yeux : « Quand tu arrives pour la première fois dans un endroit qui est tellement loin de tout ce que tu as connu antérieurement, tout ce que tu vois devient gros, tout ce qui est différent devient apparent. » L'Asie était donc un continent exotique pour lui : « J'y ai été confronté, jour après jour, à des situations qui sortaient de ma compréhension et donc de mon contrôle. Le sentiment qui s'en dégage est enivrant : il s'agit de plonger au cœur de l'inconnu, d'être une éponge

qui absorbe tout ce qu'elle peut, d'oublier pour un moment qui on est et de retourner à l'âge de l'innocence où tout nous semble neuf et innommé. »

D'ailleurs, le voyage est pour lui une expérience esthétique : « C'est un gros tas d'expériences, des impressions qu'on vit, qui sont vécues et qui sont traitées d'après tout ce que j'ai vécu avant : mes autres voyages, ce que j'ai vécu quand j'étais petit, ce que j'ai étudié, ce que je pense en général de la vie et tout ça. Donc j'appelle ça une expérience esthétique, c'est quelque chose qui reste dans les limites de ma tête et de mon expérience. Et, c'est une expérience avec la beauté évidemment, c'est le sens premier de l'esthétique. » Toutefois, il souligne que ces expériences ne sont pas facilement partageables. Par exemple, le goût du premier *chai* qu'il a goûté sur les contreforts de l'Himalaya entre Delhi et Nainital ou le goût du lait moussé à la cardamome en Indonésie. « J'ai trouvé quelqu'un qui remuait une espèce de mousse vert lime dans un bocal en métal énorme, immense. Je lui ai demandé de me faire goûter. Il a pris un contenant en terre cuite et une petite palette en bois, je l'ai mis dans ma bouche et c'était une mousse à la cardamome... c'était absolument spectaculaire, c'était magnifique. J'essaierais de te décrire le goût, mais je n'arriverais jamais à reproduire avec des mots l'expérience que j'ai eue en goûtant à ça, parce que cela s'est produit à ce moment-là. Je me promenais dans une petite allée, et c'est le fait que c'était un endroit d'une beauté énorme, en même temps crasse, que ça sentait le caca et les épices, et que je mangeais du lait moussé à la cardamome. » Il s'agit donc d'expériences qui ne se traduisent pas avec des mots. « Dès que tu le mets en mots, ça devient médiatisé par le langage et tu perds le côté cru, le côté non traité de l'expérience. »

Roberto a donc vécu des expériences qui lui ont fait éprouver de l'étonnement ou de l'émerveillement. Ces expériences étaient liées à la beauté des paysages, à l'interprétation de certains traits culturels, aux sensations, etc. « Tous les jours, tu as quelque chose de profond, de vraiment différent et de magnifique que c'est très vaste. » À Nainital, « il y a un lac qui a des algues au fond et une couleur très étrange... une espèce de vert puissant. Autour du lac, il y a un petit pèlerinage; il y a des temples et sur le bord du lac, il y a une sorte de belvédère; on monte là et on voit l'Himalaya avec ses pics et tout, c'est enneigé, c'est magnifique. » Il raconte que dans le train qui allait d'Udaipur à Jaisalmer, tout ce qu'il voyait pendant des heures, c'était le désert. « Tout d'un coup, tu as une ville. Une ville fortifiée qui ressemble à ce qu'était l'Afghanistan autour de l'année 1000, c'est vraiment très ancien. Je me souviens d'avoir regardé par la fenêtre et de me dire : "Mon Dieu, qu'est-ce que c'est loin!" Ça ne ressemble pas à ce que j'ai vu quand j'étais petit, ça ne ressemble pas à ce que j'ai vu plus tard... ça ne ressemble à rien. »

Par ailleurs, l'étonnement peut aussi se présenter sous forme de désagrément. Il ne comprend pas, par exemple, le sens de l'humour des Indiens, car il peut être vulgaire ou naïf. « Je me promenais dans l'université de Vârânasî pour voir une exposition de tableaux rajput, des tableaux miniatures. Il y a un type qui est en train d'uriner sur le bord du chemin. Je passe à côté et il se secoue le pénis, il le range dans l'endroit approprié et vient vers moi pour me donner la main! Un de ses copains, qui était autour, rigolait et trouvait ça extrêmement drôle. J'avais juste envie de le frapper. J'ai trouvé ça extrêmement malpoli et en même temps, tu as des trucs comme ça qui t'arrivent tout le temps et tu ne sais pas trop comment *dealer* avec ça... Comment composer avec cet humour qui, pour moi, n'est pas drôle? » De la même façon, l'émotion ressentie devant certaines traditions religieuses peut être très forte et celles-ci peuvent même être choquantes : « À Delhi, j'ai vu une pierre où il y avait un coq empalé [...] il y avait le sang du coq. Quelqu'un avait pris le sang et en avait frotté la pierre avec, c'était une offrande [...] mais c'était choquant. » Sur le bord du Gange, à Vârânasî, « ce qui est très difficile à prendre, c'est le fait qu'il y ait des crémations; tu as des gens qui sont en train de se faire incinérer dans une sorte de rituel [...] Ensuite, c'est le fait d'assister à ça et d'être confronté au fait qu'on est Occidental et qu'on ne sait pas tout à fait si on a le droit de regarder ce genre de spectacle; on est tout le temps un peu mal à l'aise. »

#### La rencontre de l'Autre

4.4.3.7 Communiquer dans une langue étrangère : minimalement et avec l'anglais plus ou moins comme passe-partout

La plupart du temps, Roberto communiquait en anglais. En plus, il essayait d'apprendre les bases de la langue de la majorité : l'hindi. « Donc, tu essaies d'apprendre le plus d'hindi que tu peux, juste pour communiquer avec eux de façon rigolote. »

4.4.3.8 Rencontre et reconnaissance de l'Autre : quête du témoignage autochtone<sup>208</sup> et prise de distance nécessaire

Un des motifs principaux pour lequel Roberto voyage, c'est pour rencontrer des gens, « pas nécessairement des Occidentaux comme nous. Mais juste essayer de voir, d'apprendre, essayer d'avoir des informations de première main de la part des gens qui vivent là-bas. » Lors de son passage au Cambodge, il était accompagné de son ami Patrick. Étant donné que le Cambodge a déjà été une colonie française, on y trouve de vieux Cambodgiens qui parlent encore le français. « C'étaient

---

<sup>208</sup> D'ailleurs paradoxal, compte tenu de la barrière de la langue.

probablement des gens qui n'avaient pas l'occasion de parler cette langue qui leur avait été interdite pendant des années. Donc, à chaque fois qu'ils s'apercevaient qu'on parlait français, ils voulaient nous parler. » L'ouverture d'esprit et l'écoute jouent ici un rôle important dans la rencontre : « On était quand même assez *cool*. Je veux dire *cool* et ouverts à écouter ce que les gens avaient à nous dire, peu importe le niveau de subtilité ou pas de ce qu'ils avaient à raconter. On les écoutait, tu laisses parler le monde et à un moment donné, il y a quelque chose qui ressort, tu t'accroches sur quelque chose et tu peux avoir un contact plus sérieux avec les gens. » En les invitant pour une ou deux bières « tu peux finir ta soirée complètement saoul à parler avec un vieux de 80 ans, qui a envie de te raconter ce qu'il a vécu dans les années 1970. Je trouvais ça super intéressant, mais en même temps, c'était très fort. »

Cependant, même si l'intérêt principal n'était pas de rencontrer des Occidentaux, Roberto a trouvé parfois des points en commun avec eux : « On peut quand même partager un peu, même si on voyage tout seul. Parce que, des fois, tu as envie de rencontrer quelqu'un qui voyage tout seul aussi ou qui voyage en petit groupe de deux, trois personnes et de lui demander: "Est-ce que vous avez vu telle chose? – Oui. Est-ce que vous êtes allés à telle place? – Oui." [...] Tu as envie d'échanger cette information. [...] Quand tu réussis à te trouver avec des gens qui partagent à peu près la même expérience que toi, c'est *cool*. Ça te permet d'échapper à cette espèce de trop-plein que tu as d'expériences. »

En ce qui concerne l'empathie envers les habitants du pays, il estime qu'elle « dépend beaucoup de ce que tu comprends de la culture de l'autre. Tu ne peux pas être complètement empathique avec quelqu'un que tu ne comprends pas. Tu essaies de voir dans tes limites. » En voyage, l'interaction n'est pas toujours facile. Or, dans certaines occasions, il avoue ne pas avoir été empathique et il aurait eu envie d'engueuler l'autre personne, à cause de la différence et de la non-compréhension des barèmes culturels. D'autre part, lorsqu'il était embarrassé par certaines situations, sa façon de réagir était d'ignorer : « Je pense qu'il faut juste prendre un "profil bas" [sic] et attendre que ça se passe, c'est ça que j'ai tendance à faire. Tu es dans une situation profondément inconfortable, mais tu sais quand même que tu vas arriver à destination dans un temps X, par exemple. Tu fais semblant, tu ignores, tu essaies de t'évader, tu essaies de t'accrocher à n'importe quoi : un paysage, un livre. Tu ignores tout ce qui se passe autour de toi. Parce que, de toute façon, essayer d'entrer en contact avec eux ça ne sert à rien, dans la mesure où tu n'es pas dans ton élément et tu n'es pas dans une situation confortable. Tu ne peux pas essayer de dire aux gens qui ne parlent pas la langue que je parle, de me foutre la paix. Ça ne sert à rien. »

4.4.3.9 Occasions de rencontre : facilitées par la langue commune, ardues quand les barrières culturelles se hérissent, apaisées par le « lâcher-prise » [ou la disponibilité aux formes d'expression différentes]

Selon Roberto, rencontrer les gens de la place et « se mêler » avec eux, serait une question de proximité de cultures : « J'ai des échanges beaucoup plus riches quand je suis au Mexique, parce que je parle espagnol, ou quand je suis en France, ou quand je suis au Brésil. Je connais la culture, je sais comment ils vont réagir. [...] Quand tu es dans un endroit aussi éloigné que l'Inde, c'est *over the top*. Moi, ça me dépasse. C'est plus difficile. » Toutefois, même si la rencontre peut parfois s'avérer difficile, il a trouvé la façon d'approcher les habitants du pays. « À un moment donné, tu as un peu pris la *twist*, tu sais un peu comment les faire rire, comment rigoler avec eux. Et du moment que tu sors un mot en hindi, ils rient parce que, probablement, tu le prononces mal... Mais tu t'en fous, tu es en voyage, il n'y a personne qui te juge. Tu essaies de saluer : *namaskar, namaste*. » C'est ainsi qu'il en est venu tout naturellement à se mettre dans un état d'esprit qui attirait les autres : « Les gens viennent à toi, tu n'as pas besoin de les appeler. Tu fais des conneries, tu joues avec toi-même et tu te laisses prendre à ce jeu-là. C'est une espèce d'aimant, les gens le reconnaissent, ils savent qu'il y a de la vie en toi, qu'il y a quelque chose qui se passe et ils veulent participer à ça. »

Il a évoqué deux anecdotes qui illustrent de belles rencontres avec des gens du pays. La première, se rapporte à un événement qui s'est produit à Nainital. Dans l'auberge de jeunesse, il partageait le dortoir avec un groupe des jeunes étudiants en médecine. Ils venaient du Kerala, dans le Sud de l'Inde, et donc, ils étaient catholiques. « Ils avaient du rhum et de l'alcool *cheap* indien... on commence à papoter. [...] Je me souviens qu'on avait passé une super soirée. C'était drôle parce qu'on parlait et je leur disais à quel point je trouvais difficile de comprendre l'hindouisme. [...] Bref, j'avais parlé de ça et ils ont fait du mieux qu'ils ont pu pour essayer de m'expliquer comment ça fonctionnait l'hindouisme, et toute la question des avatars... Tout ça était bien arrosé d'alcool. À la fin, on était saouls et on est allés se coucher [...] Le lendemain, j'étais en train de prendre ma douche et j'entends un type dans la douche d'à côté, quelqu'un qui est en train de chanter une chanson de Ricky Martin : "*Un, dos, tres. Un pasito pa'lante María...*" [Il] est en train de chanter ça et je suis plié en deux, je trouve ça trop marrant. Je sors et le gars sort un peu après moi : "Tu as entendu la toune que je chantais? C'était pour toi. – *Prrrr ha ha ha ha!*" C'est complètement marrant... Tu fais quoi? "– Merci!" [...] Mais, ils avaient tendance à envahir mon espace privé. Moi, tout Occidental que je suis et, pire encore, d'Amérique latine... À un moment donné, j'ai été comme pris au jeu, on était au déjeuner et ils jouaient avec mes boucles... Écoute, c'était hilarant. Franchement, c'était vraiment superbe. »

La deuxième anecdote concerne le moment où il a traversé un poste-frontière à Mahendranagar, au Népal. Il attendait l'autobus pour aller à Pokhara, un village qui sert de base de départ pour faire des *treks* dans l'Himalaya. « J'ai rencontré trois petites sœurs adolescentes de 14, 15 ans. J'attendais le bus et elles me font un signe, elles disparaissent et reviennent avec un *Coca*. Je le prends avec elles, après ça, elles me font signe encore, elles reviennent avec une carte de souhaits avec un dessin. Je ne me souviens pas du dessin, mais le texte à l'intérieur était écrit en un très mauvais anglais; c'était: "*with infinite love*" et leur nom. À l'intérieur de ça, il y avait un collier fait d'ivoire, un petit éléphant – dans l'hindouisme, l'éléphant c'est Ganesha, le dieu de la chance, c'est la bonne fortune. Je le garde encore. [...] J'ai trouvé ça très beau, c'était gratuit, on n'avait absolument pas échangé un mot. Le fait, la curiosité... Il y a pu avoir un petit contact complètement anodin entre moi et ces trois jeunes filles. Et la gratuité de m'offrir quelque chose, alors que moi je ne l'avais pas demandé et même je me sentais embarrassé, j'avais rien à leur donner en échange... Mais ce n'était pas ça. [...] Ça te donne la pêche, ça te met de bonne humeur, ça te permet de continuer. »

D'autre part, même si Roberto a eu l'occasion de discuter avec les habitants du pays, il avoue que les contacts les plus forts ont eu lieu avec les autres voyageurs. Lorsqu'on réussit à entamer une relation avec des Occidentaux, « tu sais qu'elle risque d'être bonne, parce qu'ils sont des gens qui se sont rendus au même point [que toi], peut-être par des choses qui nous ressemblent. [...] En français, on dit: "Les grands esprits se rencontrent." Ça veut simplement dire qu'on a des compatibilités ou des affinités intellectuelles et qu'on peut discuter. » Ainsi, il a passé une semaine dans l'Himalaya avec Matt et Anna, un couple de médecins anglais. « En Inde, tu as une foule de voyageurs très bigarrée, tu as les *hippies*, les *new age*, des gens qui essaient de se retrouver et qui se perdent encore plus, tu as des gens un peu *fuckés*, quoi. On avait trouvé un point d'entente, notre truc c'était juste de rigoler de tout le monde [...] et en même temps, à discuter de tout et de rien. » Ensuite, Matt avait entendu parler d'un petit village en dehors des sentiers battus, apparemment à cinq heures d'où ils étaient. « On avait décidé d'y aller. Écoute, c'était hyperdur, hyperdifficile, c'était très, très chiant. [...] Les chemins ne sont pas bien indiqués, tu ne sais pas combien temps de marche il te reste encore pour arriver. Bref, on est arrivé dans un village perdu [...] qui voit rarement des touristes. [...] Il n'y a pas de loge, pas d'auberge, rien... pas d'électricité, il y a peut-être un touriste ou deux qui arrivent par année... et c'était super. [...] On nous avait donné une "chambre". [Finalement] on a couché dans nos *sleepings* sur le toit de la maison. Je me souviens d'avoir passé une nuit extraordinaire avec ces deux-là. Parce que, en même temps, c'était la saison des Léonides, à la fin du mois d'octobre. On jouait à deviner qui allait voir la prochaine étoile filante. Dans la nuit étoilée, il y a des millions d'étoiles autour de toi, tu vois



toutes les étoiles passer dans le ciel, tu es sur un toit... *yéh!* C'était formidable. Les trois, ensemble, on a vécu quelque chose d'unique, on était tout simplement perdus. »

#### 4.4.3.10 Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels

(N) Inde : l'altérité extrême

Roberto a souligné d'emblée que pour lui l'expérience la plus forte et significative de son voyage a été celle vécue en Inde. Il a rencontré un Français à Calcutta qui lui a donné, ce qui représente pour lui, la meilleure description de ce pays : « L'Inde, c'est comme si on allait voir un film, mais le film est déjà commencé depuis une demi-heure. Tu vois les images, [elles] sont belles, il y a de l'action, tu as des images. Puis, finalement, tu finis par rester et à la fin du film, tu n'as absolument rien compris. » Dans son interprétation des faits, c'est un peu ça : « Se retrouver dans un truc où on n'a pas le début, on n'a pas tout le *background*, on n'a pas tout le bagage culturel qui te permet de vraiment saisir ce qui se passe autour de toi. Donc pour ton esprit d'Occidental, ça devient totalement absurde. En même temps, ce sont des choses qui semblent tout à fait normales pour eux et, bon, que tu essaies juste d'assimiler. C'est un *challenge* intellectuel parce que tu veux percer ce mystère, mais le mystère reste quand même présent et il s'épaissit à mesure que tu essaies de le percer. »

Il a été particulièrement impressionné par le fait que l'Inde est une civilisation qui réserve l'espace public aux hommes : « Tu ne vois jamais de femmes, sauf dans le Rajasthan. Tu ne traites jamais avec des femmes, sauf avec quelques-unes qui sont plus occidentalisées et qui vont travailler, par exemple, dans des *ayouth hostels*, dans les auberges ou à des endroits plus touristiques. Mais en général, quand tu as affaire avec un Indien, c'est un homme. » Culturellement, il mentionne que c'est un collage. Ainsi : « On pense aux Indiens, on les voit tous ensemble avec un turban... Mais, mon Dieu! C'est probablement l'un des plus grands laboratoires de cosmopolitisme au monde. Ils ne se connaissent pas comme une société cosmopolite, mais ils sont cosmopolites. Religieusement, on va dire... ce sont des sikhs, ce sont des hindous, ce sont des musulmans, ce sont des catholiques, et tout ce monde-là a très souvent des bagages ethniques très différents. Les gens du Nord ont la peau et les yeux très clairs, ils ont ce regard magnifique, des yeux très, très verts... alors que les gens du Sud sont de plus en plus foncés. » Outre l'interaction des gens entre eux, « il y a beaucoup de promiscuité entre hommes en Inde. Ils n'ont pas le tabou macho qu'on a, nous, par rapport aux mecs. Ils se touchent beaucoup entre mecs, ils se touchent le visage, ils vont se promener dans la rue et ils se tiennent par le petit doigt, ils font des petites balades comme ça. »

#### 4.4.3.11 Regard de l'Autre sur soi : tendance à « l'arnaque »

Roberto est conscient qu'à Delhi il est perçu comme un touriste. « Les Indiens ne volent pas, mais ils arnaquent. Donc ils ne te volent pas ouvertement, ils te volent de façon hypocrite. Ça va de ton *Coca* que tu achètes dans la rue qui va te coûter quatorze roupies, alors qu'il vaut quatre, jusqu'au mec qui t'offre le transport pour aller de telle ville à telle ville... il va te le vendre hypercher et il va te foutre dans un *chicken bus*. » Aussi, « si les gens t'invitent chez eux, c'est sûrement pour t'arnaquer. Ils vont inventer des trucs pour en tirer des sous. Donc, on ne leur fait pas nécessairement confiance. » Par contre, au Cambodge « tu arrives un peu dans l'âge de l'innocence; les gens te prennent pour ce que tu es. Ils n'essayent pas trop de t'arnaquer, ils ne savent pas qu'ils peuvent le faire nécessairement. Tu as un niveau de partage qui est plus grand. »

#### 4.4.3.12 Réflexions en solitaire : le journal comme aide-mémoire anticipé

Le soir, avant se coucher, Roberto avait l'habitude d'écrire dans son journal pour « essayer de comprendre ce que j'avais vécu et peaufiner les choses les plus anodines sur papier. [...] Il y a des choses qu'on oublie et les choses qu'on oublie plus facilement sont les choses essentielles. Les odeurs... Il y a des choses très banales qui ont rapport au jour le jour et à la façon dont les gens vivent ailleurs que tu finis par oublier quand tu es de retour à la maison. » C'est à propos de ces expériences qu'il réfléchissait par écrit. « J'avais l'impression que j'allais les oublier, tout simplement. Les yeux de quelqu'un qui t'a regardé, un animal que tu as écrasé dans le chemin, la chaleur du soleil, tel moment de la journée, certaines odeurs de camphre... Mon Dieu que ça se sent bon! »

#### Quotidienneté et survie élémentaire

#### 4.4.3.13 Insertion dans le quotidien : oscillation entre routine et plaisir

Lors de son passage en Inde, Roberto a fait deux séjours à Calcutta et plusieurs à Delhi. Par la suite, ces deux villes lui sont devenues familières : « J'avais une routine de samedi-dimanche pour n'importe quel jour de la semaine. » Il avait son restaurant, son café et son bar préférés : « J'aimais ça, me retrouver dans un endroit connu pour aller manger des choses que je connaissais et savoir que je pouvais répéter la même sensation, la même expérience esthétique avec la bouffe. [...] À un moment donné, tu commences à te familiariser avec une place, tu sais comment bouger dans une certaine ville et donc, tu finis par aller aux mêmes endroits. Tu arrêtes de découvrir à un moment donné pour te concentrer sur les choses qui t'ont déjà fait du bien. Voilà, c'est ça. Je suis un découvreur et une fois que j'ai découvert mon truc, je reste, je suis fidèle, un fidèle pépère. »

On remarque que la nourriture est au cœur des plaisirs de voyage de Roberto. Il mangeait autant dans le petit kiosque au coin de la rue, que dans les restaurants chics. « J'ai tout le temps aimé manger dans la rue, j'ai trouvé des choses absolument formidables. Et j'aimais ça parce que c'est exactement l'endroit où l'on trouve les choses les plus authentiquement locales. [...] On peut passer une année au complet à manger, déjeuner, dîner, souper dans des places différentes et ne pas se tanner. Il y a une richesse gastronomique dans ce pays, c'est hallucinant. » Manger dans la rue est d'ailleurs plus économique lorsqu'on voyage pendant une aussi longue période. « Mais aussi, à Katmandu, à Delhi et à Calcutta, j'aimais aller dans des restos un peu plus chics et me payer de nouveaux trucs. »

En ce qui concerne les moyens de transport, il signale que le train est la façon la plus pratique d'explorer le pays. « C'est très facile de prendre le transport de tout le monde, [...] tu parcoures de longues distances avec les habitants du pays et ça peut aussi te permettre de partager des petits trucs avec les gens. »

Mais, même si on a une routine, qu'on assiste à des fêtes traditionnelles et qu'on utilise les mêmes services que les habitants, participer à leur quotidien peut s'avérer difficile. « Ça, ça va m'arriver avec des cultures que je connais plus. » Pour rentrer dans la vie des gens il faut, selon lui, voyager différemment – voire comme un travailleur humanitaire – afin d'accéder à une structure sociale déjà établie. « Je n'ai pas fait de l'humanitaire, je n'ai pas vécu le voyage de ce côté-là. Il faut quand même avouer qu'il y a quelque chose autour du voyage tel que moi je le fais, tel que moi je l'ai vécu et tel que moi je le conçois : il y a quelque chose de profondément égocentrique et narcissique. » Il était donc tourné vers lui-même et « évidemment, ça va pas nécessairement de pair avec l'idéal de cosmopolitisme à outrance où tu partages avec les gens. »<sup>209</sup>

#### 4.4.3.14 Rythme du voyage : au gré des découvertes et des sorties de crise

Lorsqu'on est étudiant et qu'on voyage pendant une longue période, on a un budget restreint : « Si tu dépenses plus que prévu par jour, le jour, souvent il faut que tu économises. [...] Tu ne peux pas payer une chambre d'hôtel à 20 \$, c'est trop cher et ça vient de *scraper* deux, trois jours de ton budget. » Mais aller dans les endroits les plus économiques peut être très inconfortable : « Pendant la nuit, j'ai eu dans mon *backpack*, des rats, des coquerelles [...] des piqûres de moustiques aussi. » On peut également tomber malade dans des situations adverses. « J'ai été malade une semaine au Népal avec

<sup>209</sup> Le fait qu'il ne soit pas un travailleur communautaire ne fait pas de lui, cependant, un être égocentrique et narcissique.

une diarrhée *inestoppable*, c'était affreux. » Il a été pris à Pokhara : « Il n'y avait pas de téléphone, pas d'Internet, il n'y avait rien. J'aurais pu crever là et personne ne s'en serait rendu compte. J'ai fini par demander, à faire pitié, à un voyageur des petits sachets de soluté. [...] C'était dramatique, je me voyais fondre. Dans ce voyage j'ai perdu comme trente livres. »

Au Népal, Roberto a également éprouvé des moments très durs physiquement. « Je suis un intellectuel. Je n'ai pas fait de basket, je n'étais pas aussi en forme que je le suis... Il y a une dizaine d'années, je faisais la fête tous les soirs, je me pétais la gueule et je fumais comme ça ne se peut pas. » Quand on fait le *trek*, on monte au-delà de 5000 mètres, « il faut faire des paliers de 1000 mètres en un jour... ton corps n'est pas habitué et j'ai trouvé ça extrêmement éprouvant. [...] Mais ça dure une journée et puis, une fois que tu l'as fait, tu es hypercontent. »

#### 4.4.4 Le retour du voyage

##### 4.4.4.1 Réintégration à l'*ici* : progressive

Le retour s'est passé en douceur. Après l'Asie et le Brunei, Roberto est allé travailler six mois en Australie : « Là, j'étais en Occident. [...] Ça m'a permis de décanter avant de retourner au Canada. » Il gagnait bien sa vie, ce qui lui a permis de s'éclater et de faire la fête sans avoir de préoccupations financières. Ainsi, « je n'ai pas été confronté à ma propre vie. »

En arrivant à Montréal, il a commencé une maîtrise et renoué avec sa copine franco-québécoise. « J'avais une structure d'accueil et je me suis organisé pour que le choc ne soit pas trop fort. » Le voyage a duré deux ans, « donc j'avais juste besoin de retrouver mes amis, de faire la fête, d'aller à des *house party*, dans des soupers... de retrouver ma vie comme elle était avant. Je suis revenu et j'étais très content d'être à Montréal. »

##### 4.4.4.2 Interprétation de l'altérité : un éperon identitaire à maints égards

Son voyage en Inde, nous l'avons souligné, a été très important pour Roberto, car pour la première fois de sa vie, il s'est senti dépassé par l'ailleurs. Conséquemment, il en a retiré beaucoup. Premièrement, cette expérience lui a permis de mettre à l'épreuve ses propres limites face à l'inconnu : « Ça m'a donné une énorme confiance en moi. Après ça, tu es blindé un peu, tu sais quelles sont tes possibilités et tes possibilités sont infinies. [...] Ça te permet d'être débrouillard, ça te permet d'apprendre à organiser ton temps. Ça m'a permis de ne pas stresser avec le temps perdu. Ça m'a appris à ne pas prendre pour acquis ma culture, et à ne pas essayer d'imposer mes canons culturels à des gens et à

essayer d'être un peu plus à l'écoute de ce que les autres ont à dire. » Deuxièmement, il a développé une sorte de seconde nature et des réflexes qui lui ont été utiles lors de ses nombreux déplacements. Par exemple, il a appris à « construire un circuit d'endroits que tu fréquentes et que tu aimes. Tu te rends compte que si tu as un bar, un resto, un pub et une salle de cinéma que tu fréquentes assidûment, tu finis par rencontrer des gens qui font la même chose que toi et là, tu commences à tisser des liens et à faire des contacts. » Troisièmement, il a intégré dans sa vie quotidienne des habitudes et divers éléments acquis en voyage : « Je sais comment faire du *chai*, il y a de la cardamome dans mes épices. [...] À un moment donné, tu y penses... C'est un petit morceau de voyage qui reste avec toi. [...] Tous les matins, j'ai l'habitude de brûler de l'encens; je me lève, je brûle de l'encens. [...] Exactement la même sorte que j'achetais en Inde. J'aime beaucoup ça, me lever et sentir ça dans la maison, ça fait partie de mon quotidien; tu commences bien la journée. Ça me rappelle le vendeur d'ananas, le vendeur de *chai* qui brûlait une grosse plaque d'encens... Sai Baba. » Toutes ces expériences et ces éléments « sont des choses qui me sont restées et qui m'appartiennent maintenant ».

#### 4.4.4.3 Raconter le voyage aux autres : presque impossible, voire inutile

Étant donné qu'il a passé quelques mois en Australie, Roberto n'a pas eu besoin de raconter son voyage tout de suite. « De toute façon, j'en avais tellement parlé à des gens que j'avais rencontrés en chemin, que je n'avais plus envie d'en parler. » En plus, le voyage est une expérience qui se partage mal et les gens ne s'intéressent pas nécessairement à la manière dont il a été vécu. « Ils sont juste très contents de te voir. [...] On n'a pas à les emmerder avec nos histoires de voyage, c'est quelque chose qui nous appartient, même les photos, c'est complètement inutile. C'est pour soi-même, c'est quelque chose qui nous rappelle un temps, une odeur, une sensation tactile souvent, quelque chose qui peut te ramener au moment où tu as pris la photo. »

#### 4.4.4.4 Nouvelles attentes : rêves de retour en Inde en compétition avec plusieurs éléments

Roberto aimerait retourner en Inde. Toutefois, « pour aller là-bas, ça prend beaucoup de temps. Maintenant je suis dans une logique mercantile; si je ne bosse pas, je n'ai pas de fric, je ne peux pas prendre deux ou trois mois de vacances en une seule fois et encore moins six mois. » Répéter l'expérience? « Je ne pense pas que maintenant je pourrais être deux ans de ma vie dans un *no man's land*. Je suis parti quand j'avais 25 ans et je suis retourné quand j'avais 27. Maintenant, j'ai besoin de plus de confort et mon corps a vieilli en dix ans. [...] Ma situation économique a changé. Je ne pense pas que je referai un voyage aussi *wild*, aussi dur que ça. » Mais parfois, sa petite voix lui dit : « Tu devrais retourner faire un truc comme quand tu avais 26 ans. » Il ne sait pas s'il va le faire, toutefois

« cette part de mystère, je la cherche quand même encore, après toutes ces années et tous ces voyages ». Actuellement, il voyage de façon plus confortable et, ce qui l'attire aussi, c'est de s'installer dans un endroit et d'y travailler à distance : « Ça me permet d'atterrir à cet endroit, de vraiment relaxer et d'en profiter au maximum. »

## CHAPITRE V

### MÉTANALYSE : CROISEMENT DES CONSTATS ISSUS DES RÉCITS AVEC LES CONCEPTS RETENUS

Rappelons que l'objet de cette recherche est de comprendre comment le voyageur réagit à l'altérité dans le contexte du voyage et comment, aussi, il tire un apprentissage de cette expérience. Nous sommes surtout intéressée à découvrir de quelle manière se fait la rencontre avec autrui lorsqu'elle a lieu « ailleurs ».

À partir du croisement des constats issus des récits de voyage individuels, présentés dans le chapitre précédent, et des principaux concepts de l'exploration théorique, nous présentons une analyse transversale de deuxième niveau mettant en évidence les contrastes, les convergences, les nuances et les pistes complémentaires que révèle cette étude. Ces nouvelles pistes, orientées par le propos de nos participants, nous ont également menée parfois à l'exploration – quoique brève – de certains concepts comme la différence dans la signification des notions ou concepts selon la culture, le toucher, le mimétisme, la commensalité et la proxémie.

#### **5.1 Préparation du voyage : un premier indice à l'égard de l'altérité**

Pour chacun de nos participants qui ont choisi leur destination à la dernière minute – à l'exception de Philippe –, la préparation matérielle et informationnelle du voyage a pris peu de temps. De ce fait, nous constatons qu'outre les détails pratiques (concernant les déplacements, l'hébergement, l'arrivée à l'aéroport, etc.), leurs connaissances à propos des mœurs, de l'histoire, de la politique, de la culture ou tout simplement de la manière dont les gens vivent « là-bas » n'ont été recueillies qu'à titre informatif et qu'elles étaient pour le moins sommaires. Pour se renseigner, les quatre voyageurs ont consulté d'autres voyageurs, des guides de voyage, ils ont visionné des reportages à la télévision, ils se informés par ouï-dire, sur Internet. Ils n'ont pas lu de récits de voyage ni d'ouvrages consacrés aux cultures

cibles. Cette attitude nous permet d'établir un premier constat sur les modalités de leur rapport à l'altérité et nous pouvons l'interpréter selon deux points de vue.

D'une part, ces voyageurs démontrent une confiance en eux et en la vie qui se manifeste par une ouverture à l'inconnu et à l'imprévisible; ce qui pourrait contribuer à l'effet de contraste d'abord recherché et vécu dans l'ailleurs. Sans vraiment ni planifier ni élaborer des construits précis sur les cultures locales, ils se laissent ainsi happer par l'altérité sous sa figure de nouveauté. Ils veulent apprendre sur place : « Ce voyage-là a été vraiment spontané. [...] Mon état d'esprit était différent et je me suis laissé porter. [...] C'était une sensation de liberté que je n'ai pas retrouvée dans d'autres voyages » (Ariane). « Je n'avais rien de fixe, c'est peut-être pour ça que j'ai autant aimé » (Jean-Christophe).

D'autre part, nous pouvons interpréter cette attitude comme un indice possible de lacune d'ouverture à l'autre, car ils n'ont pas manifesté le besoin d'une réflexion préalable qui les aurait amenés, par exemple, à se demander : Quelles sont les forces en tension dans ce territoire géopolitique? Comment est autrui? Qu'est ce qu'importe pour lui? En soi? En contact avec les étrangers? Comment vais-je me présenter à autrui? Davantage axés sur le socio-relationnel que sur le socio-culturel, ils se sont donc limités à imaginer comment l'Autre allait se comporter en soi et envers eux. Jean-Christophe et Philippe l'expriment clairement : « J'espérais juste qu'ils [les Asiatiques] ne soient pas comme les Occidentaux » (Jean-Christophe). « Je m'attendais surtout à ce que les gens soient gentils et *open* avec les touristes » (Philippe). À quoi pouvons-nous attribuer cette attitude touristo-centrée? Probablement à l'âge des voyageurs (23-28 ans) qui correspond à un moment de la vie où la réaffirmation de l'identité-singularité prend un grand élan<sup>210</sup>. Il se peut alors qu'ils aient été centrés sur la consolidation et la valorisation de leur propre identité. On peut aussi expliquer cette attitude autoréférentielle par les raisons qui les ont motivés à voyager. Ils ont mentionné qu'ils voulaient s'échapper de l'ordinaire et du quotidien, faire le tour du monde, qu'ils étaient en quête de dépaysement, qu'ils avaient besoin de vacances, qu'ils voulaient s'offrir un cadeau. Toutes ces motivations étaient consciemment centrées sur des besoins personnels et non forcément sur la curiosité d'aller à la rencontre d'autres cultures, sauf peut-être dans le cas d'Ariane. Cette dernière dimension reste, à nos yeux, de l'ordre de l'inconscient ou à tout le moins secondaire comme levier du départ.

<sup>210</sup> Pour plus de détails concernant les phases de développement de l'adulte et le cycle de la vie, se référer à : Renée Houde, *Les temps de la vie le développement psychosocial de l'adulte selon la perspective du cycle de vie*. Chicoutimi, G. Morin, 1986, 308 p.



## 5.2 Communication : le non-verbal et la créativité mis en valeur

Pour la sélection de participants de notre recherche, nous avons établi plusieurs critères, dont celui-ci : les voyageurs devaient avoir séjourné dans un endroit où la langue première n'était pas la même que la leur. Cependant, ils pouvaient parler ou non la langue du pays. Ce critère a été retenu de façon plus ou moins intuitive afin d'augmenter d'un cran la complexité au rapport à l'altérité. Ce choix a aussi été motivé par l'espoir de faire ressortir, lors de l'enquête de terrain, les notions propres à la rencontre (dialogue, empathie, réciprocité, temps dédié, etc.), soit avec les gens du pays, soit avec les autres voyageurs. Ainsi, guidée par cette intuition, nous avons exploré les nuances de la communication qui s'est établie (ou non) lors des rencontres entre nos quatre voyageurs et autrui, et nous pouvons maintenant nous attarder aux aspects qui nous sont apparus les plus patents et les plus intéressants.

Au départ, bien que cela semble contradictoire avec ce qui est mentionné dans les paragraphes précédents, il faut se rappeler que l'intention de rencontrer l'autre en voyage et de comprendre comment il vit était présente chez les quatre voyageurs, puisqu'ils l'ont tous exprimée, à un moment ou à un autre. Ainsi, Roberto dit : « C'est un des motifs principaux pour lequel on voyage, rencontrer des gens, essayer de voir, d'apprendre, essayer d'avoir des informations de première main de la part des gens qui vivent là-bas. » Encore que si nous nuancions dans le sens de nos premières observations, nous pourrions avancer que, sans automatiquement instrumentaliser l'Autre, le souci de l'apport de ce dernier relevait de la préoccupation de la bonne conduite du voyage. L'Autre n'était pas d'emblée perçu comme représentant d'une culture mais comme facilitateur d'une relative « intronisation ». Il était conçu comme exemplaire d'une différence en soi et par rapport à soi, sans forcément que cette différence soit sondée, du moins systématiquement.

Donc, en premier lieu, nous constatons que se sont dressés plusieurs obstacles à la communication avec les autochtones; celui de la langue, notamment, nous semble avoir été particulièrement déterminant. Ces voyageurs ne parlaient que quelques mots d'hindi, de chinois, de thaï ou de vietnamien. Alors, comment le dialogue pouvait-il s'établir sans une langue commune? Au chapitre II (2.3.1), nous avançons l'idée que le dialogue revêt une place centrale dans la rencontre et la reconnaissance de l'autre en tant que personne. En effet, le dialogue ne se réduit pas à la compréhension d'un discours, et ce, d'autant plus si ce dernier porte sur des renseignements usuels. Il donne lieu à la réciprocité qui est une condition essentielle à la relation interlocutive. Or, dans le cas de nos participants, le dialogue avec les habitants des pays visités a pu être entamé, la plupart du temps, en anglais, langue seconde pour les deux interlocuteurs, et parfois en français. Rappelons également

que, même si le dialogue n'a pas abouti dans tous les cas à une relation plus approfondie, nous avons noté une bonne disposition des voyageurs pour arriver à communiquer et que c'est déjà un pas dans la bonne direction pour la reconnaissance de l'Autre. Le cas de Jean-Christophe est particulier : lors de son premier voyage il ne parlait pas le chinois et son approche de la culture et des gens était alors superficielle. Son rapport à autrui a radicalement changé lorsqu'il a appris la langue et qu'il a pu communiquer et établir un contact plus approfondi : « Tu ne peux pas comprendre la Chine si tu ne parles pas le chinois. [...] Là, j'ai réalisé comment la langue, c'était important. J'étais comme un poisson dans l'eau. » Cette connaissance de la langue met Jean-Christophe dans une position de confirmation de sa singularité, voire d'autosacralisation en regard de l'arrière-scène culturelle ainsi perçue : « Le fait que j'aie appris la langue fait en sorte que j'ai accès à tout un bagage auquel le profane n'aura pas accès. »

En second lieu, nous remarquons que les voyageurs ont développé des « astuces » pour contourner les barrières langagières et établir un premier contact. Ils ont utilisé les mimiques, le sens de l'humour, la dérision de soi, la musique, le dessin, en somme, la créativité. Ainsi, le non-verbal devient le principal véhicule de communication avec l'hôte. Ensuite, c'est la perception de la réciprocité du répondant qui oriente, ou non, ce contact vers une relation.

En troisième lieu, nous constatons que parfois les embûches de la communication ne se réduisent pas à la langue et qu'elles relèvent aussi, parfois fortement, de déterminants culturels. Ces déterminants se reflètent, d'une part, dans l'interaction sociale. Ce fut le cas lorsqu'Ariane a eu de la difficulté à exprimer ses opinions et à se faire respecter en Inde, à cause du statut de la femme dans cette société. D'autre part, ces déterminants ont aussi des répercussions sur les significations, les nuances et la compréhension de la langue en soi. Ainsi, le linguiste Benjamin Lee Whorf affirme que chaque langue contribue à structurer le monde perceptif de ceux qui la parlent : « Nous découpons la nature selon les lignes établies par notre langue. Les catégories et les types que nous isolons dans le monde phénoménal ne s'y trouvent nullement. » Selon cet auteur, le monde est une sorte d'effusion kaléidoscopique d'impressions qui doivent être organisées par notre esprit et, essentiellement, par nos systèmes linguistiques. « Si nous sommes en mesure de découper la nature, de l'organiser en concepts et de lui attribuer ses significations, c'est en grande partie parce que nous avons donné notre accord à une organisation de ce type. » Il s'agit d'un « accord implicite et non formulé, mais dont les termes sont absolument contraignants; en fait, il nous est impossible de parler sans souscrire au mode d'organisation et de classification du donné que cet accord a décrété<sup>211</sup>. » Cette dimension du langage

<sup>211</sup> Benjamin Lee Whorf cité par Edward T. Hall, *La dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 118.

nous aide à comprendre ce qu'Ariane et Jean Christophe ont vécu. En effet, certaines de leurs difficultés à communiquer étaient reliées aux différences culturelles irréductibles incrustées dans les notions et les concepts. Ainsi, lorsqu'Ariane a montré sa carte du monde aux gens d'un village au Myanmar, elle a réalisé que « juste le chef comprenait le concept que la Terre est ronde ». Cet événement lui a fait prendre conscience qu'on ne peut pas utiliser le même langage avec tout le monde : « Expliquer des concepts, c'est compliqué. » Jean-Christophe a eu une expérience similaire avec les Chinois, en dépit du fait qu'il parlait leur langue : « En Chine, il y a des concepts qui n'existent même pas. "Liberté", si tu traduis mot à mot du dictionnaire français au chinois, ce n'est pas la même chose. »<sup>212</sup> Autrement dit, d'une culture à l'autre, la langue ne découpe pas la réalité de la même façon et « des signes dits équivalents (procédant d'un même référé) peuvent avoir des signifiés identiques et des charges culturelles partagées différentes<sup>213</sup> ». Cet état de fait, faut-il le souligner, aurait sans doute été perçu comme moins heurtant avec une érudition minimale relativement à la culture, et ce, sans pour autant faire disparaître la difficulté liée au fait d'expliquer.

### 5.3 Conscience du regard de l'autre sur soi : composer avec la différence

Lors des entretiens, la dimension du *regard de l'Autre sur soi* nous est apparue comme plus importante qu'envisagée au départ. Ce regard externe viendrait colorer notre rapport à autrui. Nos voyageurs étaient très conscients du rôle d'étrangers qu'ils tenaient en Asie, ainsi que du regard que l'Autre portait sur eux. Les gens les regardaient, car ils étaient différents. En mettant l'accent sur leur singularité, le choc visuel et culturel était donc réciproque. Il est intéressant de constater que le regard « curieux » de l'Autre, même s'il est parfois « épuisant », campe le voyageur dans l'existence. Dans le chapitre II (2.3.1), nous signalions que l'individu commence à exister par le regard d'autrui. « Le soi social de l'homme est la reconnaissance que celui-ci obtient de ses semblables. [...] Nous avons un penchant inné à être remarqués<sup>214</sup>. » Ainsi, selon Todorov, le plus douloureux pour l'existence de l'homme serait de vivre au milieu des autres sans n'en recevoir aucun signe. Le commentaire de Jean-Christophe rejoint et confirme cette théorie : « Dans la rue, tu te fais aborder tout le temps, tu te fais regarder, tu te fais épier, tu te fais quêter. Mais, ce n'est pas la fin du monde; j'aime mieux ça qu'aller quelque part et me faire ignorer. »

<sup>212</sup> Notons que, d'un point de vue intellectuel, le terme « concept » utilisé par nos participants relève d'avantage de la notion de « notion » : cette dernière se situe à un cran inférieur sur le plan de l'abstraction par rapport au concept qui, lui, renvoie à une organisation d'idées à la logique serrée, à une pensée aux assises claires et fouillées.

<sup>213</sup> Ferréol et Jucquois, *Dictionnaire de l'altérité*, sous « Interculturel (didactique de l') », p. 179.

<sup>214</sup> William James cité par Todorov, *La vie commune*, p. 83.

Cette conscience de l'imprégnation du regard de l'Autre provient également en partie du fait que, face à l'inconnu et à la nouveauté, nos sens sont aiguisés. Dans son livre *La dimension cachée* (1971), Edward T. Hall distingue deux catégories de récepteurs dans l'appareil sensoriel chez l'homme<sup>215</sup> : les « récepteurs à distance » comme les yeux, les oreilles et le nez qui perçoivent les objets éloignés, et les « récepteurs immédiats » comme le toucher, qui explorent le monde qui est à proximité de l'individu. Ces distinctions sont différentes pour des anthropologues contemporains s'intéressant aux sens, comme Constance Classen et David Howes. Pour eux, ce sont l'odorat, le toucher et le goût qui sont les récepteurs « proches », alors que la vue et l'ouïe sont plutôt les récepteurs « distants »<sup>216</sup>. Nous venons de voir que le premier sens qui intervient dans la perception de l'inconnu est la vue. La curiosité des Asiatiques envers nos voyageurs a d'abord été attisée par la vue. Ensuite, ce qui les a amenés à entrer en contact avec ces étrangers et à les reconnaître en tant qu'individus, c'est principalement le toucher. On se souvient de l'anecdote d'Ariane qui raconte que les femmes et les enfants indiens lui touchaient les cheveux et la peau; ou encore celle de Roberto qui se rappelle que les jeunes étudiants jouaient avec ses boucles; de même que celle de Jean-Christophe qui, à un moment donné, s'est réveillé dans le train alors que les Chinois lui touchaient les poils des bras et la pomme d'Adam. Ces expériences, même si elles sont accueillies avec empathie, ne cessent de surprendre les voyageurs. Hall affirme que « de tous nos sens, le toucher est le plus personnel »<sup>217</sup>. Le toucher nous permet d'explorer l'environnement proche, il apporte la dimension tactile et kinésique au monde perceptif de l'homme. « En sollicitant directement le corps ou certaines parties du corps, il l'expose à des stimulations et à des agressions. Pour cette raison, le toucher est, dès l'enfance, l'objet de nombreuses prescriptions qui visent à protéger, à faire distinguer le familier de l'inconnu et, en dernier ressort, à individualiser (Anzieu)<sup>218</sup>. » Certes, la peau est une sorte d'enveloppe qui sert de barrière entre l'intérieur et l'extérieur et elle fonctionne comme un moyen de communication. D'où, sans doute, la puissance de l'évocation des voyageurs qui percevaient un enjeu de taille se rapportant à la fois à l'altérité et au respect de l'intégrité. Car selon Hall, « cette protection charnelle trouve une prolongation dans un espace enveloppant qui crée une bulle invisible autour de l'organisme ». Ainsi, toucher une personne peut s'avérer une intrusion dans son territoire. Ce qu'il faut retenir, c'est que les seuils de l'intrusion varient selon les cultures et que chaque société donne une signification différente aux contacts corporels et aux distances entre les personnes. « Les rapports tactiles suivent des normes

<sup>215</sup> Hall. *La dimension cachée*, p. 62.

<sup>216</sup> David Howes, « Introduction à la culture sensible », in *Anthropologie et Sociétés*, vol 30, no. 3, 2006, p. 7-17.

<sup>217</sup> *Ibid*, p. 85.

<sup>218</sup> Vinel reprend les propos d'Edward T. Hall et de Didier Anzieu dans sa recherche sur le toucher chez les femmes moose. Cf. Virginie Vinel, 1998, « Le sens des relations. Les contacts corporels entre les femmes moose (Burkina-Faso) », in *Anthropologie du sensoriel*, p. 77-78.

qui prennent en compte le statut social des individus, leur sexe, leur âge et la situation de production du contact, en public, dans un lieu familial ou dans l'intimité<sup>219</sup>. » Nous y reviendrons.

Outre le regard indiscret, voire inquisiteur, des autres, les voyageurs ont souvent senti un regard plus « utilitaire ». Ils se sont parfois retrouvés dans une position de vulnérabilité, étant perçus comme « les Blancs », comme des objets propices à l'arnaque à cause de l'argent et, dans le cas d'Ariane, comme une figure purement sexualisée. Ces représentations que les Asiatiques se font des Occidentaux ont constitué, de toute évidence, un désagrément important lors du séjour. Si l'on se sent perçu uniquement comme source de revenus ou comme objet de curiosité sexuelle, on a l'impression que notre singularité et, davantage, notre « intégralité » composite sont menacées et l'on se retrouve, en conséquence, dans un état d'hypervigilance, si ce n'est d'alerte. L'élan de réciprocité se trouve alors pour le moins freiné.

#### 5.4 La survie structure le voyage (N)

L'analyse transversale des récits nous aide à mettre en lumière un thème important en ce qui a trait au vécu plus ou moins inconscient des voyageurs. Dans le chapitre II (2.2.1), nous soulignons que l'identité est constituée de deux composantes : la composante à dominante interne, qui renvoie à la notion d'unité, d'intégralité, et la composante à dominante externe, qui renvoie à la notion de singularité. Nous venons de le mentionner, les voyageurs perçus comme « trop singuliers », étaient objets de curiosité. Ainsi désignés massivement par les autres dans leur identité-singularité, leur état d'étrangers se confirme, ce qui provoque une altérité en miroir et l'intensification du réflexe de survie et d'autosurveillance. Le voyageur sent le risque que son intégrité soit attaquée. Ariane, par exemple, dormait avec son couteau; elle jonglait avec « la petite lutte quotidienne... négocier, se protéger pour ne pas se faire toucher, surveiller ses trucs ». Roberto explique : « Pendant mon séjour, il a fallu que je me batte ». Autrement dit, leurs sens et leur conscience étaient continuellement en état d'alerte. Dans cette dynamique, l'individu repositionne constamment ses barrières face à l'autre afin de préserver son intégralité physique et psychologique, ce qui ne mène pas nécessairement à une fermeture totale. Ignorer l'autre ou certains de ses agissements, adopter un profil bas, répondre en français, prendre une distance, rire devant ce qui peut apparaître comme absurde ou insurmontable, etc. sont des stratégies d'autoprotection précieuses développées par les voyageurs et qui sont, selon nous, issues de l'inconscient pulsionnel, pour être ensuite répétées suivant leur succès. Nous remarquons que dans de telles circonstances, un équilibre tend à s'installer entre la confrontation à l'altérité – à la fois trop

---

<sup>219</sup> *Ibid.*

« singulière » et trop altérante pour soi – et, dès lors, la protection de sa propre identité. Ainsi, à l'égard de l'altérité à laquelle ils étaient confrontés, les voyageurs n'ont pas répondu à leurs premiers réflexes instinctifs qui les auraient conduits à des confrontations inutiles; ils ont maintenu une attitude passive et pacifiste. D'ailleurs, ils se sont souvent exprimés à ce sujet : « Il faut que tu prennes ta patience à deux mains pour éviter de les frapper, parce que tu as juste envie de le faire » (Roberto). « Quand on se met à les engueuler, même si on a raison, ils sont des gens qui s'enflamment très rapidement... pas la bonne chose à faire » (Ariane).

Par conséquent, les voyageurs sont très conscients du risque que comporte le fait de voyageur seul. Même s'ils sont en constante interaction avec d'autres voyageurs ou des habitants du pays, ils savent qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes. De ce fait, le voyage peut devenir égocentré. Cet égocentrisme n'aurait pas une connotation négative, liée à l'égoïsme; bien au contraire, il refléterait plutôt une attitude d'humilité, de prudence, d'acceptation du fait de ne pas pouvoir tout maîtriser ainsi qu'une réaction de pondération et d'essai de mise en perspective face à l'altérité enveloppante. Bien que l'objectif avoué du voyage soit la découverte, l'objectif inconscient *in situ* serait de garder sa « consistance », voire son identité-intégrité. L'égocentricité du voyage découlerait, en fait, pour peu que l'on puisse l'estimer avec les données en main, de l'importance primordiale de veiller sur sa propre personne. Par exemple, les voyageurs ne se sont pas exposés volontairement à des situations dangereuses. Ainsi, la « pulsion » archaïque de survie délimiterait celle de « toute-puissance » et structurerait le voyage.

### **5.5 Rencontre de l'Autre, différent : les conditions de base, une priorité**

Nous remarquons que la rencontre avec les autochtones est, dans un premier temps, liée aux besoins de base : se déplacer, se loger, se nourrir. Ensuite, les voyageurs signalent une différence dans la relation avec l'Autre selon le contexte où elle est établie. Dans les espaces urbains, l'approche sera faite avec une certaine réserve, puisque le regard que l'Autre pose sur les voyageurs serait tributaire des ravages que le tourisme a fait subir aux autochtones (ce dont nous avons parlé précédemment). Toutefois, nous considérons que cette approche ne devient pas instrumentalisatrice envers les autochtones parce que les voyageurs ne considèrent pas les autres comme des objets à leur propre service ou à leur profit. Par contre, dans les espaces ruraux, les voyageurs sont plus à l'aise de rencontrer les gens. La naïveté et la simplicité sont, à leurs yeux, prédominantes dans ce contexte, ce qui rend le contact plus « authentique ».

Malgré les bonnes intentions des voyageurs et leur désir d'entrer en contact avec les gens du pays, nous considérons qu'ils sont demeurés dans une position d'extériorité et que la rencontre est restée au niveau élémentaire, dans une dimension à dominante anecdotique. Dans la majorité des cas, ils ne sont pas arrivés à développer une relation, et ce, même si ce développement n'est pas forcément souhaité en termes d'intimité psychologique. Ils auraient aimé approfondir ce contact, mais, tel que nous l'avons souligné précédemment, les limites posées par la langue et parfois les déterminants culturels se sont présentés comme les principaux obstacles. Ariane souhaitait mieux connaître les femmes indiennes ou travailler dans des projets avec les enfants tibétains, ce qui n'a pas été possible, à cause du statut réservé à la femme dans un pays comme l'Inde ou à son statut d'étrangère. Philippe fréquentait les endroits locaux, les restaurants, le marché, etc. dans une tentative de « frayer » avec le peuple. En somme, on note qu'il s'est réalisé une tonalité de rencontre certes forte d'intuitions et de ressentis issus du métalangage, mais restreinte à ce caractère furtif.

Ce constat ne porte aucun jugement de valeur en réduisant toutes les rencontres à un degré de superficialité et il ne dit encore moins que ces quatre voyageurs n'ont pas fait d'effort afin de rencontrer les gens. Il s'agit plutôt de souligner d'emblée que, si le contraste entre deux cultures ou deux personnes peut faciliter la rencontre, par les effets de curiosité de part et d'autre, il peut aussi donner lieu à des difficultés parfois difficiles à contourner. Nous ne pouvons toutefois pas faire fi des autres éléments clés comme la langue, l'empathie, le dialogue et le temps dédié à la rencontre. Sur ce dernier point, notons que la réalité du voyage implique que les voyageurs sont en constant déplacement et qu'ils n'ont pas l'occasion de consacrer beaucoup de temps à chaque personne. À moins de faire la route avec eux, comme Jean-Christophe avec Numin et son père et qui est resté avec eux quelques jours pour traverser une partie de la Mongolie. Autrement, les rencontres ne durent que quelques minutes ou quelques heures.

### **5.6 Rencontre de l'autre, semblable : l'importance de se rencontrer entre voyageurs**

Le charme du voyage et de l'ailleurs réside en grande partie dans le fait d'aller à la rencontre de gens différents de nous. Ariane et Roberto en témoignent : « Ce n'est pas que je ne veux pas rentrer en contact avec les touristes, parce que je peux autant apprendre d'autres cultures. Mais les Occidentaux me ressemblent plus, donc ce sont des gens que je pourrais rencontrer ici » (Ariane). « Rencontrer des gens, pas nécessairement des Occidentaux comme nous » (Roberto).

Cependant, c'est avec les autres voyageurs que les liens de partage et de confiance se tissent le plus naturellement. Nous attribuons cet état de fait à la pression que représente l'incessante exposition à

l'altérité. Ailleurs, tout est nouveau, nous sommes dépayés et nos repères sont fragilisés. Il est nécessaire de s'accrocher à quelque chose de connu, qui permettra à l'identité de conserver un sentiment de continuité dans l'existence. Nous ne pouvons nous mouvoir uniquement dans l'altérité totale. Il faut établir un lien avec ce qui nous est familier, avec ceux avec qui nous partageons des codes. Todorov le souligne : « L'expérience nous apprend qu'elle exige un juste dosage de familiarité et de surprise pour atteindre la plus grande force<sup>220</sup>. » Autrement dit, face à l'altérité, les voyageurs ont besoin de certaines limites, donc d'un minimum de « connu ». Ainsi, pour être disponibles à l'altérité, nous devons pouvoir nous relier à quelque chose qui nous rassure. C'est à cette condition de quête inconsciente du semblable – occidental –, tout de même différent, que, petit à petit, nous pouvons acquiescer davantage à cette différence et nous diriger vers l'altérité contrastée.

C'est ce qui explique qu'en voyage, les liens avec les autres voyageurs se ficèlent. Parfois, il est arrivé que les participants, partis seuls en voyage, soient rejoints par la suite par un de leurs amis. On observe, dans ce cas, que la relation de complicité entre ces gens qui se ressemblent se consolide grâce au partage d'expériences spécifiques au voyage, autant angoissantes que joyeuses. Le propos de Roberto résume bien cette notion : « Quand tu es en train de voyager dans une culture aussi éloignée de la tienne, c'est très compliqué de communiquer avec les locaux. Alors que, quand tu réussis à entamer une relation avec des gens occidentaux, tu sais qu'elle risque d'être bonne, parce qu'ils sont des gens qui se sont rendus au même point [que toi], peut-être par des choses qui nous ressemblent. » Ils parlent le même idiome, ils sont dans une situation similaire, ils sont « des étrangers ». Il s'avère donc positif pour eux de voyager ensemble quelques jours. À cet égard, nous pouvons placer les conceptions de Philippe et de Jean-Christophe à deux pôles opposés. Philippe ne semble pas dérangé par le fait de passer beaucoup de temps entouré de voyageurs occidentaux. Par contre, Jean-Christophe, essaie de s'éloigner le plus possible d'eux : « J'essayais de choisir des gens qui n'étaient pas communs. En Chine, j'ai voyagé un bout de temps avec une Japonaise, c'est plus sympathique que de voyager avec un Canadien... parce que c'est une Japonaise. »

Enfin, lorsque nos participants se sont retrouvés malades ou dans des situations difficiles, c'est aux autres voyageurs qu'ils ont pu se fier et c'est auprès d'eux qu'ils ont reçu un appui.

---

<sup>220</sup> Todorov, *Nous et les autres*, p. 431.



### 5.7 Compréhension de l'autre culture : une position de distanciation et d'empathie

La compréhension de l'Autre – sujet ou culture – est appréhendée dans cette étude comme une porte d'entrée à l'altérité. Cette porte d'entrée se dévoile à nos voyageurs grâce à une grande ouverture d'esprit non seulement envers la rencontre, mais aussi envers tout ce qui touche à l'adaptation et à l'accueil des conventions. La connaissance des usages se fait graduellement et en particulier sur le mode du mimétisme (la répétition non consciente de ce qu'on imite). Ce comportement est semblable à celui qui survient à la suite d'une « éducation informelle, enregistrée par le tout jeune enfant, au contact quotidien de façons de faire<sup>221</sup> ». Marcel Mauss décrit le mimétisme comme une « imitation prestigieuse » : « L'enfant, l'adulte, imite des actes qui ont réussi et qu'il a vu réussir par des personnes en qui il a confiance et qui ont autorité sur lui. L'acte s'impose du dehors, d'en haut<sup>222</sup>. » Dans le même ordre d'idée, René Girard estime que « c'est la nature mimétique du désir qui nous rend capables d'adaptation, qui donne à l'homme la possibilité d'apprendre tout ce dont il a besoin pour participer à sa propre culture. Il n'invente pas celle-ci : il la copie. [...] Imitation et apprentissage sont indissociables<sup>223</sup>. » Ainsi, nous pouvons dire que les voyageurs observent et apprennent peu à peu et inconsciemment, comme l'enfant, à participer et à s'adapter à la culture d'accueil.

Par ailleurs, la compréhension de l'autre a été facilitée pour nos participants par le fait qu'ils étaient jeunes et quelque peu « aventuriers », que leur budget était serré et que, par conséquent, ils étaient en quelque sorte forcés de partager le quotidien ordinaire des gens, donc, de s'intégrer. Ils n'auraient pas eu les moyens de s'enfermer dans une chambre d'hôtel luxueuse, ni de se couper du contact avec les gens du pays en se limitant aux parcours touristiques, ce qui d'ailleurs, pour eux, n'était d'aucun intérêt.

Le transport et la nourriture sont les principaux aspects qui rendent cette intégration plus aisée. En comparant la vie pressée et minutée des Occidentaux, les voyageurs ont discerné l'importance de la « commensalité » en Asie. La commensalité est, pour Jean-Jacques Boutaud, une forme de partage de la table, d'échange symbolique et de reconnaissance : « L'une des formes vitales du lien social, à toutes les époques et dans toutes les cultures, est de partager sa table, sinon son repas. Manger ensemble prend alors une signification rituelle symbolique bien supérieure à la simple satisfaction d'un

<sup>221</sup> Isabelle Bianquis-Gasser, « Le toucher dans les modes de salutation en Mongolie ou les règles de la bonne distance. », in *Anthropologie du sensoriel*, p. 102.

<sup>222</sup> Marcel Mauss cité par Bianquis-Gasser. *Ibid.*, p. 103.

<sup>223</sup> René Girard cité par Des Aulniers. NC-1 *Identité et altérité en terrains*, sous « mimétisme », p. 6.

besoin alimentaire<sup>224</sup>. » La table et les aliments deviennent donc une occasion permanente de communiquer. Cette dimension symbolique se perd dans la quotidienneté de nos repas en Occident. Roberto explique : « Nous, à midi, on mange devant l'ordi, on mange n'importe quoi. » Jean-Christophe, de son côté dit : « [En Chine] manger te permet de rencontrer du monde. [...] J'ai l'impression que manger, c'est un moment important de la journée. Ici, on a un peu dévalorisé ça; là-bas, tu prends le temps de souper chaque soir. Ça démontre comment ils sont. Ici on commande notre petite assiette, là-bas les tables sont tournantes et tout le monde mange ensemble. » La commensalité nourrit la force d'agrégation et de cohésion. « La communauté se forme, se retrouve, se reconnaît; elle exprime son unité, ses liens, sa capacité d'échanger, de s'ouvrir, de se détendre et de se divertir<sup>225</sup>. » De plus, la pratique conviviale, « image même de la vie en commun (*cum vivere*), conforte, depuis toujours, l'idée que manger et boire ensemble favorise l'empathie, la compréhension mutuelle, la communion des sentiments<sup>226</sup> ». Notons ici le point important de la comparaison interculturelle qui insiste sur un manque à domicile et sur un trait culturel soudeur d'unité, valeur incontestée en Chine (cf. 2.4.1). L'exotisme se révèle ainsi dans son aspect le plus créateur.

En outre, Poulain énonce que la notion de risque englobe différents aspects de la commensalité. « Ce risque peut être "*objectif*" (risque sanitaire, par exemple, car manger chez quelqu'un, c'est lui faire confiance sur le plan de l'hygiène), "*psychologique*", "*biographique*" (car partager un repas, inviter quelqu'un chez soi, c'est lui donner à voir une part de notre intimité), ou "*symbolique*" (risque de se trouver engagé à l'égard de l'hôte et, plus encore, de devenir un peu comme lui)<sup>227</sup>. » Ceci nous éclaire sur certaines attitudes des voyageurs lorsqu'ils mangeaient avec les autres. Par exemple, Ariane qui, étant végétarienne, accepte de partager un repas contenant de la viande avec une famille au Laos, ou encore Philippe et Jean-Christophe qui ont l'occasion d'aller manger chez les gens et de se réjouir d'un temps de convivialité en famille.

\* \* \*

La compréhension de l'Autre, nous l'avons précisé au chapitre II (2.3.1), peut également être mise en œuvre grâce à l'empathie. Lorsqu'on parle de la compréhension de l'Autre, on parle de la considération de deux subjectivités qui sont dans un contact rapproché, en interaction directe. Toutefois, pour que la compréhension de l'autre culture soit possible, outre un savoir préalable minimal, il faut une distanciation, entendue ici comme une mise entre parenthèses de nos préjugés.

<sup>224</sup> Jean-Jacques Boutaud, *Le sens gourmand : de la commensalité, du goût, des aliments*, Paris, J.-P. Rocher, 2005, p. 23.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>227</sup> Poulain cité par Boutaud, *ibid.*, p. 37.

C'est ainsi que nos voyageurs ont été capables de comprendre non seulement les us et coutumes des pays visités, mais aussi les nuances des traits culturels, sans tomber dans la stéréotypie. Dans le récit d'Ariane, par exemple, le « c'est normal pour eux » et le « je comprends qu'ils essaient de survivre » sont souvent présents. Et, lorsqu'ils ne sont pas arrivés à découvrir les spécificités culturelles, ils ont gardé leur ouverture d'esprit grâce à la singularité culturelle et à leur empathie. Nous remarquons que la comparaison, qui est omniprésente tout au long du voyage, est établie par rapport au plan culturel et non par rapport au plan personnel. On compare les cultures et non les individus. Souvent, les voyageurs font référence aux autres cultures qu'ils ont découvertes, même partiellement, dans les comportements observables et non à leur culture propre. De plus, ils limitent aussi leurs jugements de valeur, même s'ils manifestent des mouvements d'humeur.

### **5.8 L'exotisme : une position d'extériorité**

Nous avons précisé au chapitre II (2.3.3) que pour Segalen l'exotisme se vit en deux phases : l'identification avec l'objet et la distanciation, conçue par lui comme mouvement de relativisation, à la suite de l'éclat de la différence. Nous remarquons que nos participants sont souvent demeurés à la phase de la distanciation, sans pourtant se tenir dans le recul systématique, ce que nous attribuons au fait que la rencontre avec les gens du pays s'est avérée difficile. Ainsi, l'exotisme reste une position d'extériorité, d'admiration, de contemplation et, éventuellement, d'idéalisation de l'Autre. Nous savons aussi qu'il ne demande pas nécessairement une rencontre approfondie avec autrui, et par cela, nous voulons dire que toute rencontre ne doit pas forcément aboutir à une communion entre des individus.

Cependant, lorsqu'il y a une rencontre, ce qui semble évident, c'est que le temps est fondamental dans la création et le début de consolidation d'une relation. À notre avis, c'est ce facteur qui a été déterminant dans l'échec des voyageurs à vraiment rencontrer l'Autre, et ce, en dépit du fait que ce but était inscrit dans leurs motivations de voyage. En deux ou trois jours, il n'est pas possible de connaître profondément l'Autre ni sa culture. Pour y parvenir, une immersion est nécessaire. Cette immersion pourrait se réaliser au sein d'un projet humanitaire, dans le cadre d'un échange d'études ou lors d'un stage à l'international, par exemple. Ces situations, qui entraînent une action commune, partagée, permettent à un étranger de s'intégrer et de se familiariser avec la communauté et les habitants d'une contrée hôte. Cependant, une immersion de ce type, qui impliquerait un séjour de quelques mois dans un pays étranger au sein d'une structure d'accueil, ne serait pas, selon nous, un *voyage* comme tel. Ariane a voulu, à sa manière, faire une immersion en travaillant avec les enfants tibétains. Si elle avait réussi, il est fort probable qu'elle serait restée plus longtemps au monastère et, du coup, des liens se

seraient tissés. Par ailleurs, la situation de Jean-Christophe confirme ce que nous avançons. Sa compréhension de l'autre ne s'est améliorée qu'à partir du moment où il a fait une partie de ses études universitaires en Chine, ce qui lui a permis d'être en contact quotidiennement avec les Chinois et de prendre l'initiative de discuter avec les étudiants. Une question vient alors à notre esprit : *Est-ce à dire que, structurellement, le voyage ne peut répondre au désir de ce type de rencontre?*

Avant d'offrir quelque élément de réponse, revenons à l'exotisme. L'exotisme se rapporte à la phase triomphale de la perception, car celle-ci est nécessairement teintée de comparaisons positives par rapport à ce que le voyageur connaît déjà. C'est l'attrance de l'inconnu et du nouveau qui la fait naître. Si la rencontre n'est pas approfondie, on reste nécessairement dans un état d'« exotisation ». C'est ce qui se produit lorsque le voyageur est confronté, jour après jour, à la découverte de l'altérité et à la reconnaissance du divers, car il revit constamment « l'abrupte dénivellation du premier instant<sup>228</sup> ». Ainsi, autre question se pose corollairement à la précédente : *Le voyageur peut-il rester dans une position constante d'exotisme?* Nous estimons que oui. Du fait qu'il change constamment de villes, l'exotisme sera continuellement nourri à l'arrivée. Ce dernier point rejoint la vision de Segalen, pour qui les différences sont sources d'énergie et d'intensité de la sensation. En revanche, lorsque Roberto retourne à un endroit avec l'intention de vivre à nouveau son « expérience esthétique », l'exotisme diminue graduellement pour laisser place à la familiarité et au sentiment réconfortant du « déjà-vécu ». Nous pensons que la permanence de l'exotisme compense, d'une certaine façon, le fait que la rencontre avec les gens du pays soit difficile.

### 5.9 Rapport au temps : une piste vers l'élémentalité, avec son ambivalence

Voyager et découvrir tracent une ligne de fuite hors du temps et de l'espace habituels. Or, le voyageur doit composer avec ces deux dimensions aussi élastiques que subjectives. La perception du temps et son emploi sont constamment modifiés selon les activités des voyageurs. Ils ont une attitude totalement détendue par rapport aux priorités et à la ponctualité dans les services et les déplacements, etc. Ils vivent le moment présent sans trop se poser de questions et se laissent aller afin de suivre le rythme parfois tranquille, parfois agité de leur séjour. « En Asie, il faut que tu sautes sur la vague; elle va t'amener où elle va vouloir t'amener », explique Philippe. Vivre au jour le jour devient le mot d'ordre. Selon Luce Des Aulniers, qui s'est penchée sur le sujet, cette injonction signale une hésitation à se référer au long terme parce que l'on estimerait que ce ne serait guère rassurant. Nous précisons, cependant, que cette attitude n'est pas nécessairement due à une quelconque anomalie de la

---

<sup>228</sup> Afférgan, *Exotisme et altérité*, p. 105.

personnalité du voyageur, car « le désir de vivre “pleinement” le présent, en lien organique avec le passé et en élan vers l’avenir, reste un attribut de la conscience humaine<sup>229</sup> ». Pourtant, cette « vénération du présent » de la part des voyageurs aboutirait à une réduction du temps à l’immédiateté.

Ce désir de vivre au jour le jour, nous l’associons aussi à la volonté de se détacher complètement de la notion occidentalisée du temps : les voyageurs ne fonctionnent pas avec une planification serrée, ils ne se préoccupent pas de l’efficacité productive de leurs gestes et leurs journées ne sont pas organisées à la minute près. En agissant ainsi, les voyageurs seraient plus à l’écoute de leur biorythme, plus disposés à se laisser aller là où leur curiosité les mène et à s’adapter à la lenteur nécessaire pour profiter du voyage. Comme nous l’avons déjà souligné, sur le plan des relations, le « vivre au jour le jour » suscite aussi une conscience du caractère éphémère des rencontres, ce qui a pu jouer aussi dans le caractère « élémentaire » de celles-ci ou dans leur attitude mitigée relativement à la création d’un lien. On trouve ici un élément de réponse à la question posée au point 5.8 (exotisme) quant au caractère antinomique du voyage avec un imaginaire idéal et idéal de rencontre approfondie de l’Autre.

Par ailleurs, cette disposition à vivre le moment présent reste exclusive au voyage. Lorsque Philippe, Ariane et Roberto sont revenus de leur séjour, ils avaient déjà une « structure d’accueil » (un emploi, un appartement, etc.). Ils avaient très consciemment planifié leur retour afin de neutraliser le sentiment d’insécurité, de réintégrer leur routine et de retrouver leur vie « normale » le plus rapidement possible, sans trop de heurts.

\* \* \*

L’organisation du retour met en évidence un trait particulier du voyage. Lorsque les voyageurs sont partis, ils étaient ouverts à l’imprévisible et à la nouveauté. On l’a vu, le temps dédié à la préparation avait été bref. En voyage, la surprise se traduit en source de plaisir. Au retour, l’anticipation, l’organisation et la routine, mises à l’écart pendant quelques mois, reprennent leur place dans leurs vies et, en voyage, ils ont même passé du temps à planifier le retour. Beau paradoxe. Tout se passe un peu comme si la brèche ouverte avec le voyage se refermait à leur retour. Comme si, de fait, l’exotisme en soi ne pouvait que s’alimenter de contacts passagers.

---

<sup>229</sup> Luce Des Aulniers, *La fascination : un nouveau désir d’éternité*, Sainte-Foy, Presses de l’Université du Québec, 2009, p. 105.

### 5.10 Rapport à l'espace : oscillation entre invasion et liberté

La perception de l'espace, chez nos participants, est liée à trois conceptions distinctes qui sont en constante interaction. Premièrement, l'espace personnel, privé, intime. Deuxièmement, l'espace public, social. Troisièmement, l'espace géographique, la nature. Nous avons traité à la section 5.3, par l'entremise du toucher, de l'espace personnel des voyageurs. Voyons maintenant comment ils vivent le rapport à l'espace public et géographique.

Dans *La dimension cachée*, Edward T. Hall consacre une grande partie de son analyse à la notion de « proxémie<sup>230</sup> ». Il distingue chez l'homme quatre distances ou catégories de rapports inter-individuels (et les activités et espaces qui leur sont liés) : intime, personnelle, sociale et publique, chacune comportant un mode proche et un mode lointain<sup>231</sup>. Nous ne nous attarderons pas à détailler ces distances. Cependant, nous avons retenu certains propos de Edward T. Hall : « Les rapports que l'homme entretient avec son environnement dépendent à la fois de son appareil sensoriel et de la façon dont celui-ci est conditionné à réagir. » De ce fait, l'image inconsciente que nous pouvons avoir aujourd'hui de nous-mêmes – selon notre vie quotidienne – est façonnée à l'aide de ces « informations sensorielles fragmentaires », tirées d'un environnement en grande partie préfabriqué. « Chez l'homme, le sentiment de l'espace est lié au sentiment du moi qui est à son tour en relation intime avec son environnement. Ainsi, certains aspects de la personnalité, liés à l'activité visuelle, kinésique, tactile, thermique, peuvent voir leur développement inhibé ou au contraire stimulé par l'environnement<sup>232</sup>. » Hall a démontré que les structures proxémiques sont culturellement construites et qu'une distance conçue comme intime dans une culture peut être considérée comme publique dans une autre. Nous comprenons alors que les limites déterminant notre espace intime, privé – la « bulle » dont les voyageurs parlent –, social et public varient selon notre culture et notre perception. Dès lors, les réactions de nos participants aux bousculades, à l'entassement dans les lieux publics, les espaces clos, dépendent de la façon dont ils tolèrent le contact des étrangers. Cette « tolérance » est elle-même nourrie de leur propre habitus culturel et sans doute parfois amoindrie par des soucis connexes d'organisation, etc. Si l'on met en lien ce rapport à l'espace public avec le réflexe d'autosurveillance, nous supposons que les voyageurs vivaient un certain stress – plus ou moins inconscient – dans les grandes villes comme Delhi ou Bangkok.

<sup>230</sup> Le néologisme créé par l'auteur désigne « l'ensemble des observations et théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique » (Hall, 1971 : 13).

<sup>231</sup> Hall, *La dimension cachée*, p. 144.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 86.

À l'autre extrême, nous constatons, que lors des explorations dans la nature, soit en montagne ou dans le désert, les voyageurs ont été « éblouis » par la « grandeur imposante » de l'espace « ouvert ». L'expérience de liberté, de calme et de vacuité de l'être se vivent conjointement. Nous attribuons ces sentiments au fait que les voyageurs expérimentent, dans ces moments-là, un corps à corps avec la nature et qu'ils se sentent en « sécurité », car ils ne ressentent aucune menace à leur intégrité. Ils sont confrontés à une altérité contemplative qui les englobe. Ils n'ont pas besoin d'être en « réaction » envers les autres, ils sont loin des sentiers battus et des villes trop peuplées et différentes. Ils sont seuls, ou en petit groupe, dans la nature. Il y a des risques, mais ces risques sont vécus comme une épreuve physique. Ainsi, ils marchent pendant des heures, des jours et parfois des semaines, afin d'atteindre un contrefort de l'Everest, de traverser une partie de la Mongolie ou de passer une nuit dans le désert. Ils mettent à l'épreuve les limites de leur corps, ils sont face à eux-mêmes. « Il faut faire des paliers de 1000 mètres en un jour... ton corps n'est pas habitué et j'ai trouvé ça extrêmement éprouvant. [...] Mais ça dure une journée et puis, une fois que tu l'as fait, tu es hypercontent », explique Roberto. Jean-Christophe, visiblement ému, nous raconte la peur qu'il ressent lorsqu'il est témoin d'une avalanche dans l'Himalaya : « J'étais à peu près à trois, quatre kilomètres de la montagne, un pic de 8000 mètres... Ça te tombe dans la face pis... C'était tellement gros que j'ai eu peur. Je suis parti à courir parce que j'ai eu peur que ça me tombe dessus, parce que c'est immense, c'est gros, ça *prrrrrrrrr*, le sol *shakait*. J'étais avec mon ami François, on s'est assis par terre et on s'est mis à pleurer. *We wept!* On capotait parce que je n'avais jamais vu quelque chose de si fort que ça<sup>233</sup>. » Au bout du chemin, ils se seront dépassés, certes épuisés, mais ébahis et heureux. Ils sont habités par une altérité intérieure et, du coup, leur singularité est valorisée du fait qu'ils ont accompli ce que peu de gens parviennent à réussir, voire même ce qu'eux n'auraient pas forcément voulu réussir avant ce voyage.

### 5.11 Le voyage en soi : apprentissage altéritaie à coloration initiatique

Une première remarque s'impose : le voyage n'est pas bâti exclusivement sur les bases de la nouveauté. Nous avons énoncé au chapitre I (1.2.1) que le voyageur veut voir et vivre du *nouveau* et non *revoir*. Toutefois, ce qui se dégage des récits, c'est que le voyageur cherche, à un moment donné, en guise de réconfort, une part de connu, mais qui, ici, n'équivaut pas au familier. On voit, par exemple, qu'à chaque voyage en Asie, Jean-Christophe revient sur ses traces à la recherche de la joie qu'il avait expérimentée lors de son premier voyage. Roberto retrouve la consistance de certains lieux

<sup>233</sup> Cet extrait ne figure pas dans la présentation du récit de Jean-Christophe.

qu'il avait fréquentés : « J'aimais ça me retrouver dans un endroit connu pour aller manger des choses que je connaissais et savoir que je pouvais répéter la même sensation, la même expérience esthétique avec la bouffe. [...] Tu arrêtes de découvrir à un moment donné pour te concentrer sur les choses qui t'ont déjà fait du bien. » Notons que la signification de découverte renvoie à la nouveauté, alors qu'elle peut aussi être associée à l'approfondissement.

En outre, l'apprentissage que leur a permis de faire le voyage a laissé des traces chez les participants. Cet apprentissage se reflète de manière consciente ou inconsciente, non pas dans le changement ni dans la transformation entraînée par la romantisation du voyage, mais plutôt dans des registres de modifications identitaires. Ces modifications auraient une nature diversifiée : 1) modifications d'ordre adaptatif *in situ* : à la suite des premiers moments de dépaysement, les voyageurs se sont adaptés aisément aux conditions des endroits qu'ils ont visités. Jean-Christophe explique : « À un moment donné, il faut que tu oublies un peu qui tu es. [...] En voyage tu as plus la volonté d'essayer. » Ce point de vue est complémentaire de celui de Roberto, pour qui s'adapter, c'est d'abord accepter sa condition de voyageur et être moins craintif par rapport aux aspects « logistiques » du voyage; 2) modifications dans la façon de concevoir le rapport et la communication entre humains : le fait de ne pas parler la même langue que les habitants du pays n'a pas été un obstacle à la créativité que les voyageurs ont déployée pour entrer en contact avec eux; 3) modifications dans la manière de voir la culture d'accueil : Philippe affirme que depuis son voyage en Asie, il est plus ouvert d'esprit et que maintenant il réfléchit avant de poser un jugement par rapport aux autres cultures; 4) modifications personnelles en ce qui a trait au rythme de vie, aux habitudes, aux valeurs : Ariane considère que, grâce à son voyage en Inde, elle a appris à être plus tolérante et à ne pas s'en faire avec les futilités de la vie quotidienne. Pour Roberto, se procurer des épices, du *chai* et faire brûler de l'encens sont de petites habitudes que son séjour lui a appris à incorporer dans sa vie quotidienne et qui maintenant lui sont chères. Par ailleurs, ces modifications peuvent interagir entre elles et contribuer ensemble à la consolidation de l'identité.

Ariane, Jean-Christophe, Philippe et Roberto ne sont pas partis en séjour avec l'intention consciente d'entreprendre une quête de soi. Néanmoins, ils ont eu, à nos yeux, une approche du voyage qui a été à la fois exploratoire et pragmatique. Leur objectif, moins affiché que celui d'aller à la rencontre de l'Autre, était simplement de « faire de la route » et d'aller à leur rythme. Dans leurs expériences, ils ont été plus souvent touchés au plan esthétique qu'au plan affectif. Ainsi, le voyage relèverait, chez eux, davantage du pragmatisme que d'une aspiration philosophique ou lyrique. Mais ne prend-on pas toujours la route habité par le désir conscient ou inconscient d'aller à la rencontre de l'Autre? La



question se pose. Et cet Autre est-il une somme ou un certain nombre d'individus précis? Ou, comme l'identité, est-il un « assemblage de paramètres » dont la présence se manifeste ici à travers les gestes quotidiens? En plus, sans classifier les participants ni faire une analyse sexo-gendrée, nous remarquons que Roberto, Jean-Christophe et Philippe s'apparentent aux portraits de l'*impressionniste* et de l'*exote* proposés par Todorov. Quant à Ariane, elle ressemblerait plutôt au voyageur *philosophe*<sup>234</sup>. Si on allait un peu plus loin, on pourrait dire que le tableau général de nos participants déborde la typologie de l'auteur en étant à la fois *exote* et soucieux de respecter la singularité de l'autre.

Le voyage, tel que vécu par nos participants, s'est avéré centré sur eux-mêmes, sur leur désir et leurs besoins personnels, de même que sur la conservation de leur intégrité. Cependant, les voyageurs avaient, en même temps, un état d'esprit ouvert à l'Autre, peut-être un peu biaisé, oserions-nous avancer, à cause de leur totale disposition à l'exotisme.

Ce voyage se veut altéritaire, du fait que les participants se sont laissé envelopper par le mystère de l'inconnu. Ils ont délaissé temporairement le quotidien de leurs vies, traversé des épreuves, fait des découvertes et subi une dose de changement. Ce qui a donné à leur voyage une teinte initiatique. Nous confirmons alors le propos que nous avançons au chapitre I (1.1.2) : une perte de repères habituels, des épreuves à surmonter, l'écoute et la disponibilité envers l'autre, l'imprégnation (ou du moins le respect) des conventions de la culture d'accueil, l'attitude d'ouverture et, enfin, l'apprentissage issu de l'expérience.

## 5.12 En guise de conclusion

Au terme de ce chapitre, nous souhaitons synthétiser un certain nombre d'idées émises jusqu'ici afin de répondre à la question que nous nous sommes posée tout au long de la recherche : *Le voyage peut-il être appréhendé comme une expérience d'apprentissage, en général, et de la communication avec l'Autre, en particulier? Quelles conditions peuvent y contribuer peu ou prou?* La réflexion développée autour de ce sujet était sous-jacente à l'exploration théorique, aux récits issus des entretiens avec des voyageurs et à l'analyse des données. Maintenant, nous allons mettre en lumière les principaux constats

<sup>234</sup> L'*impressionniste* élargit son horizon aux êtres humains; toutefois, il reste le seul sujet de son expérience. Il part parce qu'il ne parvient plus à *sentir* la vie chez lui, et ce qui l'intéresse vraiment, ce sont les impressions que le pays ou les êtres laissent sur lui, et non le pays ou les êtres eux-mêmes. L'*exote* cherche l'ailleurs et l'étrangeté pour s'évader de son univers quotidien. Il ne peut s'installer dans la tranquillité : à peine réalisé, son expérience est déjà émoussée; aussitôt arrivé, il doit se préparer à repartir. Il s'agit d'un équilibre instable entre surprise et familiarité, entre distanciation et identification. Le *philosophe* observe les différences pour découvrir les propriétés. Ce travail d'apprentissage se compose de deux facettes : humilité et orgueil; et de deux mouvements : les leçons à prendre et les leçons à donner. Il s'intéresse à la reconnaissance de la diversité humaine. C'est en explorant le monde qu'on va le plus au fond de soi. Grâce à sa fréquentation de l'étranger, le philosophe est devenu universaliste – mais pas ethnocentriste. (Todorov, 1989 : 452-463).

imbriqués dans la découverte de l'ailleurs et de la rencontre de l'Autre afin de toucher plus précisément à cette question de l'apprentissage issu de l'expérience altéritaire.

1) Ce qui serait en jeu, fondamentalement, dans la relation à l'Autre en voyage, ce seraient les variations de la dynamique identité-altérité, d'abord dans l'axe interne identitaire :

- La composante de l'identité qui est à préserver, autant pour soi que pour l'Autre, est bien l'*intégrité*;
- La composante de l'identité qui est à valoriser, autant pour soi que pour l'Autre, est la *singularité* - sa perception et son évolution;
- L'*intégrité* et la *singularité* sont des motivations qui poussent à entreprendre la quête de l'inconnu qui est reliée à l'ailleurs et au lointain.

2) Sur l'altérité : nous considérons que l'ouverture d'esprit et l'humilité sont fondamentalement nécessaires au rapport à l'altérité. Car l'ouverture d'esprit aide à « apprivoiser » l'altérité et l'humilité permet de mieux accueillir les différences, quand nous sommes face à ce qui nous dépasse, qui nous est inconnaissable, qui nous change radicalement, qui menace notre intégrité et notre singularité. En outre, de l'interprétation que le voyageur fait de son expérience altéritaire, découle un apprentissage qui se forge pendant le séjour et qui se confirme au retour. L'apprentissage devient conscient peu à peu, mais nous considérons qu'il demeure, en partie, de l'ordre de l'inconscient, ou du non-connu par le premier intéressé.

3) La survie, condition du déroulement du voyage : ce qui est intéressant de noter, c'est que le facteur « survie » intervient, parfois, autant chez les voyageurs que chez les gens du pays, mais dans des registres différents. Dans les lieux touristiques, par exemple, les « locaux » sont dans un mode de survie économique, alors que les voyageurs sont plutôt dans la préservation de leur intégrité. De part et d'autre, les individus adoptent une stratégie de défense et d'évitement et non pas, du moins *a priori*, de découverte. Or, quand on est ainsi positionné, il est ardu d'écouter l'autre et davantage d'entendre ce qu'il peut manifester par-delà cet impératif de base, qui peut comporter sa charge d'angoisse et augmenter d'autant la difficulté de la rencontre.

4) La « déromantisation » du voyage : dans les faits, compte tenu de la mouvance actuelle, qui est très rapide à l'échelle internationale – déplacements de populations et tourisme, plus précisément –, beaucoup de valeurs humanistes sont frelatées parce que l'argent, la productivité et l'immédiateté règnent. Ainsi, nous considérons, sans généraliser et sans vouloir « lapider » les auteurs, qu'il existe un

décalage entre la philosophie de la « pureté », véhiculée par la littérature sur le voyage, et la réalité des échanges humains qui occurred dans des conditions qui sont davantage axées sur la matérialité des échanges, par exemple dans la consommation des lieux spectaculaires codifiés comme tels, que sur l'aspect philosophique.

Si nous voulons pousser plus à fond cette réflexion, nous ne pouvons faire fi des nouvelles technologies qui sont à notre disposition. Autrefois, on nourrissait notre imaginaire du voyage en lisant des récits de voyageurs, en allant à des expositions de photographie ou au cinéma. Maintenant l'exotisme est au bout de nos doigts. Il suffit de sortir son iPhone pour aller sur Internet et de regarder des images, des vidéos, etc. À cet égard, Marc Augé écrivait en 2003 que « les images et les messages viennent à nous, que nous en soyons ou non les destinataires directs, et le corps individuel s'équipe progressivement de prothèses technologiques qui lui permettront bientôt, où qu'il se trouve, de communiquer sans se déplacer avec n'importe quel autre corps du même type<sup>235</sup> ». Nous y sommes arrivés. De ce fait, les sources de l'imaginaire ont changé. Avant c'était la curiosité qui primait, aujourd'hui c'est l'œil. D'ailleurs, comme l'exprime bien cet auteur, nous assistons à un nivellement du temps et à une subversion de l'espace. Ce qui affecte, il va sans dire, tout ce qui se rapporte au voyage. La technologie vise à abolir les distances – dans son sens large –, à supprimer les obstacles de l'espace et du temps, à dissoudre les obscurités du langage, le mystère des mots, les difficultés de la relation. Relayées par divers écrans, « les images sont premières et c'est après elles que court le touriste<sup>236</sup> ». Ainsi, le renvoi de soi aux autres et des autres à soi, implicite dans le voyage, « est menacé par l'illusion de tout savoir, d'avoir tout vu et de n'avoir plus rien à découvrir<sup>237</sup> ». Une question générale, en termes de contexte global communicationnel, vient alors à notre esprit : *Comment le dépaysement est-il affecté lorsque nous sommes continuellement exposés à des images d'ailleurs? Le choc est-il plus fort ou moins intense?*

5) La distance, nécessaire à la « rencontre » : pour reconnaître l'Autre et se faire reconnaître, la rencontre doit avoir lieu par étapes, progressivement, et il faut que la disposition à l'empathie – au dialogue, à la réciprocité, etc. – soit mutuelle. Sinon, pas de communication ni de rencontre. De plus, pour que celles-ci soient possibles, il faut y consacrer du temps. Alors pour s'assurer d'avoir du temps à dédier aux rencontres, le voyageur pourrait, par exemple, minimiser celui qu'il alloue à ses constants déplacements, en s'informant avant de partir. Nous ne disons pas qu'il lui faudrait s'enfermer de

---

<sup>235</sup> Augé, *Le temps en ruines*, p. 62.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>237</sup> *Ibid.*

longues heures dans une bibliothèque, mais nous proposons qu'il essaie, au moins, de fouiller un peu les spécificités qui constituent les différences de la culture cible. Il s'agit de tenter de saisir, par exemple, les notions idéologiques, philosophiques ou religieuses qui sont fortement ancrées dans une culture. Les renseignements que nous avons donnés au chapitre II (2.4) au sujet de la Chine et de l'Inde illustrent les propos que nous tenons ici. L'intérêt d'une telle préparation tient à ce que celle-ci permet de tirer une plus grande satisfaction du rapport à l'Autre, et nous n'estimons pas qu'elle nuirait au dépaysement que les voyageurs recherchent.

\* \* \*

Afin de mieux systématiser la dynamique de la rencontre en voyage, il s'avère important de faire ressortir ce qui nous a semblé y faire obstacle : 1) la lacune des renseignements préalables relativement au fonds culturel du pays hôte ou le manque d'érudition concernant les valeurs, les habitudes de vie, etc.; 2) le manque de connaissance de la langue du pays de destination; 3) le plaisir résultant de l'exotisme (c'est-à-dire dans une position de distanciation); 4) le peu de temps alloué à chaque endroit visité et donc à chaque rencontre. Ces facteurs font en sorte que le voyageur n'est pas autant orienté vers l'autre, vers son caractère irréductible, dans une démarche de compréhension approfondie, du moins pas autant qu'il pourrait l'estimer, mais qu'il est davantage concerné par l'altérité qu'il découvre en lui-même, et pour lui-même, grâce aux stimuli associés à la rencontre de l'Autre. Par conséquent, dans ces conditions, espérer une rencontre de laquelle émane une relation avec l'Autre pour ce qu'il est, s'avère secondarisé et demeurera un idéal.

En somme, si le voyage tel qu'il a été documenté par notre enquête de terrain s'avère une authentique quête de l'exotique, on ne peut affirmer que, d'une façon intrinsèque *et* dans les conditions qui y ont présidé, il engage une rencontre de l'Autre. Si on rencontre l'Autre, c'est sous deux formes atténuées : d'abord, comme nous venons de le souligner, par l'attrait exercé à prime abord par l'inconnu et la nouveauté; ensuite, par le détour de la quête de soi, par laquelle l'Autre agit comme catalyseur et révélateur. Ce n'est certes pas rien, mais, encore une fois, l'on se situe hors de l'orbite du voyage idéal et exemplaire de la rencontre altéritaire, ainsi que le soulignent maints aspects de la littérature à ce propos. L'Autre serait alors, du moins dans les formes actuelles du voyage, en quelque sorte inaccessible. Le reconnaître ne revient pas à dire qu'il faille y renoncer, mais qu'il faudrait plutôt simplement élargir les modalités de la rencontre. Nous entrerions alors dans la large palette des relations interculturelles.

## CONCLUSION

Cette recherche en communication portait, dans un sens large, sur *la rencontre de l'autre en voyage* et, plus spécifiquement, sur l'appréhension de l'ailleurs et de l'inconnu qui, pour nos participants, a eu lieu en Asie. Ils y ont voyagé seuls pendant une période qui a varié entre six et douze mois. Elle portait aussi sur la dynamique qu'instaurent les tensions entre le Soi (*grosso modo*, l'identité) et l'Autre (altérité) – voire les enjeux de la communication interpersonnelle –, de même que sur les manières dont elles se manifestent. Enfin, elle touchait à toute la question de l'ouverture à la culture hôte ainsi qu'à l'apprentissage tiré de l'expérience altéritaire. Ainsi, les questions de recherche que nous avons documentées étaient : *Le voyage peut-il être appréhendé comme une expérience d'apprentissage, en général, et de la communication avec l'autre, en particulier? Quelles conditions peuvent y contribuer peu ou prou?* Nous avons alors procédé avec une démarche inductive qui englobait une exploration théorique, une enquête de terrain pour recueillir les récits de quatre voyageurs et une analyse classique des données.

Tout d'abord, nous avons commencé par l'élaboration de la mise en place de l'objet : le *voyage*. Au chapitre I, à partir des propos de Jean-Didier Urbain et Franck Michel, entre autres, nous avons mis en lumière les notions de base du « voyage »; après avoir envisagé la possibilité d'axer notre démarche autour de la question du « voyage comme rite de passage », nous avons finalement décidé de ne pas emprunter cette voie. Toutefois, cette étape a établi les traits qui donnent au voyage sa tonalité initiatique. Nous avons aussi exploré les typologies de voyage et des voyageurs en essayant de comprendre les différences, selon la littérature, entre *touriste* et *voyageur*. Enfin, nous avons cerné les principales motivations du départ.

Ensuite, nous avons développé les idées en nous référant à des analyses effectuées par Francis Affergan, Tzvetan Todorov et Victor Segalen. C'est ainsi que nous sommes parvenue à concevoir notre cadre conceptuel et à le présenter au chapitre II. Comprendre la signification du concept d'« Altérité » – l'interpréter à notre manière et l'expliquer – s'est avéré un défi; ensuite, il nous a fallu établir de quelle manière l'Altérité allait baliser notre recherche. La tâche semblait compliquée au début, mais les éléments se sont tout naturellement mis en place quand nous avons identifié quatre figures de l'Altérité que nous étions intéressée à étudier : le *rapport à autrui*, à l'*inconnu*, les fonctions de l'*imaginaire* et la *mort*. Ces figures, du moins, les trois premières, ont été à l'origine de ce que nous qualifions de « dimensions pratiques » : la *rencontre* et la *reconnaissance de l'Autre*, l'*ailleurs* et

l'*exotisme*. Puis, de ces dimensions pratiques ont découlé les « marqueurs » d'altérité, en lien avec la rencontre : la *comparaison*, l'*empathie*, le *dialogue*, le *temps dédié à la rencontre*, le *désir*, la *curiosité*, la *réciprocité*. Marqueurs qui, par la suite, ont servi de toile de fond pour les entretiens sur le terrain. Les différents concepts se contenaient les uns les autres, à l'image des poupées russes, et c'est en les « ouvrant » que nous avons compris comment procéder à l'opérationnalisation du concept « altérité ». D'ailleurs, si tant est qu'il faille le souligner, on trouve là un trait d'originalité à notre étude.

Par ailleurs, afin de relier la démarche théorique et l'enquête de terrain envisagée, nous devons suivre, selon les règles de l'art, une méthodologie bien précise et structurée. Suivant la nature de notre objet de recherche, notre méthodologie s'est inscrite dans une démarche qualitative, et le récit de vie thématique nous a semblé être le choix le plus pertinent. Daniel Bertaux est le principal auteur auquel nous nous sommes référée. C'est de cela que faisait état le chapitre III, en plus des aspects techniques et de l'analyse des données, sans oublier le souci déontologique, qui pour nous était indissociable de la rigueur intellectuelle.

Au chapitre IV, nous avons présenté les résultats de l'enquête menée sur le terrain, selon une analyse thématique, ou selon une même structuration de paramètres, pour chacun de nos collaborateurs. Enfin, le chapitre V a été consacré à la *métanalyse* qui consistait à effectuer un croisement entre les constats de la première analyse des récits et les concepts exploratoires issus des chapitres I et II. Cette analyse transversale plus distanciée qu'une simple juxtaposition de données (ici, des récits), exposait ainsi les constats majeurs du terrain en les plaçant sous la loupe théorique et en faisant émerger les aspects complémentaires apparus au cours des entretiens. Elle laissait enfin place à une réflexion interrogative sur le sens donné au voyage aujourd'hui.

\* \* \*

Entreprendre une recherche qui porte sur le voyage et l'altérité ne fait pas nécessairement montre d'innovation. Toutefois, la manière de l'aborder nous a passionnée. Rencontrer des gens qui nous ont ouvert leur porte pour nous raconter leurs expériences s'est révélé fort enrichissant. Des nouvelles découvertes? Probablement que nous n'en n'avons pas fait. Ces « découvertes », nous préférons les appeler « constats majeurs ». Ceux-ci sont issus d'un travail d'analyse profond et minutieux. Comme ils ont déjà été présentés en détail au point 5.12, nous ne les mentionnons ici que succinctement :

1) La dynamique identité-altérité relève de trois mouvements fondamentaux : la préservation de l'*intégrité*, la valorisation de la *singularité*; l'*intégrité* et la *singularité* agissent comme moteurs pour partir vers l'inconnu.

- 2) L'expérience altéritaire s'interprète comme une source d'apprentissage, souhaitée et souvent surprenante.
- 3) Le souci à l'endroit de la survie physique, psychique (et donc de l'identité) conditionne le voyage.
- 4) En pratique, le fait voyage est en bonne part « déromantisé » eu égard à la littérature, et en tenant compte aussi de la généralisation du phénomène socio-économique du tourisme, de la technologie des communications et de l'hyperprésence des images.
- 5) La rencontre, si nous pouvons nous permettre de faire une analogie, est comme une danse en couple. Elle commence par une distanciation, elle suit le rythme de la musique, les partenaires s'habituent l'un à l'autre, ils continuent la danse et, après quelques essais, ils décident s'ils veulent continuer à danser avec leur partenaire.

Parmi ces constats, il y a un phénomène qui nous a surpris : *la survie structure le voyage et le conditionne*. En somme, l'instinct de survie instaure un constant repositionnement de barrières et un développement de stratégies d'autoprotection, lorsque le voyageur sent que son intégrité est en danger, si ce n'est attaquée. En voyage, les sens sont aiguisés et parfois même en état d'alerte. Le fait que dans notre étude, le voyage s'effectuait en solo contribue évidemment à cette obligation de préservation de son « intégralité », entre autres.

Ensuite, alors que nous pensions que le voyage était le contexte par excellence pour créer des moments propices à la rencontre, les entretiens nous ont démontré que la réalité est différente, du moins pour le type de voyage que nous avons délimité (dans un endroit où la langue officielle n'est pas la même que celle du voyageur). La barrière de la langue et les enjeux culturels méconnus et/ou témoins d'un écart considérable avec le connu ont notamment posé des difficultés aux rencontres. Par contre, la communication non verbale a été utilisée de manière fort originale et la fraternisation avec d'autres voyageurs occidentaux a pris une place plus importante que ne l'auraient imaginé nos participants. En somme, l'imaginaire de l'autre est bien nourri, la valorisation identitaire est avérée, mais l'idéal de la rencontre se trouve un peu écorché.

Ce mémoire nous aura donc permis d'explorer les dimensions de l'Altérité à travers la possible rencontre de l'Autre en voyage. Nos réflexions ouvrent la voie à de nouvelles pistes. Il serait intéressant de faire une recherche avec les mêmes concepts de base – *voyage* et *altérité* – mais en inversant les rôles, soit des voyageurs asiatiques en Occident. Ou encore, d'explorer ces concepts à partir du point de vue d'auteurs orientaux, pour qui l'Altérité peut se définir différemment de la nôtre.



Nous serions probablement surprise des résultats. Les recherches pourraient aussi se placer de l'autre côté du miroir et demander : *Comment les habitants du pays hôte vivent-ils la rencontre avec les voyageurs?* On pourrait aussi axer les questionnements sur le concept d'identité et alors se questionner sur la *quête de soi* à travers la rencontre de l'Autre. Nous voyons également qu'à l'intérieur de notre cadre conceptuel, la méthodologie pourrait se dessiner différemment. Par exemple, à partir des récits de voyage ou des photographies.

Au plan des limites que nous pouvons déceler à notre travail, nous avancerions quelles sont de deux ordres : même si nous avons sélectionné les auteurs majeurs et reconnus comme tels, nous aurions pu, en ce qui a trait à la problématique du voyage, varier davantage (et quasi à l'infini) nos sources, tout en prenant garde de ne pas créer un « sous-mémoire », par exemple en analysant les discours sur le fait « voyage » dans les publications grand public. De plus, lors de notre exploration de la littérature, nous n'avons pas repéré d'auteurs proposant une structuration théorique de façon précise entre voyage et altérité. Le second tient à ce que nous pouvons tenir comme un défaut de la qualité : en effet, compte tenu des relatives lacunes conceptuelles non pas tant de l'altérité que de son opérationnalisation, nous avons avancé avec prudence dans le dégagement de marqueurs, qui pourraient être perçus comme peu audacieux. Nous estimons néanmoins qu'ils permettent de refléter assez justement les positions de nos interlocuteurs. Le lecteur peut justement en juger au travers des récits. Rappelons que leur longueur témoigne d'une attitude d'apprentie chercheuse qui met elle-même en œuvre le temps requis pour pouvoir, un tant soit peu, prétendre à une rencontre altéritaire.

\* \* \*

Pour clore, nous pouvons dire que si le désir de voyager est animé par des besoins de dépaysement, de rencontre d'autres cultures et de différence radicale, d'exotisme, etc., alors il vaut la peine d'aller ailleurs. Si le voyage est motivé – du moins au niveau du discours – par le désir de rencontrer l'Autre, il vaut sans doute mieux commencer par notre voisin.



## APPENDICE A

### REPÉRAGE DU RITE

Si le rite est « une mise en forme de divers éléments constitutifs », voici les neuf prédicats proposés par Des Aulniers<sup>238</sup> qui permettent de le repérer en tant que tel :

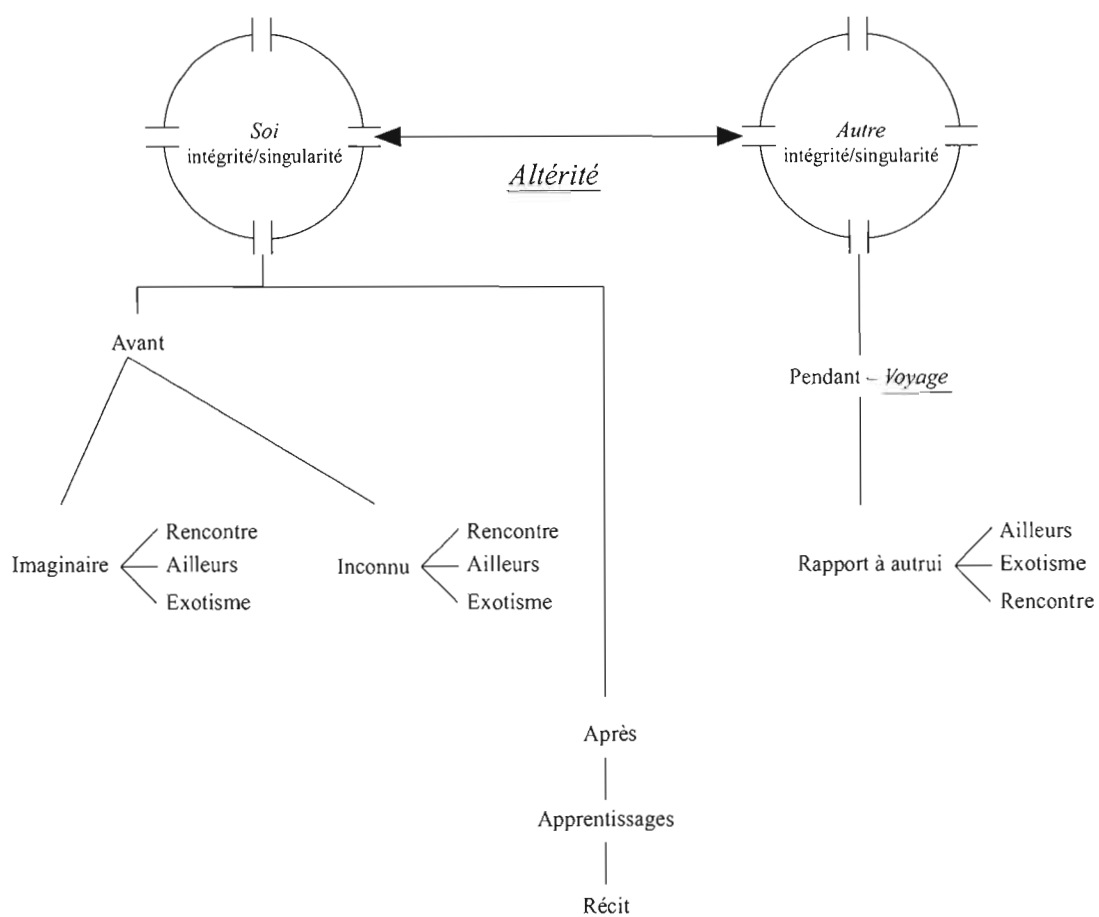
- 1) des éléments spatio-temporels plus ou moins répétitifs;
- 2) des étapes plus ou moins marquées comprenant :
  - des actes de « divination » ou de manifeste du trouble ou de première interrogation du sens de la situation
  - des actes de purification
  - des actes d'union à une force transcendante par le biais d'un sacrifice
  - des actes de demande
  - des actes d'actions de grâces, etc.;
- 3) des mouvements, des orientations et des conduites du corps;
- 4) des transformations de la personne ou des objets symboliques;
- 5) des transferts ou des dons et/ou des contre-dons d'émotions, de significations, d'éléments matériels; ces échanges sont effectués ou projetés;
- 6) des paroles (sans que ces dernières aient priorité);
- 7) une dramatisation plus ou moins poussée et à tout le moins un investissement symbolique;
- 8) la présence d'un ou plusieurs acteurs;
- 9) l'adhésion plus ou moins consciente à des valeurs

---

<sup>238</sup> Luce Des Aulniers, «Anthropologie du temps et rite dans la mire de la mort». Colloque «Phénoménologie, quotidienneté et pratiques du vivre», invitée, plénière, 1<sup>er</sup> Colloque du Centre Interdisciplinaire de recherche phénoménologique, UQAM, nov. 2004, Cahiers du Cercle interdisciplinaires de recherches phénoménologiques (CIRP), Vol. I, Hiver 2006, p. 80-103.

## APPENDICE B

### CROISEMENT DES CONCEPTS : VOYAGE ET ALTÉRITÉ



## APPENDICE C

### DIMENSIONS EXPLORÉES EN TERRAIN (OPÉRATIONNALISATION)

#### Avant le départ

Par rapport à ce qu'on laisse

Fuite  
Rupture

Par rapport à ce qu'on attend

Désir  
Curiosité  
Sources de l'imaginaire

#### Ailleurs

De l'ordre de l'expérience subjective

Curiosité  
Adaptation  
Rapport au temps  
Rapport à l'espace  
Exotisme

#### Rencontre avec autrui

Descriptif + Objectif

Observation  
Dialogue  
Temps de la rencontre  
Communication

De l'ordre de l'expérience subjective

Empathie  
Comparaison  
Réciprocité  
+  
Regard de l'autre

Éthique

#### Culture

De l'ordre de l'expérience subjective

Interprétation de traits

#### Quotidienneté

Rythme  
Insertion au quotidien  
Survie élémentaire

#### Après le voyage

Réintégration  
Apprentissage  
Nouvelles attentes

#### Et aussi:

Émotions  
Jugement de valeurs  
Appréhensions  
(Tout au long du voyage)

## APPENDICE D

TABLEAU SYNTHÉTIQUE DES DIMENSIONS RETENUES EN TERRAIN  
ET GUIDE D'ENTRETIEN

TEMPORALITÉ	DIMENSIONS	QUESTIONS ASSOCIÉES
Préparation du voyage	<u>A.1 Motivation au départ</u>	
	A.1.1 Rupture, fuite, divertissement, quête, etc.	Parlez-moi brièvement de votre style de vie avant le voyage
	A.1.2 Choix de destination	Comment aviez-vous choisi ... (ex. <i>Inde</i> ) comme destination?
	A.1.3 Élément déclencheur	Qu'est-ce qui a motivé votre décision de partir en voyage?
	A.1.4 Type de voyage (exploratoire)	Quel est le type de voyage que vous vouliez réaliser?
	A.1.5 Temps	Pourquoi être parti pour cette période? (6 à 12 mois)?
	A.1.6 Socialisation	Qu'est-ce qui contribue au fait d'être parti seul?
	A.1.7 Langue différente à sa langue maternelle	D'où vient le choix d'un endroit où l'on ne parle pas le français?
	A.1.8 Curiosité ou « mise en condition »	Connaissiez-vous la langue du pays?
	<u>A.2 Imaginaire associé</u>	
	A.2.1 Curiosité	Est-ce qu'il y avait quelque chose de précis que vous attirait de ce pays?
	A.2.2 Sources	Possédiez-vous une connaissance quelconque du pays que vous vouliez visiter? Si oui, de quelles sources teniez-vous ces informations?
	A.2.3 Préconstruits (origine de l'imaginaire)	Quelles étaient les images préalables qui vous habitaient? Vous souvenez-vous des premières images?
	A.2.4 Désir	Comment imaginiez-vous les habitants? Comment imaginiez-vous les relations avec eux?
	<u>A.3 Attentes formulées</u>	
	A.3.1 Préparation du voyage	Temps de planification
	A.3.2 Attentes	Quelles étaient vos attentes par rapport à ce voyage? Votre séjour avait-il un but précis?

Expérience du voyage	<u>B.1 L'ailleurs</u>	
	B.1.1 Premiers contacts (3 jours)	Lorsque vous êtes arrivé sur place, quelle a été votre réaction/impression? (i.e. description physique du lieu, climat, odeurs, etc.)
	B.1.2 Perception, sensibilité, actes	Comment vous-vous sentiez face à l'inconnu, à la nouveauté? Qu'est ce que vous aviez fait? Aviez-vous des craintes/peurs spécifiques? Qu'est ce que vous aviez fait?
	B.1.3 Comparaison possible	Face à ce sentiment, quel a été votre réflexe?
	B.1.4 Adaptation	Comment vous vous sentiez après quelques jours de séjour? Combien de temps vous a pris pour vous sentir « à l'aise »?
	B.1.5 Curiosité	Qu'est ce que vous intéressiez de connaître, voir, visiter, faire comme activité sur place? Preniez-vous de photos? De quoi? Beaucoup?
	B.1.6 Rapport au temps	Quel était votre rapport au temps? (de déplacement, ponctualité dans les services, etc.) (N) Ici + maintenant (élémentalité : façon de voir l'inconnu, mentalité occasionnaliste)
	B.1.7 Rapport à l'espace	Et à l'espace? (multitudes, toucher, espaces ouverts, etc.) (N) Espace urbain, rural et sauvage (par rapport à l'authenticité de la rencontre?)
	B.1.8 Étonnement / émerveillement	Qu'est ce qui vous dérangeait, surprenait, étonnait, plaisait?
	B.1.9 Exotisme	Qu'est ce que c'est l'exotisme pour vous? À vos yeux, l'Asie et/ou les pays que vous avez visité lors de votre séjour, sont-ils exotiques?
	(N) B.1.10 Observation	Adaptation à l'altérité
	<u>B.2 Rencontre et reconnaissance de l'autre</u>	
	B.2.1 Premières impressions de la rencontre avec l'autre	Quelles ont été les premières paroles échangées? Le premier service/information demandé?
	B.2.2 Communiquer dans une langue étrangère	Quel a été le degré de difficulté pour communiquer dans la langue étrangère?
	B.2.3 Dialogue	Aviez-vous eu l'opportunité d'avoir des conversations soutenus avec quelqu'un? Disons, plus que 5 minutes Vous parliez de quoi?
	B.2.4 Dialogue, empathie, écoute, place qu'on donne à l'autre (p.r. à l' <u>individu</u> )	C'était comment l'interaction? Moments de silence? Qui parlait le plus?

(Faits et gestes : + descriptif)	<p>B.2.5 Occasions de rencontre (Facilitateurs + embûches)</p> <p>a. Autres voyageurs</p> <p>b. Gens du pays, autochtones</p> <p>B.2.6 Désir</p> <p>B.2.7 Empathie (ouverture) ≠ sympathie</p> <p>B.2.8 Émotions/Réflexions</p> <p>(N) B.2.9 Compréhension de l'autre <u>culture</u> (+ distanciation)</p> <p>(N) B.2.10 Regard de l'autre sur soi</p> <p>(N) B.2.11 Communication non-verbale</p>	<p>Les rencontres ont été provoquées par qui?</p> <p>Comment vous abordiez l'autre?</p> <p>Quelle a été votre réaction face aux autres? Face à la culture?</p> <p>Privilégiez-vous les rencontres avec des habitants du pays ou avec des voyageurs? D'emblée ou une fois à l'aise?</p> <p>Quelle est l'importance que vous accordez à la relation?</p> <p>En général, quel temps consacriez-vous à une rencontre? Dans quelles circonstances vous consacriez plus de temps à une personne?</p> <p>Étiez-vous à l'écoute de votre interlocuteur?</p> <p>Est-ce que vous lui reflétiez des éléments de ce qu'elle vous racontait en les interrogeant?</p> <p>Est-ce que vous lui disiez ce que vous pensiez?</p> <p>À quoi vous pensiez lorsque vous étiez seul?</p> <p>Quoi pensiez-vous de l'autre?</p> <p>Quoi pensiez vous de la culture?</p> <p>Comment vous l'exprimiez? (journal, blog, contact avec amis, rencontrer autres voyageurs)</p> <p>Interprétation de certains gestes comme étant des traits culturels</p> <p>Toucher, odeurs, signes, gestes, etc.</p>
	<p><u>B.3 Quotidienneté et survie élémentaire</u></p> <p>(N) B.3.1 Conditions de base / moyens de subsistance</p> <p>B.3.2 Insertion au quotidien</p> <p>(N) B.3.3 Recours en situation de difficulté</p> <p>(N) B.3.4 Rythme + insécurité.</p>	<p>Relation à autrui par rapport aux besoins essentiels (nourriture, logement, déplacement, gagner de sous, etc.)</p> <p>Après un certain temps, étiez-vous inséré dans le quotidien des autres?</p> <p>Aviez-vous vous-même une routine?</p> <p>Quel était votre rapport avec la nourriture locale?</p> <p><i>Idem.</i> pour le transport, l'esthétique, les fêtes.</p> <p>Est-ce qui avait des comportements ou des situations qui vous mettaient mal à l'aise? Ou, à l'aise?</p> <p>Moyens de se sécuriser (i.e. endroits, situations, nourriture)</p> <p>Épreuves, effort physique</p> <p>Fatigue du voyageur</p>

Suites du voyage	<u>C.1 Apprentissage tiré de l'expérience</u> (Facilitateurs + embûches)	
	C.1.1 Réintégration	À votre retour, comment avez-vous vécu la réintégration du quotidien? (N) Avoir une sécurité au retour du voyage (emploi, appart, amis, famille)
	C.1.2 Bilan du vécu (aux autres)	Avez-vous l'occasion de communiquer au sujet de ce voyage? Si oui, avec quels impacts?
	<u>C.2 Interprétation de l'altérité</u>	
Voyageur en soi	C.2.1	Qu'est-ce que vous retenez de la rencontre de l'autre, de l'ailleurs et de l'inconnu? Qu'avez-vous retiré de votre voyage?
	C.2.2	Avez-vous gardé contact avec les gens rencontrés?
	<u>C.3 Nouvelles attentes</u>	Répéteriez-vous l'expérience? En quel sens?
	<u>D.1 Identité du voyageur</u>	
	D.1.1 Le Soi voyageur	Comment vous décrivez-vous en tant que voyageur?
	D.1.2 Touriste vs. voyageur	Selon vous, quelle est la différence entre le touriste et le voyageur?
	(N) D.1.3 Condensation de traits	Exacerbation des traits personnels en voyage. Le <i>don de soi</i> , par exemple

## APPENDICE E

### RECHERCHE DES PARTICIPANTS

Courriel envoyé le 5 janvier 2009

**Sujet : Recherche universitaire portant sur le « voyage »**

Allô chers amis,

Probablement vous savez déjà que je fais une maîtrise en communication à l'UQÀM dont mon sujet de recherche est « La rencontre de l'Autre en voyage ». Je m'intéresse d'abord au type de voyage qui serait une ouverture au monde et à l'expérience de l'altérité. Dans le cadre de mon étude, « le voyage représente une série de décalages qui mènent à une meilleure découverte de soi, de l'autre et de l'ailleurs. On se perd soi-même pour mieux se trouver. Voyager, c'est regarder le monde, sentir ses odeurs, goûter ses saveurs, toucher ses textures, entendre ses bruits pour en extraire le meilleur. C'est aussi être ouvert à la différence, à la pluralité, aux autres ».

Concrètement, je suis à la recherche des voyageurs qui aimeraient participer à ma recherche en me racontant leur expérience lors d'un séjour à l'étranger. Il s'agit notamment de recueillir leur récit par des entretiens (deux ou trois maximum par personne, d'une durée d'une heure chaque). J'assure à travers cette recherche, l'anonymat le plus complet vis-à-vis de la personne de même que le droit de lire l'étude avant la publication du mémoire, s'il est désiré. J'aimerais ainsi solliciter votre collaboration pour trouver ces personnes parmi vous, vos amis, vos connaissances ou votre famille. Les caractéristiques que je cherche chez les participants sont : homme ou femme francophone âgé entre 25 et 45 ans, avoir réalisé un séjour individuel, d'une durée entre six et douze mois, dans un pays où la langue officielle n'est pas le français (en Asie ou en Amérique Latine de préférence), et que le voyage ait été effectué dans les trois dernières années.

Si vous connaissez quelqu'un qui serait intéressé à participer laissez-moi le savoir et SVP passez le mot dans votre réseau de connaissances. N'hésitez pas à communiquer avec moi afin d'obtenir de plus amples renseignements. Mes coordonnées:

Tania Jiménez

.....  
Étudiante au deuxième cycle  
Université du Québec à Montréal



## APPENDICE F

### FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

#### **Projet de recherche : « La rencontre de l'Autre en voyage »**

Maîtrise en communication

Département de communication sociale et publique

Par la présente, j'atteste que j'ai clairement compris les renseignements concernant ma collaboration au projet de recherche de Tania Jiménez, soit participer à deux ou trois entrevues individuelles au cours desquelles je raconterai mon expérience de voyage. En acceptant, je sais que mes propos seront enregistrés sur support audio et utilisés exclusivement aux fins de cette étude. Les enregistrements issus des entretiens seront détruits après le dépôt du mémoire. Il est entendu aussi que l'usage de mon récit se fera de façon anonyme, sous un pseudonyme, et que mes renseignements personnels – nom, adresse ou tout autre trait qui permettrait de m'identifier – demeurent strictement confidentiels.

Enfin, en acceptant de participer, je n'aliène pas mes droits et je ne libère pas la chercheuse et l'UQÀM de leurs responsabilités juridiques ou professionnelles. Je comprends que ma contribution à cette recherche est totalement volontaire et bénévole. Je peux demander des éclaircissements au cours de ma participation. Je suis libre de me retirer en tout temps sans aucun préjudice, ni justification à donner, auquel cas il me suffirait d'informer la responsable du projet. Cette recherche est sous la supervision de Mme Luce Des Aulniers, anthropologue et professeure au département de communication sociale et publique de l'UQÀM.

Nom du participant \_\_\_\_\_ Signature \_\_\_\_\_  
Pseudonyme choisi \_\_\_\_\_  
Date \_\_\_\_\_

Nom du chercheur Tania Jiménez Signature \_\_\_\_\_  
Date \_\_\_\_\_  
Coordonnées 514 000-0000 nom@courriel.ca

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages cités

- Affergan, Francis. 1987. *Exotisme et altérité: essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris: Presses universitaires de France, 295 p.
- Augé, Marc. 1997. *L'impossible voyage*. Paris: Éditions Payot & Rivages, 188 p.
- \_\_\_\_\_. 2003. *Le temps en ruines*. Paris: Galilée, 134 p.
- Balandier, Georges. 1988. *Le désordre : éloge du mouvement*. Paris: Fayard, 252 p.
- Barrett, Geneviève. 2002. « Une approche de l'empathie en situation de voyage : analyse d'un cas ». Mémoire de maîtrise en communication, Université du Québec à Montréal, 359 p.
- Baudrillard, Jean, et Marc Guillaume. 1994. *Figures de l'altérité*. Paris: Descartes, 174 p.
- Bertaux, Daniel. 2005. *Le récit de vie*. Paris: Armand Colin, 126 p.
- Bonte, Pierre et Izard, Michel. 2004. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: Presses universitaires de France, 842 p.
- Boutaud, Jean-Jacques. 2005. *Le sens gourmand : de la commensalité, du goût, des aliments*. Paris: J.-P. Rocher, 200 p.
- Christin, Rodolphe. 2000. *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*. Paris: L'Harmattan, 238 p.
- \_\_\_\_\_. 2005. *Anatomie de l'évasion*. Paris: Homnisphères, 160 p.
- Des Aulniers, Luce. 1989. *Une anthropologie de la menace. L'organisation de la vie avant la mort dans deux configurations culturelles québécoises*. Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et culturelle, sous la direction de L.-V. Thomas, Université de Paris V Sorbonne, 902 p., 4 tomes. (Devenue thèse d'État).
- \_\_\_\_\_. « Pillage en douce ou radicalité attentive. L'ethnographie en situation de menace », *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol 9, Automne 1993, p. 115-136.
- \_\_\_\_\_. 1997. *Itinérances de la maladie grave: Le temps des nomades*. Paris: L'Harmattan, 623 p.

- \_\_\_\_\_. «Anthropologie du temps et rite dans la mire de la mort». Colloque «Phénoménologie, quotidienneté et pratiques du vivre», invitée, plénière, 1<sup>er</sup> Colloque du Centre Interdisciplinaire de recherche phénoménologique, UQAM, nov. 2004, Cahiers du Cercle interdisciplinaires de recherches phénoménologiques (CIRP), Vol. 1, Hiver 2006, p. 80-103.
- \_\_\_\_\_. 2009. *La fascination: un nouveau désir d'éternité*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec, 395 p.
- Deslauriers, Jean-Pierre. 1987. *Les Méthodes de la recherche qualitative*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 153 p.
- Devereux, George. 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris: Flammarion, 474 p.
- Dortier, Jean-François. 2004. *Le dictionnaire des sciences humaines*. Auxerre: Éditions Sciences humaines, 875 p.
- Ferréol, Gilles, et Guy Jucquois. 2003. *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*. Paris: Armand Colin, 354 p.
- Fontaine, Philippe. 1999. *La question d'autrui*. Paris: Ellipses, 111 p.
- Geertz, Clifford. 1986. *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*. Paris: Presses universitaires de France, 293 p.
- Greenacre, Phyllis, «Early physical determinants in the development of the sense of identity», (Read in a Panel Discussion of «Problems of Identity», at the annual Meeting of the American Psychoanalytic Association, Chicago, May 11, 1957), *Journal of the American Psychoanalysis Association*, Vol. VI, 1958. p. 612-627.
- Guirlinger, Lucien. 1998. *Voyages des philosophes et philosophies de voyage*. Saint Sébastien-sur-Loire: Éditions Pleins Feux, 83 p.
- Hall, Edward T. 1971. *La dimension cachée*. Paris: Éditions du Seuil, 253 p.
- Howes David. « Introduction à la culture sensible », in *Anthropologie et Sociétés*, vol 30, no. 3, 2006, p. 7-17.
- Jankélévitch, Vladimir. 1963. *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Paris: Éditions Montaigne, 224 p.
- L'Écuyer, René. 1990. *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu*. Québec: Presses Universitaires du Québec, 472 p.

- Laplantine, François. 1974. *Les 50 mots-cles de l'anthropologie*. Toulouse : Privat, 217 p.
- \_\_\_\_\_. 1996. *La description ethnographique*. Paris: Nathan, 128 p.
- \_\_\_\_\_. 2001. *L'anthropologie*. Paris: Payot, 242 p.
- Lardellier, Pascal. 2001. « Anthropologie et communication, selon Marc Augé, Jacques Perriault et Yves Winkin ». *Anthropologie & communication*. MEI, Médiation & information : revue internationale de communication, Paris : L'Harmattan, 207 p.
- Méchin, Colette; Bianquis, Isabelle; Le Breton, David. 1998. *Anthropologie du sensoriel : le sens dans tous les sens*. Paris: Harmattan, 246 p.
- Michel, Franck. 2004. *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*. Québec: Les Presses de l'Université de Laval, 366 p.
- Morand, Paul. 1994. *Le voyage*. Paris: Éditions du Rocher, 149 p.
- Mucchielli, Alex. 2004. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin, 303 p.
- Poirier, Jean. 1990. *Histoire des mœurs*, vol. III Thèmes et systèmes culturels. Paris: Gallimard, 1757 p.
- Poupart, Jean ; et al. 1997. *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal: G. Morin, 405 p.
- Segalen, Victor. 1978. *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*. Paris: Fata Morgana, 187 p.
- \_\_\_\_\_. 2004. *Équipée: voyage au pays du réel*. Paris: Gallimard, 147 p.
- Thomas, Louis-Vincent. « Au-delà des apparences » in *Galaxie Anthropologique*, no. 1, avril 1992, Transversalités, p 5-20.
- \_\_\_\_\_. 2000. *Les chairs de la mort: corps, mort, Afrique* Paris: Le Plessis-Robinson, 572 p.
- Todorov, Tzvetan. 1982. *La conquête de l'Amérique: la question de l'autre*. Paris: Éditions du Seuil, 278 p.
- \_\_\_\_\_. 1989. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris: Éditions du Seuil, 452 p.
- \_\_\_\_\_. 1995. *La vie commune, essai d'anthropologie générale*. Paris: Éditions du Seuil, 187 p.

Urbain, Jean-Didier. 2002. *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris: Éditions Payot & Rivages, 354 p.

### Notes de cours

Des Aulniers Luce. *Notes de cours 1* – FCM 8123 Séminaire avancé en communication : *Identité et altérité en terrains*. Hiver 2007.

\_\_\_\_\_. *Notes de cours 2* – COM 7018 : *Approches anthropologiques en communication*. Automne 2007.

\_\_\_\_\_. *Notes de cours 3* – COM 7014 : Théories avancées en communication : *Approches anthropologiques*. Automne 2004, sous « Rites et communication », p. 12.

Stoiciu, Gina, *Notes de cours* – FCM 7103 : *Méthodologie générale*. Hiver 2007.

### Sites Internet

Centre national des ressources textuelles et lexicales (CNRTL)  
[www.cnrtl.fr/etymologie/Alterite](http://www.cnrtl.fr/etymologie/Alterite) sous « altérité ». Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2008.  
[www.cnrtl.fr/etymologie/alter\\_ego](http://www.cnrtl.fr/etymologie/alter_ego) sous « alter ego ». Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2008.

Desanti, Jean-Toussaint. *Le Monde*, 10 Mars 1992 [www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type\\_item=ART\\_ARCH\\_30J&objet\\_id=399681](http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=399681)

Dictionnaire de l'Académie française, neuvième édition, version électronique :  
<http://www.atilf.fr/academie9.htm>, sous « esthétique ». Consulté le 28 octobre 2009.

Encyclopædia Universalis en ligne :  
 Courtine-Denamy, Sylvie. « Altérité » [http://www.universalis-edu.com/imprim\\_CL.php?nref=C000044](http://www.universalis-edu.com/imprim_CL.php?nref=C000044). Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2008.

Esnoul, Anne-Marie. « Hindouisme » <http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=8760&nref=J991151>. Consulté le 23 décembre 2009.

Pelletier, Philippe. « Asie : géographie humaine et régionale – Dynamiques régionales »  
<http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=23458&nref=C070476#05000000>.  
 Consulté le 23 décembre 2009.

Llapasset, Joseph. « De l'intersubjectivité et d'Internet », in site Internet *Philagoras*.  
<http://www.philagora.net/philo-fac/joseph.htm>. Consulté le 2 novembre 2009.

**Mémoires consultés**

Beaulieu, Luc. Janvier 2008. « La magie de l'incertitude ». Montréal, Maîtrise en communication, Université du Québec à Montréal, 170 p.

Covanti, Véronique Anna. Décembre 2007. « Exotisme en communication interculturelle: danse, rencontres et mouvement vers l'altérité ». Montréal, Maîtrise en communication, Université du Québec à Montréal, 141 p.